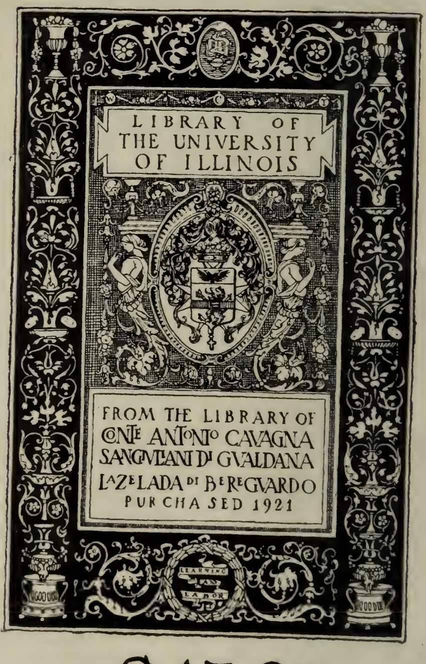
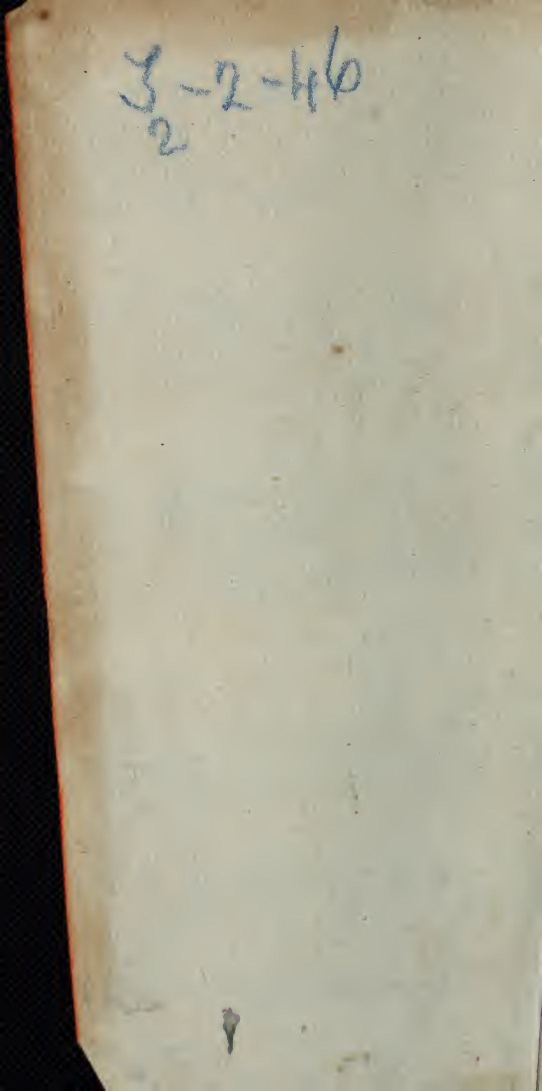

945.06
B64WtF
v.2


LIBRARY OF
THE UNIVERSITY
OF ILLINOIS
FROM THE LIBRARY OF
CONTE ANTONIO CAVAGNA
SANGIULIANI DI GUALDANA
LAZELADA DI BEREGUARDO
PURCHASED 1921




3/2-2-46

LA VIE
DE
CESAR BORGIA,
TOME SECOND.

LA VIE
DE
CESAR BORGIA,
DUC
DE VALENTINOIS,

Fils du Pape Alexandre VI.

Remplie d'Evenemens extraordinaires, qui ont étonné toute l'Europe.

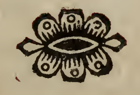
Traduite de l'Italien de TOMASI,

Par Monſieur ***.

AVEC UNE PREFACE

Où le Traducteur explique les Droits qu'avoit CHARLES VIII. Roi de France, dans ſa fameuſe Entrepriſe ſur le Royaume de Naples.

TOME SECOND.



A LAHAYE,

M. DCC. XXXVI.



LA VIE DE CESAR BORGIA, DUC DE VALENTINOIS.

CEPENDANT après un heureux voyage, Cesar Borgia arriva à la Cour de France, comblé des honneurs qu'il avoit reçû sur sa route. Le Roy qui le vit si follement attaché au nom de Valence, qu'il retenoit encore après en avoir quitté l'Archevêché, pour le flatter par son endroit sensible, lui donna l'Investiture de la Duché de Valence Ville du Dauphiné, avec une pension de vingt mille

francs ; & vingt autres mille livres d'apointemens, pour entretenir à ſon ſervice une Compagnie de cent Lances ; ainſi il prit le titre de Duc de Valentinois qu'il gardera toujours dans la ſuite de cette Hiſtoire.

Au reſte la magnificence de ſon entrée & de ſon train ordinaire lui attira les aplaudiſſemens de cette brillante Cour, & Sa Majeſté ſe plût à le recevoir & à le traiter avec toutes les marques d'eſtime & d'amitié qu'un grand Roy peut donner à un Prince ſon ami. Toutefois ſa façon de négocier, qui tournoit toutes les affaires à ſon ſeul avantage, abſolument contraire au genie de cette Nation, émût d'abord contre lui l'indignation de Sa Majeſté, & celle de ſes principaux Miniſtres, car reglant les ſentimens du Roy ſur les ſiens propres & ſur ſes actions, il crut que ce Prince prendroit plus de ſoin d'avancer ſon

mariage avec l'Infante de Naples, s'il croyoit encore travailler en cela à obtenir la Dispense nécessaire pour épouser Anne de Bretagne, que si l'ayant une fois reçûë, il n'y étoit plus porté que par reconnoissance. Sur cette idée, lorsqu'on lui demanda la Bulle, il répondit qu'il ne l'avoit point, mais qu'il l'attendoit de Rome de jour à autre; il l'avoit cependant & le Pape la lui avoit confiée, en lui disant de la faire valoir de son mieux & de ne la publier, que quand il seroit de son interêt qu'elle parût; mais l'Evêque de Cette, Nonce ordinaire de Sa Sainteté dans cette Cour, qui sçavoit le secret de cette affaire, le decouvrit au Roy. Aussitôt Louis assembla ses Théologiens, & ayant eû pour réponse qu'il suffisoit pour la fureté de sa conscience que la Bulle fut certainement expediée, & que la malice de ceux qui en rétardoient la publi-

cation, ne pouvoit lui nuire, après avoir fait déclarer nul ſon mariage avec Jeanne, il épouſa publiquement la Reine Anne; ainſi le Valentinois vit éluder ſes artifices, & n'eut d'autre parti à prendre que de préſenter de bonne grace la Bulle à Sa Majeſté. Mais comme il eut toujours un ſoin extrême de faire retomber ſur leurs auteurs les offenſes qui lui avoient été faites, afin que la vengeance qu'il en prenoit glaçât de crainte ceux qui voudroient entreprendre ſur lui; ayant apris que ce trait venoit de l'Evêque de Cette, au bout de quelque tems il le fit empoiſonner; c'étoit la maniere la plus douce dont il ſe défaiſoit de ſes ennemis,

Il avoit aporté le Chapeau que le Pape, par grace ſinguliere, accordoit à Georges d'Amboiſe, Archevêque de Rouen, ſur les preſſantes inſtances que lui en avoit faites le Roy

dont il étoit le Ministre & le Favori; ce Prélat le reçut par les mains du Cardinal de la Roüere, en présence de Sa Majesté & de toute la Cour. Le Valentinois dans cette Cérémonie eut l'honneur de marcher immédiatement devant le Roy, qui, d'un autre côté, voulant combler le Pape d'honnêtetez, lui envoya trois Ambassadeurs au nom de la nouvelle Reine, comme Duchesse de Bretagne, pour lui prêter le serment d'obédience. Les Ambassadeurs, dont les deux premiers étoient Ecclésiastiques, & le troisième étoit le Grand Maître de Bretagne, prirent le pas chacun dans leurs Bancs, sur tous les Ambassadeurs des autres Couronnes, représentant une Duchesse de Bretagne qui étoit Reine de France.

Le Roy & le Duc desirant également d'achever le Traité qui avoit été ébauché à Rome, la négociation en

fut bientôt reprise ; & comme l'un & l'autre y alloient rondement, les difficultés qui s'y rencontrerent s'aplanirent sans peine, & il fut bientôt à la veille d'être achevé. Le mariage même de l'Infante Charlotte, donc le Duc pressoit le plus la conclusion, étoit déja tenu pour certain, le Roy s'y étant engagé, sans autre reserve que le consentement de cette Princesse, on doutoit si peu qu'elle ne le donnât que le bruit s'en répandit dans toute la Cour, & que l'on écrivit même à Rome, que non-seulement le mariage étoit fait, mais même qu'il étoit consommé ; cependant quand on vint à le proposer à l'Infante, sa réponse démentit l'opinion que l'on en avoit conçuë ; car elle déclara nétement qu'elle ne donneroit jamais sa main à un Prêtre fils de Prêtre, meurtrier, fratricide, abominable par sa naissance, & mille fois plus encore

par la méchanceté de ſon caractere. Quoique cette Princeſſe, dont l'eſprit répondoit dignement à la grandeur de ſa naiſſance, fut trés capable de faire par elle-même une pareille réponſe; néanmoins on crut aſſez communément qu'elle lui avoit été ſuggérée par le Roy Fédéric ſon pere, qui par ces mêmes raiſons, ayant déja refuſé ſa fille aux Borgia, les employa une ſeconde fois, afin qu'ils ne puſſent point ſe glorifier de l'avoir malgré lui; & de l'avoir encore par le moyen de ſon ennemi, & comme le ſceau d'une alliance faite contre ſes interêts. Il y en eut auſſi qui crûrent & qui écrivirent même que le Roy Louis avoit ſous main excité l'Infante à rejetter conſtamment ce mariage, qu'il ne trouvoit, diſoient-ils, nullement avantageux pour lui; car il étoit très perſuadé que ſi le Valentinois épouſoit jamais cette Princeſſe, ou il ſe racom-

moderoit avec ſon beaupere, ou il deviendroit ſon rival dans la Conquête qu'il méditoit du Royaume deNaples; ce qui ne pouvoit que lui nuire extrêmement; mais qu'afin d'attacher le Pape & le Duc plus étroitement à la France, il avoit formé le deſſein de donner à ce dernier une Princeſſe Françoiſe; en effet le mariage de l'Infante étant rompu, il lui promit la fille du Roy de Navarre; à condition que le Pape la doteroit de deux cent mille écus, & éléveroit au Cardinalat le Prince d'Albret ſon frere; ce qui fut ponctuellement executé peu de tems après.

Le bruit de la rupture du mariage de l'Infante de Naples s'étant répandu, le Duc de Milan ne manqua point de ſonder le Pape ſur une Ligue offenſive & défenſive, projettée entre le Roy Féderic, la République de Florence & lui; & comme il avoit péné-

tré que son grand dessein étoit de s'emparer des Terres des Vicaires de l'Eglise, il lui offrit de sa part & de celle des Alliés de puissans secours pour cette entreprise, & une grosse somme d'argent pour acheter en Italie quelque Etat considérable. Sa Sainteté fit semblant de prêter l'oreille à ces propositions, afin que remplis d'une vaine confiance, ils veillassent moins à leur propre sûreté; car Elle avoit trop bien examiné & pesé avec trop d'attention l'avantage qu'Elle pouvoit attendre d'une semblable Ligue, & les risques qu'Elle auroit à courir. Elle avoit vû clairement qu'en se liant avec des Princes si foibles, Elle s'engageroit à des dépenses infinies, & hazarderoit entierement sa fortune, au lieu qu'en se tenant toujours bien unie avec la France, dont les armes étoient si heureuses, Elle pourroit dans la révolution qui menaçoit

infailliblement l'Italie, acquerir quelque Domaine de conſéquence, qui ne lui coûteroit que les vœux pour le ſuccès ; d'ailleurs Elle s'étoit aperçuë que la République de Florence, également néceſſaire pour conſerver quelques Conquêtes dans le Royaume de Naples & dans l'Etat de Milan, flottoit encore, incertaine du parti qu'elle prendroit, & que le Duc de Savoye, le Duc de Ferrare, les Vicaires de l'Egliſe & la République de Veniſe étoient prêts de ſe joindre à la France. En effet la République de Veniſe prit ce parti, après avoir tenu quantité de Conſeils à ce ſujet ; parce qu'elle craignoit que Bajazet, Sultan des Turcs, ne tournât contre elle les puiſſans armemens qu'il faiſoit & par Mer & par Terre, & la prudence ne vouloit pas qu'elle ſe mît encore ſur les bras un ennemi auſſi redoutable que le Roy de France ; car la conjoncture

des affaires n'admettoit point de neutralité. Au reste la haine qu'elle portoit depuis quelque tems au Duc de Milan, les soupçons & les ressentimens de quelques offenses qu'elle en avoit reçuë lui faisoient préférer le voisinage des François au sien, avec d'autant plus de raison, qu'elle devoit partager la Conquête de cet Etat. Ces considérations serviront de fondement au bruit qui courut publiquement alors à Venise : qu'il valoit mieux avoir pour voisin un Roy qu'un traître ; car on y donnoit ce nom à Ludovic le Maure, non pas tant à cause de l'incertitude de sa foy & de sa duplicité naturelle, qu'à cause des intrigues secrettes qu'il avoit autrefois tramées contre cette République dans l'affaire de Pise, & de l'alliance qu'il avoit faite récemment avec le Roy de Naples & le Grand Seigneur, pour engager ce dernier à les secou-

rir, & le pouſſer à entreprendre une guerre à laquelle il n'étoit que trop porté. Le Pape donc informé de toutes ces choſes conſentit à la Ligue projettée avec le Roy de France, à condition que le Roy la confirmeroit par l'accompliſſement du mariage que lui-même avoit propoſé. Il reçut bientôt par un Courier exprès la nouvelle que la Cérémonie du mariage du Duc de Valentinois & de Mademoiſelle d'Albret avoit été faite le 10. de May, & qu'il avoit été conſommé le 12. Il aprit encore peu de jours après que le jour de la Pentecôte le Roy avoit donné au Duc le Collier de l'Ordre de S. Michel ; cet Ordre qui étoit celui du Roy, étant alors le plus illuſtre de la Chrétienté ; car l'Ordre du Saint Eſprit n'étoit pas inſtitué, & celui de la Toiſon d'Or n'avoit point encore le luſtre qu'on lui a vû depuis. Le Pape en fut ſi charmé, que par un Edit à ce

ſeul ſujet, il ordonna que l'on fît des réjouiſſances & des feux de joye par toute la Ville; ce qui fut executé non-ſeulement par les François & les Romains, mais encore par les autres Nations & par la plus grande partie des Eſpagnols, qui étoient ou Vaſſaux ou Partiſans de la Maiſon de Borgia.

Le Roy s'étant aſſuré de l'amitié du Pape & de celle du Valentinois, par l'execution des Articles du Traité q u avoient été publiés, & en vertu de ceux que l'on ſe réſervoit de mettre au jour en tems & lieu; & d'un autre côté ayant conclu une Ligue offenſive & défenſive avec la République de Veniſe, à condition que pour ſa part de l'Etat de Milan elle auroit Crémone & la Giaradda, il réſolut de ne pas differer plus long tems cette grande entrepriſe. Ce fut en vain que la plus grande partie de ſon Conſeil s'éforça de le détourner de ce deſſein;

en lui repréſentant qu'à peine aſſis ſur le Trône, ſes finances, qui ſont le nerf de la guerre, & le gage le plus certain de la Victoire, n'étoient point aſſez conſidérables, & qu'il ſembloit que la prudence vouloit qu'on laiſſât encore un an meurir une entrepriſe de cette importance. Le Roy qui n'y voyoit qu'une extrême facilité, & ne s'y promettoit que d'heureux ſuccès, ſans faire attention à ces remontrances, fit marcher vers le Piémont autant de Cavalerie & d'Infanterie qu'il en jugea néceſſaire pour cette expédition, ſous les ordres des fameux Capitaines Jean-Jacques Trivulce Italien, Louis de Ligny François, & Evrard Stuard d'Aubigny Ecoſſois; lui-même il ſe rendit à Lyon pour échauffer cette guerre par ſa proximité, & être plus à portée de paſſer les Monts ſi ſa préſence devenoit néceſſaire. Le Valentinois le ſuivit, ainſi

que le Cardinal de la Roüere, & plusieurs autres Seigneurs Italiens, qui peu contens de l'état présent de l'Italie, cherchoient à lui donner une nouvelle face.

La Conquête du Milanois fut aussi heureuse, & si j'ose le dire, aussi miraculeuse pour Louis, que celle du Royaume de Naples l'avoit été pour Charles. Le même malheur qui avoit accablé les Arragonois, tomba sur les Sforces ; ils se virent abandonnés de tous les Princes, ou leurs amis, ou leurs parens. Les Capitaines en qui ils avoient eû plus de confiance, & qu'ils avoient le plus comblés de biens, fûrent les premiers à les trahir, & leurs Peuples follement déçûs à l'ordinaire de l'espérance de quelque soulagement, refuserent de les secourir. Ils virent avec douleur & avec confusion les Garnisons de la Roche d'Arazzo, d'Anon, de Valence, d'Alexan-

drie, de Tortone & de toutes les Forteresses en-deçà du Pô, abandonner leurs Places à la premiere vuë de l'ennemi, & au-delà de ce fleuve les François & les Vénitiens, les uns prendre Pavie & Mortare, les autres courir par toute la Giaradda, & passant le Pô, ravager le Lodezan. Le Duc consterné de tant de pertes rejetta tout l'espoir de son salut sur la fidélité du Peuple de Milan ; il l'assembla, & les larmes aux yeux lui fit un discours plein de tendresse pour l'engager à soutenir constamment le Siége qui s'aprochoit ; mais ce Peuple ayant pour toute réponse mis en piéces, presque sous ses yeux, Landrian, Trésorier Général de l'Etat, il fut obligé, lui, son fils & le Cardinal Ascagne, de sortir de la Ville ; ils laisserent Bernard de Corté pour commander dans la Citadelle qui leur restoit, & qui se trouvoit très forte & très bien munie;

& prenant enſuite tous enſemble la route de l'Allemagne, ils allerent implorer le ſecours de l'Empereur Maximilien.

On ne peut exprimer combien l'entrée des François en Italie, & plus encore les heureux ſuccès dont elle fut ſuivie enflerent Alexandre & le Valentinois; la violence de leurs paſſions ne put plus ſe contraindre; & pour employer le tems plus utilement dans la ſuite, ils commencerent dès-lors à diſpoſer leurs machines pour entrer de plein pied au premier moment favorable dans l'execution de leurs projets. Mais comme leur éloignement l'un de l'autre les mettoit dans l'impoſſibilité de conférer enſemble autrement que par lettres, il arriva un jour que l'Ambaſſadeur à Rome du Duc de Milan, qui n'avoit pas encore abandonné ſon Etat, découvrit, quelque précaution que l'on

eût prise, que le Pape envoyoit au Valentinois un Courier nommé Jacques, qui avoit été Maître de la Chambre de ce dernier, lorsqu'il étoit encore Cardinal. Il sçut qu'il portoit des avis & des instructions qui contenoient le plan qu'ils avoient dressé pour l'aggrandissement de leur Maison, & l'opression des premiers Princes de l'Italie, avec les prétextes sous lesquels ils y devoient employer les armes & l'autorité du Roy de France, & le détail de tout ce qu'il falloit faire pour s'en servir utilement. Il en donna avis à son Maître qui arrêta cet homme comme il passoit par Milan, & le fit examiner si habilement, qu'il fut obligé de découvrir tout le secret de ses instructions. Quand le Pape aprit cette nouvelle il entra dans une fureur inconcevable, dont l'Ambassadeur & la Maison du Cardinal Ascagne, qui étoit demeuré à Rome, eus-

ſent ſouffert, ſi le Duc, en politique ſage & exact avertiſſant au plus vîte ſon Ambaſſadeur de ce qui venoit de ſe paſſer, ne leur eût donné le tems de mettre en lieu de ſûreté leurs perſonnes & leurs biens. En effet le Pape auſſitôt ordonna que l'on fermât les portes de la Ville, que perſonne ne ſortît ſans une permiſſion expreſſe du Gouverneur, & que l'on arrêtât tous les domeſtiques que l'on pourroit trouver du Cardinal Aſcagne; mais on ne prit qu'un Courier qui ne ſçavoit rien autre choſe de ce qui s'étoit paſſé, ſinon que l'Archevêque de Gênnes, les Evêque de Sutri & d'Alatti, & Marini Protonotaire Apoſtolique, & les Sforces qui étoient tous de la Maiſon du Cardinal, s'étoient réfugiés au Palais des Colonnes.

Sur le champ le Pape envoya le Gouverneur de Rome & ſon Secretaire des Brefs, au Cardinal Colbune,

lui commandant expreſſement de lui remettre ceux qui s'étoient retiré chez lui. Le Cardinal chercha d'abord à éluder par de belles raiſons les ordres de Sa Sainteté; mais voyant les mêmes Miniſtres revenir avec des ordres plus preſſans, & les ſentant plus apuyés, craignant à la fin quelque fâcheux inconvénient, il trouva moyen de faire amuſer dans ſes apartemens le Gouverneur & le Secretaire, pendant qu'ayant ramaſſé tous les domeſtiques du Cardinal Aſcagne, quoiqu'il fût cinq heures de nuit, il partit avec eux ſans bruit, & les conduiſit à ſa Terre de Nettuno. Le Gouverneur & le Secretaire, au bout d'une intervalle, ayant apris que le Cardinal avoit employé à ſauver les gens des Sforces, le tems qu'ils lui avoient laiſſé pour prendre ſa réſolution, coururent en avertir le Pape, qui dans un tranſport de colére inex-

primable envoya à l'heure même chercher Louis Capra, Evêque de Pézare & Régent de la Chancellerie; quand il fut arrivé au Palais, il le fit retenir & garder dans son apartement par le Dattaire, jusqu'à ce qu'il fût jour; le jour venu il le fit amener en sa présence, & après lui avoir fait une sévére réprimande, & l'avoir interrogé fort exactement sur les richesses que le Cardinal Ascagne pouvoit avoir à Rome, il le renvoya chez lui en tel état qu'il ne tarda guéres à sortir de ce monde. On ne peut point dire au vrai s'il lui avoit fait donner quelque mauvais morceau par le Dattaire, homme fort propre pour un tel coup, ou si ce fut la sécheresse de la réprimande qui fit en ce Prélat une si fatale révolution; car j'ai lû que le Cardinal Laurent Cibo mourut de la frayeur que lui causa la fureur de ce Pape, un jour qu'il s'étoit emporté de la sorte

contre lui, & l'avoit menacé de lui ôter le Chapeau.

Le même jour, par ordre de Sa Sainteté, le Gouverneur de Rome se transporta avec ses Gardes au Palais des Sforces, mais il ne trouva point ce qu'il cherchoit ; ce ne fut que quelques jours aprés qu'il aprit que leurs plus riches meubles étoient cachés dans un Couvent de Religieuses, où il alla les prendre, & les fit porter au Vatican ; le Pape s'empara de tout ce qu'il put recouvrer de ce qui apartenoit à ces Princes, & entr'autres choses, des Statuës d'argent des douze Apôtres qui étoient d'un grand prix.

Le jour qui s'étoit répandu sur les desseins des Borgia, par l'arrêt de leur Courier, bien loin de les surprendre ne servit qu'à en précipiter l'execution. Alexandre, pour commencer de son côté un si grand ouvrage, déclara Dona Lucréce Borgia d'Arragon, sa

fille, Gouvernante perpétuelle de la Ville & Duché de Spolette, avec tous les droits & émolumens qui y étoient attachés ; & comme l'excès de son amour propre ajoûtoit toujours au plaisir & à l'utilité, qui étoient le but essentiel de ses actions, toute la vanité du faste extérieur qui pouvoit faire briller sa puissance & braver l'envie; il voulut que cette Princesse allât prendre possession de son Gouvernement, accompagnée de son frere Dom Guiffré, & avec la plus belle suite qu'il pût lui donner. Elle venoit justement alors d'être abandonnée de son mari, Dom Alphonse d'Arragon, qui sans prendre congé du Pape, & sans sa permission, s'étoit retiré dans les Terres des Colonnes pour passer ensuite dans le Royaume de Naples, contre lequel il voyoit les Borgia conspirer ouvertement avec les François. Après donc que Dona Lucréce

eut baiſé les pieds du Pape, Sa Sainteté alla ſe mettre au Balcon qui eſt au-deſſus de la porte du Palais pour la voir partir; elle monta à cheval au bas de l'eſcalier de S. Pierre; l'Ambaſſadeur de Naples & Dom Guiffré ſe mirent à ſes côtés, & ôtant ſon chapeau, & faiſant une profonde inclination à Sa Sainteté, elle prit congé d'Elle pour la derniere fois, & reçut ſa Bénédiction. Elle étoit précédée par un grand nombre de fourgons chargés de meubles magnifiques, & couverts de riches houſſes; après eux marchoit un mulet, ſur lequel on voyoit un lit tout étendu avec ſes matelats, une couverture brodée, deux oreillers blancs & un dais tout galant que l'on devoit porter, lorſque cette Princeſſe, laſſe du cheval, voudroit s'y repoſer & voyager plus à ſon aiſe; on en voyoit encore un autre qui portoit une ſelle faite en forme de fauteuil,

teuil, ayant un doſſier, des bras & un ſtrapontin, le tout richement orné, pour lui ſervir quand elle voudroit aller à cheval à la façon des Dames.

Après ces deux mulets marchoient la Garde & la Maiſon du Pape, & le Gouverneur de Rome, accompagné d'un grand nombre de ſoldats. Dona Lucréce paroiſſoit enſuite entre l'Ambaſſadeur de Naples & Dom Guiffré, comme j'ai dit, & étoit ſuivie d'un nombre infini de Prélats, de Cavaliers & de Dames, qui tous marchoient réguliérement deux à deux.

Quand elle fut arrivée à Pontemolle, elle les congédia tous, & ne garda avec elle que ceux qui devoient la ſervir; depuis ce jour elle ne parut plus dans la Ville avec moins de pompe & d'apareil; elle avoit toujours une ſuite de deux cent perſonnes à cheval, tant de Dames que de Cavaliers, & étoit toujours ſervie par des Prélats du

Palais, & des plus favoriſés du Pape: ce que l'on remarqua ſurtout dans les ſolennitez de l'Année Sainte, qui ſuivirent, où l'on vit des Evêques lui donner le bras, lui dire la Meſſe, & lui rendre des ſervices infiniment au-deſſous de ceux-là.

Le lendemain que Dona Lucréce fut partie pour ſon Gouvernement, Sa Sainteté déclara en plein Conſiſtoire Légat *à Latere* de toute la Chrétienté le Cardinal Jean Borgia ſon neveu, qui partit pour ſa Légation avec le faſte ordinaire de ſa Maiſon; car outre les Cérémonies accoutumées dans l'Audience de Congé, & la Cavalcade de tout le Sacré Collége juſques dehors la porte de S. Pierre, il fut ſuivi & ſervi dans ſon voyage par un très grand nombre d'Archevêques & d'Evêques, par un Auditeur de la Rotte & par pluſieurs autres Prélats & Cavaliers de diſtinction, qui, ou-

tre les avantages qu'ils espéroient au service d'un neveu d'un Pape tel qu'Alexandre, s'y étoient encore engagés par l'attente de plusieurs événemens singuliers, dont ils comptoient être les témoins. La perte qu'ils firent de leur Maître au milieu de sa Légation, par un coup du Valentinois, fut la plus considérable & la plus imprévûë, comme il étoit aussi le moins naturel de s'imaginer qu'elle arriveroit ainsi. C'est ce que nous raporterons dans la suite.

Tandis que le Pape travailloit ainsi à Rome, les nouveaux succès des François allerent encore enfler son courage; les Sforces faisoient de jour à autre de nouvelles pertes, dont la plus grande fut celle du Château de Milan; le Gouverneur à qui on l'avoit confié, corrompu par les offres de Jean-Jacques Trivulce, le lui vendit pour une grosse somme d'argent,

mais il vendit en même tems tout ce qu'il avoit de réputation ; deſorte que devenu en horreur à tout le monde & aux François même, qui profitoient de ſon crime, il ſe donna lui-même de déſeſpoir la mort qu'il avoit ſi bien mérité.

Sur l'avis de cette priſe Sa Majeſté ſortit de Lyon pour aller prendre poſſeſſion de ce nouvel Etat, ſuivie de toute ſa Cour & du Valentinois qui avançoit de plus en plus dans ſes bonnes graces. Le Pape à l'imitation du Roy voulut auſſi faire à ſa façon de nouvelles conquêtes ſur les Sforces & ſur leurs Partiſans ; ainſi accompagné de quatre Cardinaux & ſuivi de ſa Cour, il ſe tranſporta à Nepi, Ville qu'il avoit donnée au Cardinal Aſcagne pour prix de ſon Exaltation au Pontificat, & la lui ôta pour l'heure ; ce fut là que Dona Lucrece alla le trouver avec Dom Guiffré ſon frere,

& son mari Don Alphonse, pour reconcilier ce dernier avec Sa Sainteté qui avoit été très irritée de sa retraite.

Ce malheureux Prince ne voulant point écouter son bon genie qui l'avoit mis à couvert des embuches qu'on pouvoit lui dresser, s'étoit laissé charmer par les trompeuses paroles de cette Sirene & venoit ainsi se remettre entre des mains qui ne devoient pas tarder à se souiller de son sang.

Après quelque séjour en cette Ville, ils retournerent ensemble à Rome, où le Pape jugeant que le tems étoit venu d'oprimer les Barons Romains, pour enrichir de leurs depoüilles ses fils & ses petits fils, qui ne pouvoient point les envahir les armes à la main comme alloit faire le Valentinois, fit tout à coup, sous je ne sçai quel faux prétexte, conduire aux Prisons du Château Saint Ange, Jacques Caetan Protonotaire Apostolique, fils d'Ho-

noré, & donna ordre en même tems que l'on ſurprît le fils unique de Nicolas, que l'on élevoit à la Campagne pour relever cette Maiſon, & qu'on l'étranglât; ce qui ayant été executé, il déclara Sermonette & leurs autres terres devoluës à la Chambre Apoſtolique; & l'en mit en poſſeſſion en apparence, mais en effet en inveſtit Dona Lucrece en faveur de qui il ſupoſa un Contrat, par lequel il paroiſſoit qu'elle les achéptoit de la Chambre Apoſtolique pour la ſomme de 80000 écus.

Cependant le Roy de France arriva à Milan le 6. Octobre 1499. il fit ſon entrée Triomphante accompagnée de la plus belle Cour de l'Europe, à la tête d'une Armée que l'on pouvoit dire dans cette conquête n'avoir pas perdu un ſoldat, ni verſé une goute de ſang dans cette Ville, l'une des plus grandes & des plus magni-

fiques de l'Italie, & qui n'ayant rendu aucune défenſe, & s'étant livrée elle même à ce Prince, brilloit encore de toute ſa beauté & de toute ſa richeſſe. Cette entrée ſi magnifique par elle même recevoit un nouveau luſtre par la preſence du Cardinal Borgia, Légat de Sa Sainteté, qui de Veniſe étoit paſſé auprès du Roy, & par celle des Cardinaux de la Roüere & d'Amboiſe, des Ducs de Valentinois, de Savoye, de Ferrare, des Marquis de Mantoue, de Monferrat & de Saluſſes, des Ambaſſadeurs de Veniſe & de Génes, & de quantité d'autres Seigneurs, qui ayant tous cherché à ſe ſurpaſſer par la richeſſe de leurs Habillemens, de leurs Houſſes & de leurs Livrées, donnerent à Milan le ſpectacle le plus ſuperbe qu'elle ait vû juſqu'à preſent; mais le Valentinois brilla ſur tous les autres par le bon goût de ſes Habits & la

valeur de ses Pierreriès ; ce qu'il fit autant pour lui-même, étant naturellement magnifique, que pour répondre dignement à la grandeur de ses interêts ; car le tems s'aprochoit que Sa Majesté devoit executer les paroles qu'elle lui avoit données ; & il lui étoit de la derniere conséquence de menager son amitié dans des momens si précieux. En effet quoique le Valentinois ne fût pas le seul alors qui travaillât à pourvoir à ses interêts avec le Roy, il fut cependant le premier avec le Légat qui obtint tout ce qu'il desiroit, qui étoit la Déclaration de la protection du Roy contre les Vicaires de la Romagne, & un secours d'hommes & d'argent ; ce secours consistoit en trois cent Lances commandées par Yves d'Alegres, entretenuës aux dépens du Roy & 4000. Suisses sous les ordres du Bailly de Dijon, que le Pape devoit soudoyer, & en 45000.

écus que la Ville de Milan prêta à la Chambre Apoſtolique, ſur l'obligation du Légat & du Cardinal de la Roüere, & que le Duc toucha, comme devant commander les Troupes que le Pape leveroit avec cette ſomme. Si le Cardinal de la Roüere ſe dementit en cette occaſion de la ſage reſolution qu'il avoit priſe de ne ſe point fier aux Catalans pour n'en point être trompé, il eut tout lieu de s'en répentir, puiſque les Maiſons de Montefeltre & de la Roüere n'en furent pas moins envelopées dans leurs fraudes & dans leurs invaſions, quoique le Roy les eût priſes toutes deux ſous ſa protection; juſques là qu'il venoit d'envoyer Jean de la Roüere pour Capitaine Général aux Florentins ſes nouveaux alliez.

Pendant que le Valentinois aſſembloit des Troupes à Milan pour depoüiller de leurs Etats les Vicaires de

la Romagne, le Pape à Rome en ramassoit sous les pretextes qu'il lui en devoit fournir. Pendant les troubles qui agiterent l'Italie dans les guerres des Guelfes & des Gibellins, quantité de familles privées s'emparerent de presque toutes les Villes de la Romagne, de la Marche & de l'Ombrie, & pour s'en conserver la possession, elles en prenoient la confirmation tantôt des Empereurs, & tantôt des Papes, selon qu'ils étoient plus forts les uns ou les autres, ou plus faciles à l'accorder; mais les armes des Empereurs ayant à la fin eû le dessous en Italie, & les Papes en rentrant dans leur Siéges, ayant recouvré leurs Droits, & une autorité plus grande que jamais; les familles reconnurent la Souveraineté de l'Eglise sur leurs Etats, & en reçurent les Investitures des Papes, à la charge d'un Tribut annuel, & avec les Titres qu'on

voulut bien leur accorder, ou de Seigneurs, ou de Comtes, ou de Marquis, ou de Ducs, que l'on comprenoit géneralement tous sous le nom de Vicaires de l'Eglise. Or les Borgia ne voyant rien qui fut plus à leur portée, & qui leur convint mieux, que les Etats de ces Seigneurs, resolurent de leur enlever, & d'employer ouvertement la force ou il n'y auroit pas moyen de jetter un ombre de justice. Le Pape les fit accuser en plein Consistoire, mais devant des Commissaires affidez, de n'avoir pas payé le Tribut dans le tems marqué, & d'avoir contrevenu en beaucoup de choses aux conditions des Investitures & aux devoirs des Vassaux; ce qui étant prouvé; car que ne prouve-t'on point contre ceux que l'on à resolu de perdre, ils furent déclarez déchûs de leurs Seigneuries, & leurs Etats devolus à l'Eglise au nom de laquelle le

Valentinois, en qualité de son Général, en devoit faire le recouvrement pour en recevoir ensuite lui-même l'Investiture des mains de Sa Sainteté. Les Seigneurs compris dans cet Arrêt furent les Sforces de Pezare, les Maltestes de Rimini, les Manfredi de Faence, les Riares d'Imola & de Forli, les Varanes de Camerin, & les Montefeltres d'Urbin. Mais la Bulle qui en fut expediée ne parut pas sitôt, afin que le succès accompagnât l'execution d'autant plus aisément, qu'elle auroit été moins prevûë.

Le Roy au bout d'un mois partit de Milan, où sa présence pesoit déja à ce Peuple inconstant, & laissa le Gouvernement de cette conquête encore mal assurée à Trivulce. Le Valentinois en partit aussi, & ayant fait prendre à ses Troupes le chemin d'Imola par laquelle il avoit projetté de commencer ses entreprises, il prit

la poſte pour ſe rendre à Rome.

Après trois jours de conference ſecretes qu'il eût avec le Pape, il en ſortit en menant avec lui ce qu'il y trouva de gens de guerre & réjoignant ſon Armée, il fut camper devant Imola, cette Ville hors d'état de ſe défendre, & abandonnée de ſes Maît res, qui s'étoient retirés à Forli, compoſa bientôt & ſe rendit avec ſa Citadelle.

D'Imola le Duc vola au Siége de Forli, pour la défenſe de laquelle Catherine Sforce femme de Jerôme Riare, & mere d'Octavien, avoit raſſemblé toutes ſes forces. Cette Dame, quoique doüée d'une rare prudence & d'un courage au deſſus de ſon Sexe, n'ayant nul eſpoir de ſecours, ne pouvoit ſoutenir long tems l'éfort des armes Eccleſiaſtiques; cependant elle auroit eû le plaiſir de voir ſes Etats & toute l'Italie delivrée de la tyranie des Borgia, ſi le hardi deſſein d'un de ſes

Sujets eût eû un ſuccès plus heureux. Cet homme nommé Thomaſin Muſicien du Pape, étoit retourné de Forli, lieu de ſa naiſſance, à Rome; & portoit dans une Canne creuſe des lettres ſupoſées de la Communauté de Forli, par leſquelles elle ſuplioit Sa Sainteté de la recevoir à compoſition, & de lui donner la paix; ces lettres étoient pénétrées d'un poiſon ſi ſubtil que celui qui les auroit touchées & lûes ſeroit mort peu d'heures ou de jours après. Son intention étoit de les preſenter au Pape, mais comme il falloit être introduit, & avoir un répondant pour entrer, il envoya chercher un autre Thomaſin ſon compatriote, qui avoit la garde d'une des Portes de l'apartement du Pape; à cet Huiſſier de ſa connoiſſance & à celui de la Porte où il étoit il confia ſon ſecret, & les engagea tous deux à le ſervir, pouſſez qu'ils y furent par l'amour que l'on

porte toujours à ſes Maîtres naturels; mais comme il eſt rare que de ſemblables ſecrets répandus en plus d'une bouche ne s'éventent bientôt, celui-cy avant qu'on le pût executer parvint aux oreilles du Pape, qui fit auſſitôt arrêter les Conjurez; & leur ayant fait ſubir l'interrogatoire, leur fit tout avoüer. On demanda au premier des trois ſi en formant le deſſein d'empoiſonner le Pape de la ſorte, il n'avoit pas prévû qu'il ne pouroit pas manquer de perir, quand même il auroit fait ſon coup; il répondit qu'il n'avoit pas penſé à autre choſe, ſinon que le Pape une fois mort, Catherine ſa Souveraine & ſa bienfaitrice ſeroit délivrée de la guerre que lui faiſoit le Valentinois, & qu'il ſacrifieroit mille fois ſa vie avec plaiſir pour ſon ſervice, tant l'amour ſucé avec le lait, & nouri par les bienfaits d'un Prince, a de forces ſur les cœurs de ſes Sujets.

Heureusement pour le Cardinal Raphaël Riare, Oncle des Seigneurs d'Imola & de Forli, le matin du jour que l'on arrêta ces gens, sous pretexte d'aller à la Chasse, il s'étoit sauvé de Rome à Monterotondo, & de là ayant renvoyé tous ses domestiques, excepté trois qu'il garda avec lui, il gagna Serezanes par des chemins détournés. Il se mit à couvert dans cette Ville des entreprises de ses Ennemis, qu'il craignoit depuis leur éclat, & du ressentiment qu'ils devoient avoir de cette nouvelle affaire, qui peut-être lui auroit coûté la vie. Sa Belle Sœur la Princesse Catherine n'eut pas le bonheur d'échaper au Valentinois long tems; elle ne voulut point entendre parler de composition, mais enfin ses Murailles & ses Terres-pleins étant ruinez par le Canon des ennemis, le Fossé comblé & le Chemin tout ouvert pour monter à l'assaut, &

voyant ſes Soldats entierement dé-couragés, elle fut contrainte de ſe re-tirer dans la Citadelle. Elle pourvut auparavant à la sûreté de ſes fils, en les envoyant à Florence avec tout ce qu'elle avoit de plus précieux, & ſongea enſuite à faire ſa retraite; les Soldats effrayés la firent avec tant de deſordre & de lenteur, que les Enne-mis eurent le tems de les joindre, & d'entrer pêle-mêle avec eux dans la Citadelle. Tout fut taillé en pieces ſans miſericorde, & la Dame priſon-niere fut envoyée à Rome, où on l'en-ferma dans le Château Saint Ange, pour y attendre peut être le ſort que l'on fit ſubir à tant d'autres; mais elle en ſortit par l'interceſſion d'Yves d'A-legre, & de la République de Flo-rence, dans les Etats de laquelle elle ſe retira; elle y épouſa dans la ſuite Jean de Medicis, fils de Pierre-Fran-çois, fut mere de Jean l'un des pre-

miers Capitaines de ſon tems, & ayeule de Coſme premier Grand Duc de Toſcane.

Quelque vaſte que fut le Champ que le Valentinois avoit ouvert à ſa fureur pour ſe raſſaſier du ſang de ſes Ennemis qu'il s'étoit fait par la déclaration de la guerre, ſa cruauté en trouvoit encore les bornes trop étroites; & elle ne pût s'empêcher de s'étendre ſur ceux même que les liens du ſang, le droit des gens, & le reſpect attaché aux grandes Dignitez, devoient lui rendre ſacrez & inviolables. Dans le tems qu'il pourſuivoit ſi aprement les Riares les armes à la main, il executa le deſſein qu'il avoit formé depuis long-tems contre ſon Couſin le Cardinal Borgia Légat Apoſtolique, & avec ſa perfidie ordinaire lui enleva la vie par le poiſon, ſans en avoir d'autre ſujet que d'avoir remarqué dans ce Prélat, du vivant

du Duc de Gandie, plus de penchant pour ſon frere que pour lui. Il ſembla même en commettant ce crime affecter de violer toutes les Loix, & de braver juſqu'à l'hoſpitalité; car ce Cardinal retournant en poſte à Rome, où il avoit envoyé déja toute ſa Maiſon, & s'étant arrêté au Camp devant Forli, il l'empoiſonna à table dans les Viandes qu'on lui ſervit. Le malheureux Légat portant dans ſes entrailles la cauſe d'une mort prochaine. reprit le lendemain ſon chemin vers Rome, le venin qui ſe dévelopa bientôt, le força de s'arrêter à Urbin, il voulut toutesfois faire violence à ce mal qu'il ne pouvoit deviner, & continuer ſa route; ayant apris enſuite la conquête de Forli, il retournoit ſur ſes pas pour s'en rejouir avec le Valentinois, mais il ne pût paſſer Foſſembrone où il expira. Son corps fut porté à Rome, & enterré

dans l'Eglise de Sainte Marie du Peuple, sans Pompe, sans Service, sans Tombeau, & même sans qu'il en fut parlé. C'est ainsi que tout cédoit au fier torrent de la puissance du Duc.

Il fit encore de ce même Camp, assassiner à Rome bien plus cruellement, & pour un sujet bien plus honteux, Don Jean Cerriglian, qui outre qu'il étoit homme de condition, & brave de sa personne, étoit pour lors Capitaine des Gendarmes de la garde de Sa Sainteté. Ce genereux Cavalier avoit pris une femme dans la Maison de Borgia, & ne pouvoit souffrir les desseins que le Valentinois formoit sur son honneur; car la lubricité de ce monstre, égale à sa barbarie, ne respectoit pas même sa propre famille; le Duc piqué de se voir traversé de la sorte, le fit épier par ses assassins, un jour que, contre le conseil d'un de ses amis qui sçavoit à quel homme il avoit

à faire, il voulut aller ſouper chez Dom Eliſée Pignatelli Chevalier de Saint Jean; comme il s'en retournoit chez lui, ces ſcélérats l'entourerent, & lui ayant fait dire ſon nom, l'un d'eux lui donna un coup d'epée dans l'eſtomach, & un autre lui jetta la tête en bas.

Lorſque le Gouverneur fit raport au Pape du ſuccès de cet aſſaſſinat, il en parut bien moins émû que de celui qui avoit été manqué ſur Des Eſprits de Viterbe, Protonotaire Participant & Clerc de la Chambre qui avoit de grands biens. Paſſant à cheval auprès du Palais en plein jour, il avoit été attaqué par un Cavalier l'epée nuë à la main, mais quoiqu'il fut long tems en butte à ſes coups, cependant il n'y perit point & il ſe ſauva dans le Palais des Urſins dont il ſuivit la fortune, & eſſuya toutes les diſgraces.

Ainſi le pere & le fils animez du

même esprit se portoient également aux derniers excès ; pour peu qu'ils en pussent tirer quelqu'utilité, & soutenus de la protection d'un Roy puissant & victorieux, faisoient à l'Italie une double guerre ; l'une ouverte & déclarée contre ceux dont ils pouvoient envahir les Etats, l'autre secrette, mais qui n'en étoit pas moins sanglante, qui attaquoient toutes les personnes dont les biens, ou les charges retomboient dans leurs mains. Il est vrai que la premiere étoit en bonne partie cause de la seconde ; car le Valentinois ayant à entretenir une Armée sur pied, & voulant égaler par son train, & par sa liberalité, la magnificence des Rois, sans se refuser rien de ce que le plus excessif luxe pouvoit imaginer, il falloit des sommes prodigieuses pour subvenir à tant de depenses, il tomboit par là dans la nécessité d'employer sourdement le

fer & le poiſon pour les recouvrer, & de faire ainſi de Rome un mine d'Or & d'Argent, plus commode, & auſſi inépuiſable que celle des Indes. Il étoit alors auſſi dangereux que flateur de poſſeder une charge ou une dignité d'un revenu conſiderable, qui pût retourner à leur diſpoſition ; car s'il arrivoit une fois à ceux qui en étoient revêtus de perdre leur confiance, ils ne tardoient pas à emploïer le fer ou le poiſon pour les en dépoüiller, & en tirer un nouveau profit, ce qui arriva, comme on a déja vû au Protonotaire de Viterbe, & à Agnelli de Mantouë Archevêque de Coſence & Clerc de la Chambre, & Vice-Legat de Viterbe, que je citerai ſeul entre pluſieurs autres.

Les Borgia ayant ſoupçonné ſa fidelité, je ne ſçai ſous quel pretexte, par le moyen de ſes domeſtiques, & à ſa propre table, le fraperent de cette

peſte qui ſortoit ſi ſouvent de leur arſenal, de ſorte qu'après avoir paſſé une partie de la nuit à cauſer avec quelques amis, le poiſon enfin gagna le cœur, & lui ôta la vie vers le matin.

Dès que la nouvelle en fut ſçûe, on fit trois lots de ſa depoüille; le Valentinois eut les biens & l'argent; l'Archevêché de Coſence fut donné à François Borgia, neveu, ou comme d'autres diſent, fils de Caliſte, qui étoit alors Tréſorier Genéral, & qui peu de tems après fut élevé au Cardinalat, & le Clericat de la Chambre fut vendu à Ventura Benaſſai, Marchand Siennois, qui auſſitôt en qualité de confident, eut ſon apartement dans le Palais Pontifical. Mais tout cela n'étoit rien au prix de la dureté avec laquelle Alexandre refuſoit à tout Cardinal ou Prélat la liberté de faire un Teſtament & annulloit celles qui avoient été accordées par ſes prédeceſſeurs,

prédeceſſeurs, afin d'envahir lui ſeul toutes les ſucceſſions, ſi quelqu'un d'eux par ſa diſpoſition cherchoit à le fruſtrer des biens qui n'apartenoient pas à l'Egliſe. Il ſubſtituoit aux Executeurs du Teſtament, qui pour l'ordinaire étoient des Cardinaux, le Gouverneur de Rome qui n'avoit qu'une façon de les executer, c'étoit de faire tranſporter ſur le champ au Vatican tout ce qu'il trouvoit dans la maiſon du décédé, de meubles, d'argent & de choſes bonnes à prendre; pendant que le Dataire de ſon côté faiſoit argent des Bénéfices qui ſe trouvoient vacans. Cet abus de vendre les Bénéfices, fomenté par la néceſſité de ſubvenir aux énormes dépenſes qui ſe faiſoient, & par l'iniquité du Souverain, monta enfin à un tel excès que, comme écrit le Cardinal Bembo, les Princes fûrent obligés de le défendre dans leurs Etats,

ſous peine d'exil & de confiſcation des Biens. Voilà par quels reſſorts le Valentinois ſoutenoit la guerre contre les Vicaires de la Romagne, & qu'il ſe préparoit à pourſuivre, ſi tout à coup un obſtacle imprévû ne l'eût arrêté dans ſa courſe.

A peine cinq mois s'étoient écoulés depuis la ſortie des Sforces & l'entrée des François dans Milan, que la plus grande partie de la Nobleſſe & tout le Peuple de cette Ville mécontens de la nouvelle domination, dans le fond aſſez mal réglée, regrettoient leurs premiers Seigneurs, & les envoyerent prier inſtamment de revenir. Ils y conſentirent bien vîte ; & ayant mis ſur pied le plus grand nombre de Troupes, la plûpart tirées de Suiſſe, que le tems & leurs finances leur permirent ; ils rentrerent dans leurs Etats par la voye de Côme, qui étoit la même qu'ils avoient tenuë

pour en ſortir. Ils fûrent reçûs par tout avec un ſi grand concours & un tel aplaudiſſement des Peuples, que le Général Trivulce, qui ſe trouva dégarni de Troupes, ne put les contenir dans le devoir. *Auſſitôt*, pour entretenir les affaires de ſon Maître juſqu'à ce qu'il pût être ſecouru, il envoya demander un renfort aux Vénitiens, & ſurtout rapella Yves d'Alégre & le Bailly de Dijon, avec les Bandes qu'ils commandoient dans l'Armée du Valentinois. Celui-ci par cette ſéparation ſe vit hors d'état de rien entreprendre, & réſolut de ſuſpendre ſes deſſeins, juſqu'à ce que le tems devint plus favorable, & de ſe retirer à Rome avec toutes les Troupes dont il n'avoit pas voulu aider Trivulce; il en donna avis au Pape, & prit ſa route par le Duché d'Urbin. Ses Fouriers ayant porté juſqu'à Rome la nouvelle qu'il étoit prêt d'arri-

ver, Sa Sainteté fit ſçavoir aux Cardinaux qu'ils euſſent à envoyer leurs Maiſons au-devant de lui, & aux Ambaſſadeurs des Princes, aux Prélats, aux Barons Romains & à tous les Ordres de la Ville d'y marcher en perſonne; ſon intention étant de donner à ſon Entrée tout l'éclat poſſible, & même l'air d'un triomphe.

La Cour & la Ville firent plus qu'il n'avoit été ordonné, & ſurpaſſerent preſque les deſirs d'Alexandre, tant il eſt vrai que la flaterie eſt encore plus baſſe que l'ambition n'eſt hautaine. Quelques Cardinaux, comme Urſin & Farneze, pour témoigner plus d'attachement, allerent au-devant du Duc juſqu'à Citta Caſtellana, & le Cardinal Lopés de Capouë avec d'autres Cardinaux du Palais, avancerent quelques mille au-delà de Pontemollé ; mais ils s'en retournerent tous à Rome, devant que le Duc

y entrât ; les Ambaſſadeurs des Princes, les Prélats, les Barons, les Conſeillers, les domeſtiques des Cardinaux & tout le reſte de la Cour l'attendirent à Prati, où après les complimens ordinaires, les Ambaſſadeurs de l'Empereur & du Roy de France le prirent entr'eux, & il marcha de la ſorte jusqu'à la Porte du Peuple. Il y rencontra encore une fois le Cardinal Urſin & le Cardinal Pallavicin, du Titre de Sainte Praxede, entre leſquels il paſſa, & tous enſemble prirent le chemin du Palais par le Cours, & les principales ruës dans cet ordre. D'abord on voyoit marcher confuſément une multitude infinie de chariots & de valets ; enſuite cent beaux fourgons avec de riches houſſes de velours noir, ſuivoient mille fantaſſins, partie Gaſcons & partie Suiſſes, ſous cinq Enſeignes du Duc : & derriere eux les Lanſquenets

de la Garde du Pape, ſous deux Drapeaux que les Suiſſes vouloient abſolument faire baiſſer devant les leurs, mais le Duc l'empêcha par ſon autorité. Les domeſtiques des Cardinaux & tout le reſte de la Cour Romaine marchoient enſuite avec leur deſordre ordinaire; ils étoient ſuivis de cinquante Gentilshommes du Duc richement vêtus, après leſquels étoient quantité de trompettes & d'autres inſtrumens de guerre, mais qui avoient ordre de ne point ſonner; & enfin trois Hérauts, dont deux étoient à lui, & le troiſième au Roy de France. Immédiatement après les Hérauts paroiſſoient Dom Alphonſe Duc de Biſelle, beaufrere du Duc, & Dom Guiffré Prince de Squillace ſon frere; le Duc les ſuivoit entre les deux Cardinaux que j'ai nommé, habillé de velours noir, ayant au col une chaîne d'or très fin, & entouré

de cent eſtafiers, la pertuiſanne à la main, dont les pourpoints étoient de velours noir, & les caleçons de panne de même couleur; les Ambaſſadeurs marchoient après dans leur rang, ayant chacun à leur droite un Archevêque ou Evêque du Palais. Il y eut quelque difficulté pour le pas entre les Ambaſſadeurs d'Angleterre & de Naples, & celui de Navarre, que ſon Prince avoit envoyé nouvellement prêter le Serment d'obédience, & renouveller l'ancienne filiation; comme il ſe vit obligé de céder il ſe retira de la Cérémonie pour ne point préjudicier aux droits de ſon Maître; derriere les Ambaſſadeurs étoit une troupe de Prélats, qui ne put marcher en ordre, parce qu'elle étoit trop ſerrée par les Gens d'armes que conduiſoit Vitelozzo Vitelli, & qui fermoient la marche. Quand le Duc paſſa devant le Château Saint

Ange il y reçut des honneurs qui juſqu'alors n'avoient été déférés à perſonne; les ſoldats bordoient les murailles, les Drapeaux où l'on voyoit les Armes de la Maiſon de Borgia étoient déployés; on lui fit une ſalve de mouſqueterie & d'artillerie au ſon des inſtrumens, & l'on orna de tout l'apareil de la guerre la groſſe Tour qu'Alexandre avoit fait élever, & qui avoit été achevée le premier jour de cette année. Il entra enſuite dans la nouvelle ruë qui conduiſoit du Château au Palais, où étant arrivé il mit pied à terre, & avec ce qu'il y avoit de plus diſtingué dans ſa ſuite, il monta dans la chambre des Paremens. Le Pape, qui, pour le voir arriver, s'étoit tenu juſqu'alors avec quelques Cardinaux à la fenêtre de la chambre qui eſt au-deſſus de la porte du Palais, retourna dans la chambre du Perroquet, où on lui avoit élevé un

Trône; il s'y aſſit, & ayant à ſa droite les Cardinaux de Montréal, d'Alexandrie, de Capouë, & celui de Cezarée & Farneſe à ſa gauche, il reçut avec un air gracieux le Duc, qui, mettant un genoüil en terre, lui dit en Langue Eſpagnolle : *Je viens, Très Saint Pere, plein de l'attachement le plus reſpectueux baiſer les pieds de Votre Sainteté, & lui rendre les graces que je lui dois de tous les honneurs & de tous les biens, dont daignant ſe ſouvenir de moi, il lui a plû de me combler pendant mon abſence; Elle peut s'aſſurer que comme je ne cache point les bienfaits que la Sainte Egliſe a verſé ſur moi, ainſi juſtement reconnoiſſant de tant de faveurs, je n'épargnerai ni mes biens ni ma vie pour le ſervice du Saint Siege & du Sacré Collége, dans lequel je me fais toujours l'honneur d'avoir été compris.*

Le Pape lui répondit dans la même Langue : *Nous avons aprouvé vos nobles*

actions, & nous écoutons avec plaisir les protestations que vous faites; nous les recevons comme un gage de votre foi, & nous vous promettons en recompense de plus grands honneurs, & de plus grands biens; le Saint Siége est assez relevé de lui même, & il n'a point besoin d'Etats ni de richesses pour être considerable, mais il manque de Princes qui reconnoissent son autorité, & qui la fassent reconnoître par les autres, tel que nous voulons que vous soyez, & tel que vous deviendrez par le secours que nous vous donnerons, à la honte éternelle de ceux qui ne nous payent que d'une ingratitude égale aux bienfaits qu'ils ont reçûs de nous. Cela dit il lui permit de lui baiser les pieds, la main droite & la bouche, après quoi l'on admit toutes les personnes de condition qui le voulûrent, à baiser les pieds de Sa Sainteté.

Cette Entrée solemnelle du Valentinois dans Rome se fit le 20. Février de l'année 1500. dans le tems

du Carnaval, qui malgré le Jubilé ouvert au commencement de ce Siécle, fut plus licencieux que jamais. Mais comme si le fol orgueil de cet homme eût souffert sous l'extérieur composé qu'il fallut garder dans cette longue Cérémonie, il voulut s'en dédommager le lendemain à la faveur des Mascarades, au commencement de ses expéditions militaires, faisant allusion du nom de César qu'il portoit, à celui du premier Empereur des Romains. Il avoit imprudemment pris pour devise ces mots : *Aut Cæsar, aut nihil* : OU CESAR, OU RIEN; il fit donc représenter dans la Place Navonne, qui fut ce jour là plus parée qu'elle ne l'est d'ordinaire dans le Carnaval, le Triomphe de Jules César. On voyoit onze magnifiques Chars de Triomphe, dans le dernier desquels paroissoit César habillé d'un si bon goût,

& si bien accompagné de Cavalerie & d'Infanterie, que dans la vérité même du fait, on n'y auroit trouvé rien à dire. On le fit passer jusqu'au Vatican pour en donner le plaisir au Pape, qui se repaissoit merveilleusement de ces fastueuses chiméres, & delà, afin que la copie n'allât point toujours sans son modéle, le Valentinois, avec une grande Cavalcade, le reconduisit jusqu'à la même place d'où il étoit parti.

Les fêtes du Carnaval finies, le Valentinois commença ses visites du Sacré Collége, qu'il fit, accompagné seulement des Officiers de ses Troupes, que la guerre amenoit en grand nombre à Rome; il y observa exactement de ne point recevoir la main d'aucun des Cardinaux, quoique tous la lui offrissent & le pressassent vivement de l'accepter, car chacun voyoit bien qu'il seroit bientôt en

droit de se faire rendre cet honneur. En effet la Charge de Général & de Gonfalonnier de l'Eglise, qu'il avoit desirée avec tant d'ardeur, lui fut conférée le quatrième Dimanche de Carême, apellé *Lætare* ; & le Pape y joignit le présent inestimable de la Rose d'Or, ce qu'il fit en cette sorte.

Les Cardinaux étant assemblés pour la Chapelle ordinaire, dans la chambre du Perroquet, il les fit passer dans celle des Audiances, où il leur proposa les honneurs qu'il vouloit faire au Valentinois, ausquels ils ne manquerent pas de consentir avec leur flaterie ordinaire ; il retourna ensuite avec eux dans la chambre du Perroquet, & ayant pris ses habits Pontificaux, il bénit la Rose avec les Cérémonies accoutumées, & porté sur son Trône la Rose à la main, il prit le chemin de l'Eglise de S. Pierre. Le Valentinois marchoit devant lui,

ayant un habit de brocard frisé qui lui descendoit jusqu'au genoüil ; & lui-même étoit précédé d'un Ecuyer de Sa Sainteté, qui portoit un habit de ce même brocard & une Barrette de velours cramoisy ; cette Barrette avoit deux paulmes de hauteur ; elle étoit ceinte au milieu d'une bande de brocard, garnie des quatre côtés de quatre gros boutons de Perles d'un très grand prix : & au bas l'Hermine étoit retroussée avec deux longs pendans. Sur le sommet étoit un Saint Esprit de Perles, dont les rayons se répandoient sur toute la Barrette. Quand ils fûrent arrivés à S. Pierre, le Cardinal deBenevent, qui officioit, commença la Messe, & alors le Pape, avec les Priéres & les Bénédictions ordinaires, donna le Gonfalonerat au Duc, qui prit scéance dans le Banc des Cardinaux, immédiatement après le dernier Diacre.

La Messe finie, il fit la Cérémonie de bénir le Bâton de Général, & l'Etendart de l'Eglise; & ayant donné l'un & l'autre au Duc, celui-ci prêta le Serment accoutumé, dans lequel il se nomma César Borgia de France, changeant ainsi de nom, suivant ses divers interêts; enfin on lui donna la Rose d'Or, & la tenant dans sa main, il accompagna Sa Sainteté de l'Eglise au Jardin, où en ayant été congédié, suivant l'usage, ainsi que les Cardinaux, il remonta à cheval avec eux, & marcha au Palais du feu Cardinal Selafenat, qu'il avoit préparé pour y recevoir toute sa suite, & donner le Dîner de Cérémonie.

L'ordre de la Cavalcade fut tel.

Un nombre de Trompettes & de Tambours paroissoient d'abord, suivis des Hérauts & de la Compagnie des Gendarmes; après lesquels on voyoit toute la Cour, les Barons Ro-

mains & les Ambaſſadeurs des Princes. A quelque diſtance de ces derniers, deux Cavaliers Eſpagnols portoient déployés les Etendarts de l'Egliſe & du Pape ; le Collége des Cardinaux marchoit enſuite par ordre d'ancienneté, & au milieu des deux derniers ; c'eſt-à-dire, entre les Cardinaux de Sienne & de Cézarée, étoit placé le Valentinois ; une foule de Prélats ſuivoit en deſordre, ne pouvant faire autrement, à cauſe de la quantité de ſoldats qui preſſoient & fermoient la marche.

Les Cardinaux étant arrivés au Palais du Duc, ſe rangerent devant la porte en deux files ; & ayant reçû en paſſant ſes remerciemens, ſuivant la coutume, ils ſe retirerent chez eux. Le Valentinois, reſté ſeul avec ſes Officiers & ſes ſoldats, leur tint Cour ouverte toute la journée, & pouſſa juſqu'au dernier période l'allégreſſe & la magnificence.

Dans la joye de cette fête, il s'éléva une querelle entre deux ſoldats, comme il eſt aſſez ordinaire qu'il en arrive; & de la querelle on en vint à l'apel, l'un étoit Gaſcon, & l'autre Bourguignon; & quoiqu'ils ſemblaſſent de peu de conſéquence tous les deux, leur diſpute cependant troubla toute la Cour de Rome, composée comme on ſçait d'Etrangers partagés entre la France & la Maiſon d'Autriche, d'inclinations & d'interêts. Le bruit arriva au ſujet d'un Drapeau que tous les deux vouloient avoir; le Bourguignon le tenoit, & le François le lui arracha; celui-cy bleſſé dans ſes droits, & dans ſon honneur apella l'autre en Duel, qui ſur le champ accepta la partie. Le Valentinois averti de ce qui ſe paſſoit, & conſidérant le tort que lui feroit la diſcorde entre ces deux Nations, qui compoſoient ſon Armée, & la néceſ-

ſité où il étoit de prendre ouvertement les interêts de la France, & de ne lui donner aucun ſujet de chagrin, fit tout ſon poſſible pour rompre ce Duel, offrant au Bourguignon deux cent Ducats, des habits de brocard d'or, & un autre Drapeau; mais le ſoldat, animé peut être ſecretement par les partiſans de ſa Nation, ne ſe laiſſa point toucher par les offres, comme incapables de reparer ſon honneur, & voulut abſolument en venir aux mains. Le champ de bataille fut donc choiſi auprès du Mont Teſtache; ils s'y battirent tous deux avec valeur; mais le Bourguignon en demeura le maître. Le Valentinois en fut ſi piqué, qu'il ne pût s'empêcher de dire qu'il auroit donné volontiers vingt mille Ducats pour que le François eût eû le deſſus, tant ſes interêts l'avoient attaché à cette Nation, à laquelle peu de tems auparavant il

portoit une haine qui sembloit ne devoir s'éteindre jamais. Au contraire tous les amis de la Maison d'Autriche, à qui la Bourgogne apartenoit pour lors, & les mal intentionnés, en firent des rejouissances, & surtout Dona Sanche d'Arragon, Epouse du Prince de Squillace, qui en signe de joye de cette victoire habilla douze de ses Ecuyers, avec l'habit de Saint André. Elle avoit cependant moins de sujet qu'aucun autre d'éclater si fort dans cette occasion; les nouveaux malheurs du Duc de Milan menaçoient trop visiblement la Maison Royale de Naples; & elle venoit de perdre la Reine Beatrix sa tante. Cette Beatrix étoit fille de Ferdinand le vieux Roy de Naples, qui l'avoit d'abord promise en mariage au jeune fils de Marin de Marciane Duc de Sesse; mais l'ayant mis en déroute lui & tous les Factionnaires de

la Maiſon d'Anjou, il la maria en premieres nôces à Mathias Corvin Roy de Hongrie, & elle épouſa en ſecondes Ladiſlas frere du Roy de Pologne, & lui même Roy de Hongrie. Cette Princeſſe douée des plus rares vertus, du vivant de ſon premier époux, avoit ſi bien gagné les cœurs des Hongrois, que lorſque le Trône vint à vaquer, les Princes Maximilien d'Autriche & Ladiſlas, qui tous deux y prétendoient, crûrent également que celui qui épouſeroit Beatrix l'emporteroit ſur ſon concurrent. En effet Ladiſlas ayant été préféré, fut couronné Roy de Hongrie à Albe Royale, & regna dix ans en bonne union avec Beatrix; au bout de ce tems, dégoûté du grand âge de la Reine, & charmé de la beauté d'Anne Candale, Françoiſe, parente aſſez proche du Roy Louis, avec qui il croyoit alors qu'il étoit de ſon inte-

rêt de s'unir, il forma le dessein ingrat de faire casser son mariage. La facilité avec laquelle ces sortes d'affaires passoient à Rome, lui en fit hazarder la demande sous de faux prétextes ; & comme on n'y refusoit rien pour de l'argent, & que l'on n'y cherchoit ouvertement qu'à mortifier & abattre la Branche d'Arragon qui regnoit à Naples, il obtint sans peine la dissolution qu'il desiroit ; ainsi malgré les remontrances & les protestations des Ambassadeurs de Naples, le Pape un matin, en plein Consistoire, prononça la nullite du mariage célébré entre Ladislas & Beatrix, imposant à celle-ci un silence perpétuel, & la condamnant de plus à payer vingt-cinq mille Ducats, comme pour les frais de la Sentence ; ce que le Pape faisoit d'intelligence avec le Roy qui se servit de cette même somme pour la persecuter. Cette

malheureuſe Reine, ſans défenſe & ſans apui, ſuccomba bientôt ſous les cruautez d'un ingrat Epoux, & ſous la funeſte autorité d'un Pere commun, qui en défiguroit ſi fort le caractére. Dona Sanche devoit donc, comme j'ai déja dit, lire dans cet événement ce que ſa Maiſon pouvoit attendre de celle des Borgia ; mais ſe conformant au goût de cette derniére, elle ferma les yeux ſur un ſi triſte tableau, & chercha à aſſurer ſes jours aux dépens de ſon honneur.

Ceux que leurs interêts ou leurs inclinations rendoient ennemis de la France, ne devoient pas plus que Dona Sanche trouver un ſujet de joye dans la victoire du Bourguignon, puiſque les Sforces eſſuyoient ſous leurs yeux de nouvelles diſgraces. Sur l'avis que le Roy de France eût du retour de Ludovic dans le Milanois, il envoya avec une promptitude

extrême, du renfort à Trivulce, qui commença à le ſerrer à on tour. Le malheur de ce Prince voulut que les Suiſſes, qui faiſoient ſes principales forces, ſe revoltaſſent contre lui; de ſorte qu'il fut contraint de vuider encore de ſes Etats; il s'en retournoit avec eux deguiſé ſous un de leurs habits; lorſque par une nouvelle trahiſon, ils le decouvrirent aux François, qui l'arrêterent priſonnier. Il en arriva autant peu de jours après au Cardinal Aſcagne ſon frere, qui ſe retirant en lieu de ſûreté avec pluſieurs Prélats & Gentilshommes Milanois, fut trahi par celui de tous qui lui devoit le plus de fidelité; il tomba entre les mains de Charles Urſin, Général des Venitiens, qui le depouilla de leur dernier tréſor qu'il emportoit avec lui, & l'envoya à Veniſe avec les autres priſonniers. Son infortune devoit paroître à Rome d'autant plus

grande qu'on y vit arrêter ces jours là le Cardinal Jean de Medicis, qui ſous un habit deguiſé s'étoit échapé de Florence lorſque ſa Maiſon y eſſuyoit une tempête qui la menaçoit d'un naufrage entier ; & qui après pluſieurs voyages s'étoit enfin rendu auprès du Pape pour y attendre le calme qui commençoit à ſe faire eſpérer. On ne peut exprimer la ſatisfaction qu'eûrent Alexandre & le Valentinois de cette ſeconde chute des Sforces, qui les mettoit en liberté de pourſuivre leurs violens deſſeins. Les Couriers qui leur aporterent cette nouvelle reçûrent de l'un & de l'autre de gros preſens, & elle fut publiée dans Rome au ſon des Trompettes & des Tambours avec des cris de joye qui firent retentir par tout : *Vive France & Urſin.* On fit par toute la Ville des feux & des réjouiſſances, comme ſi Conſtantinople eût été priſe ; & l'on

n'eut

n'eut point de honte de célébrer les fêtes prophanes dans les jours de la Semaine Sainte, jours ausquels les Stations dévotes, les divins Offices & les Bénédictions publiques devoient imprimer d'autant plus de respect, qu'elles étoient accompagnées des graces du Jubilé universel, pour lequel il y eut un concours de plus de deux cent mille personnes, tant la Foy Chrétienne a de pouvoir, qui voilant les yeux de ses enfans sur l'indignité du Ministre, ne leur laisse considérer que la sainteté du Mystére dont elle remplit les cœurs. C'étoit une chose particuliére, & bien digne de réflexion de voir dans les Cérémonies sacrées le Pape toujours accompagné du Valentinois & de plusieurs Capitaines richement vêtus, & de soldats armés de toutes les façons; & lorsqu'il paroissoit en public, de le voir lui & ses Cardinaux environné

d'un nombre d'Infanterie Italienne, Suiſſe & Gaſconne : de Chevaux-Légers & de Gendarmes ; comme s'il eût eû en tête une Armée de Barbares, ou qu'il eût marché à la Conquête de Jéruſalem.

Le Pape envoya à Veniſe l'Evêque de Tivoli, pour revendiquer le Cardinal Aſcagne, Dieu ſçait dans quelle intention ! prétendant qu'étant Ecléſiaſtique, & du Sacré Collége, il n'apartenoit qu'à lui ſeul de connoître de ſa conduite, & qu'aucune Puiſſance ſéculiére n'avoit droit ſur ſa Perſonne ; mais cette République fit moins d'attention à ces demandes, qu'aux égards qu'elle devoit à un Roy ſon allié, puiſſant & victorieux; ainſi comme Louis, pour la ſûreté de la Conquête du Milanois, le lui avoit déja demandé, elle le remit entre les mains de ſes Miniſtres, qui, ſous une bonne eſcorte le firent conduire au

Château de Milan. Il y entra en habit de Cardinal & ſans aucune marque de captivité ; mais tous les Prélats, Protonotaires, Abbés & Gentilshommes qui avoient été pris avec lui, étoient liés & montés ſur de méchans chevaux ; on les tranſporta enſuite en France, où le Cardinal fut enfermé dans la Tour de Bourges, juſqu'à la mort d'Alexandre, auquel tems on lui rendit la liberté. Pour Ludovic, il étoit dans la Tour de Loches, où il reſta juſqu'à la fin de ſes jours, triſte fin pour un Prince qui, par ſes rares qualitez, étoit digne de l'Empire du Monde ; mais qu'il méritoit cependant pour avoir attiré les Etrangers en Italie, & fait perdre à ſa Patrie l'éclat, la richeſſe & la gloire qui la couronnoient, quand elle n'étoit gouvernée que par ſes Princes naturels.

Les affaires de Louis étant ferme-

ment établies dans le Milanois, il ne lui reſtoit plus qu'à faire la Conquête du Royaume de Naples ; mais comme pour s'y engager avec quelque eſpérance de réuſſir, il falloit s'aſſurer de l'amitié de ſes voiſins, & dreſſer de grands préparatifs, l'une & l'autre de ces précautions vouloient un eſpace de tems conſidérable, pendant lequel ſes Troupes, au-delà des Monts, alloient ſe trouver dans l'inaction, & en état de ſecourir ſes Alliés. Les Florentins fûrent les premiers favoriſés, quoique non pas ſans peine ; & ils obtinrent, ſous les ordres du Sieur de Beaumont, ſix cent Lances entretenuës par le Roy, ſept mille Suiſſes & un bon nombre de Gaſcons pour le recouvrement de Piſe, avec toute l'Artillerie, & les Munitions néceſſaires pour cette entrepriſe. Le Pape & le Valentinois eûrent le ſecond lieu ; Sa Majeſté

étant un peu mécontente de ce qu'ils ne l'avoient nullement aydée à reprendre le Milanois ; toutefois Elle leur accorda sa protection & un secours de troupes ; considérant seulement de quelle importance il lui étoit dans son dessein sur Naples, de s'assurer de l'amitié du Pape. Car pour obtenir ce renfort, Alexandre s'engageoit à l'apuyer de son autorité, de ses Troupes & de la personne même de son fils, & donnoit actuellement au Cardinal d'Amboise la Légation de toute la France, grace d'autant plus agréable à cette Couronne, qu'elle faisoit un notable préjudice à la Cour de Rome, en ce que une fois accordée, quoiqu'avec un terme, elle avoit l'air d'être toujours continuée.

Le Pape & le Valentinois, assurés qu'ils fûrent une fois du secours que le Roy leur accordoit, s'en promirent bientôt l'execution ; le Cardinal

d'Amboise qui les avoit toujours soutenus auprès de Sa Majesté, se trouvoit alors à Milan; & outre la reconnoissance qu'il leur devoit de sa Légation, il étoit encore animé par l'espérance qu'on lui donnoit de graces tout autrement importantes. Ils songerent aussitôt à amasser l'argent nécessaire pour en profiter; & comme les moyens ordinaires d'en tirer du public par les impositions, & des particuliers par les successions qu'ils se procuroient par le poison & l'assassinat; par la vente des Charges, par la Datterie & par le Fisc; comme dis-je ces moyens n'en pouvoient pas recouvrer une quantité suffisante, après plusieurs conseils ils se déterminerent à en mettre en œuvre de plus violens, sans s'inquiéter du bruit que cela pourroit faire; car ils sçavoient bien que les cris du peuple s'apaisent en peu de tems, lorsque le profit en reste

pour toujours, & qu'une libéralité d'un jour ſuffit pour lui faire oublier les vexations de pluſieurs années. Ces nouveaux moyens d'amaſſer de l'argent fûrent de faire mourir par force & par adreſſe les plus riches de Rome, ſans égard pour la naiſſance, ni le rang, ni même pour la Pourpre ſacrée, & d'éblouïr les peuples de quelques fantômes de Religion, qui donnât le prétexte de foüiller dans leurs bourſes, & le tems de les vuider entierement. Nous dirons dans la ſuite de quelle maniere il executa le premier de ces ſecrets, pour le ſecond il prit ſon ſujet de l'Invaſion du Turc dans les Etats du Roy de Hongrie, & dans ceux de la République de Veniſe; ſurquoi il fit repreſenter de ſa part aux Princes Chrétiens, le chagrin qu'il reſſentoit de cette irruption, & la crainte dont il ne pouvoit s'exempter, lorſqu'il conſidéroit la gran-

deur du danger qui menaçoit toute la Chrétienté, & Rome même qui en eſt la tête; les ſuplians de vouloir bien s'unir avec lui afin de pourvoir à ce commun beſoin. Les Princes qui découvrirent qu'elles étoient ſes fins les plus ſecrettes, ne lui ayant rien répondu, & ne voyant lui-même aucun fruit d'une tentative ſi belle en aparence; il fit aſſembler tous les Ambaſſadeurs dans un Conſiſtoire ſecret, & les exhorta, dans les termes les plus magnifiques, de preſſer leurs Maîtres de concourir avec lui à la défenſe commune, en s'opoſant aux Inondations des Barbares; mais les Ambaſſadeurs de Naples lui ayant franchement répliqué qu'il falloit d'abord travailler de bonne foy à mettre la Paix entre les Princes Chrétiens; & que l'on ſongeroit enſuite à repouſſer le Turc, il ſentit bien que ce ſecond éfort ſeroit auſſi inutile que

le premier, & il résolut enfin de travailler lui seul à son projet, en couvrant de cette raison publique ses interêts particuliers : ainsi tout à coup il fulmina deux Bulles. La premiere imposoit pour trois années un Dixième sur les Revenus des Ecclésiastiques de quelque nature qu'ils fussent; soit qu'ils provinssent des Fonds, soit des Charges tenuës de l'Eglise ou de ses Ministres, sans excepter personne de cette taxe, de quelque condition & qualité qu'il pût être, y comprenant les Lieux Saints, les Ordres Militaires, & jusqu'aux Cardinaux.

La seconde tomboit sur les Juifs, qu'elle chargeoit pendant trois ans d'un Vingtième sur leurs Biens. Il n'est pas croyable combien, en vertu de ces deux Bulles, il fut levé d'argent, qui, si l'on en excepte celui de l'Etat de Venise, passa tout entier dans les mains du Valentinois, & lui

ſervit à continuer une guerre que le Turc lui-même n'auroit pû faire plus cruelle. Mais cet homme qui dans le fort de ſes occupations n'oublioit rien pour ſes plaiſirs, ne trouvoit point les ſommes prodigieuſes capables de fournir à toutes les dépenſes préſentes & avenir; il fallut avoir recours aux Tréſors des Indulgences. Ces Graces qui coulent des mérites inépuiſables de notre Seigneur Jeſus-Chriſt, & qu'il a confiées gratuitement à ſes Vicaires pour être diſpenſées de même, fûrent miſes à prix d'argent; & on les accorda à tous les Fidéles d'Italie, qui n'ayant point été à Rome pendant le Jubilé, où elles devoient ſe gagner, payeroient le tiers de ce que ce voyage leur auroit coûté. Les ſommes, que par cette invention tirerent les Receveurs, à la tête deſquels étoit, en qualité de Nonce & de Commiſſaire Général, Louis

de la Tour, Frere Mineur Obſervantin, fûrent telles qu'un Cardinal a écrit, que dans le ſeul Etat de Veniſe on leva ſept cent quatre-vingt dix-neuf livres d'or, ſomme dans ce tems bien autrement conſidérable que dans celui-cy. Or quoique pour couvrir en quelque façon la honte de ces ſcandaleuſes actions, on fit ſemblant d'armer quantité de Galéres pour les envoyer au ſecours des Vénitiens; cependant toutes les proteſtations qu'on avoit faites, tout le zèle dont on s'étoit paré, ſe réduiſirent à un *Ave Maria*, qui fut ordonné par toute la Chrétienté, établiſſement que depuis on a confirmé pour toujours. C'eſt ainſi que le pere & le fils ſe joüoient de la bonne foy des Chrétiens, & qu'aveuglés par leur bonne fortune, ils abuſoient de la patience Divine & humaine.

Dieu daigna toutefois dans ces

jours-là avertir le Pape de revenir de ses égaremens, s'il vouloit éviter les châtimens que sa colére lui préparoit. Le premier signe qu'il lui donna, arriva la veille de S. Pierre, lorsque se promenant avec le Cardinal de Capouë, dans la Tribune des Bénédictions, il fit tomber à ses pieds, sans pourtant le blesser, une barre de fer d'une pesanteur énorme, qui s'étoit détachée du Clocher de S. Pierre, dont la plus grande partie étoit soudainement tombée; mais Alexandre, bien loin d'être touché d'un accident qui devoit lui faire si vivement sentir l'incertitude & la fragilité de la vie, ne s'en endurcit que davantage; & sans faire aucune salutaire réflexion, attisa dès le lendemain le feu qui devoit embraser l'Italie, en recevant les protestations de l'Ambassadeur de France, lorsqu'on lui vint payer le Tribut au nom du Roy Fédéric; ce

qui ne s'étoit jamais pratiqué; ainsi Dieu voulut lui donner un second avis qui, plus fort que le premier, lui fit connoître expressement qu'il s'adressoit à lui. Il envoya un ouragan, mêlé de pluye & de grêle, qui fit tomber avec tant de violence la grosse cheminée du Vatican, qu'elle enfonça le toit de la chambre au-dessus de celle où étoit le Pape avec le Cardinal de Capouë, & Poto son Camérier secret, & cassant la poûtre du milieu de celle où étoit le Pape, la remplit à l'instant de toute la ruïne. Le Cardinal & le Camérier, qui dans l'instant que la poûtre cassée éclata, fermoient les fenêtres par l'ordre du Pape, voyant la chambre pleine de décombres, sauterent sur la croisée, & criérent à la Garde : *Le Pape est mort, le Pape est mort.* Comme on croit facilement ce que l'on desire, ce bruit courut en un instant dans toute la

Ville, & y causa l'émotion que l'on peut imaginer ; cependant la grosse poussiére étant apaisée, & rien ne tombant plus du toit, le Cardinal & le Camérier rentrerent dans la chambre, & voulûrent aller à l'endroit où ils avoient laissé le Pape ; ils trouvérent en chemin Laurent de Mariano Chigi, Gentilhomme Siennois, étendu mort, & deux autres mourans, qui s'étant trouvés dans la chambre au-dessus en avoient été précipités. Pour le Pape ils le crûrent d'abord absolument tué, n'ayant point répondu lorsqu'ils l'avoient apellé ; mais ayant cherché plus avant & avec plus de soin, ils le trouvérent enfin seulement blessé & étourdi ; ce qui le conserva dans un si grand péril fut la poûtre même de sa chambre, qui se trouvant directement au-dessus de sa tête, sembloit devoir l'écraser infailliblement ; mais comme elle

étoit extrémement forte, & qu'elle rompit dans le milieu, ſes extrémitez, qui de chaque côté étoient plus avancées dans la muraille, ſe ſoutinrent en l'air, & celle qui étoit au-deſſus du Dais du Pape empêcha que les ruînes ne l'enfonçaſſent en tombant. Il eſt vrai que les éclats, & ce qui put venir en travers de pierres & de cloux, bleſſerent Alexandre; mais il eut encore la force, avec le ſecours de ſes gens, de paſſer dans une chambre voiſine, où l'on travailla auſſitôt à le remettre de ſa frayeur, & à le guérir de ſes meurtriſſeures.

Le bruit de ſa conſervation s'étant répandu auſſi vîte qu'avoit fait celui de ſa mort, le Valentinois & ſes autres enfans ſe hâterent de lui aller témoigner la véritable joye qu'ils en reſſentoient, & le reſte de la Cour s'étudia à démentir les ſentimens qu'elle avoit laiſſé échaper ſur la premiére nouvelle.

Dieu ſans doute le préſerva dans cette occaſion, afin que comme toute la Terre alloit être témoin de la dureté de ſon cœur, qui ne pouvoit être ébranlé à la vuë d'un péril ſi grand, ni touché par une conſervation ſi miraculeuſe, elle le vît un jour ſans pitié périr dans les mêmes piéges qu'il avoit tendu aux autres. En effet, au lieu de prendre cet événement pour une menace de la Juſtice Divine, il en tira la folle conjecture, que ſon bonheur étoit au-deſſus de tous les accidens, & travailla avec plus d'ardeur que jamais aux coupables projets qu'il avoit concertés avec le Valentinois; cependant pour ſauver les aparences, il ſe mit en devoir de remercier Dieu & la Vierge d'une faveur ſi ſinguliére. Il choiſit pour cela l'Egliſe de Notre-Dame du Peuple; je ne ſçai point ſi c'étoit par quelque reſte de dévotion envers la Mere de

Dieu, ou si son Tableau, qui représentoit la Vanosse, lui faisoit préférer cette Eglise à une autre; car sa passion pour cette femme étoit telle qu'il en avoit le Portrait dans son apartement du Vatican, & la regardoit comme sa Déesse tutélaire.

Il fit donc une magnifique Cavalcade jusqu'à cette Eglise, où il fut porté par deux Camériers, deux Ecuyers & deux Palfreniers, qui fûrent relayés vingt-quatre fois dans le chemin. Les Cardinaux, par ordre de Sa Sainteté, marchoient après la Croix deux à deux. Le Duc de Valentinois les suivoit avec ses Officiers Généraux & ses Troupes, au milieu desquelles paroissoit le Pape, accompagné d'une multitude de Prélats. On y chanta solemnellement le *Te Deum* & des Hymnes composées au sujet du péril dont il étoit échapé, sur lequel rouloient aussi les Oraisons que le

Prieur du Couvent prononça en actions de graces.

Les Priéres finies, le Pape monta au grand Autel, & y offrit en don un grand & ſuperbe Calice plein de trois cent écus d'or; le Cardinal de Sienne qui ſe trouva auprès de lui, pour flater ſa vanité, prit le Calice & le verſa ſur l'Autel à la vuë de tout le monde.

Ce fut la ſeule marque de piété & de reconnoiſſance qu'il donna envers Dieu, ſans que la ſuite de ſes actions s'en ſoit en aucune façon reſſentie; car le mouvement que leur avoit imprimé le Valentinois, étoit ſi violent & ſi bien concerté, qu'il n'étoit reſpect humain ni Divin qui pût le modérer. En effet quelques jours après, pour s'aſſurer dans la poſſeſſion de l'Etat de Sermonette, ils empoiſonnérent Caëtan, qui, comme nous avons dit, étoit enfermé dans le Châ-

teau Saint Ange ; & pour en ôter tout le ſoupçon, & faire croire que ſa mort étoit naturelle, ils le laiſſerent enterrer publiquement par ſes domeſtiques dans l'Egliſe de S. Barthelemy: ils ne le livrerent cependant que couvert ; mais ſa mere & ſes ſœurs qui étoient à ſon Convoy, le découvrirent hardiment, & firent voir à leurs amis & à toute la Maiſon du Cardinal Farneze, qui s'y trouva, & le malheur de leur Famille, & la cruauté de leurs ennemis. Cette cruauté éclata bien davantage dans ce qu'ils firent à Dom Alphonſe d'Arragon, mari de Dona Lucréce ; apuyés qu'ils ſe ſentoient du ſecours de la France, & ligués avec elle pour dépoüiller le Roy de Naples, oncle d'Alphonſe, ils ne ſe ſoucioient plus de l'alliance d'Arragon ; Alphonſe, qui avoit prévû les ſuites de cette indifference, s'étoit, comme nous avons dit, dérobé

par la fuite aux périls qui le menaçoient ; mais ſon malheur voulut qu'il ſe laiſſât ſéduire par les perfides careſſes de ceux qui avoient juré ſa perte ; il retourna donc à Rome, & y fut plus que jamais careſſé du Pape & du Valentinois, qui cherchoient à l'endormir ſur le ſoin qu'il devoit prendre de ſes jours ; il fit même avec le dernier une pompeuſe Cavalcade dans la Place de S. Pierre, en préſence du Pape & de toute la Cour, qui fut terminée par un combat de Taureaux, à la mode d'Eſpagne, où l'un & l'autre, à coups de ſabre, abattirent la tête à pluſieurs de ces furieux animaux, après avoir épuiſé ſur eux leurs fléches & leurs dards. Mais cette fête fut le prélude qui ouvrit la ſcène tragique où devoit périr ce Prince infortuné ; car peu de jours après le Valentinois l'ayant attiré le ſoir ſur un Paillier de l'eſcalier de S. Pierre,

ſous prétexte qu'il avoit à lui parler, il y fut attaqué ſi ſoudainement par un nombre de gens armés, qu'il n'eut ni le tems de s'enfuir, ni de ſe mettre en défenſe; il fut frapé tout à la fois de deux coups de hallebarde; l'un dans la tête & l'autre dans l'épaule droite, d'un coup d'épée dans le côté & de deux coups de poignard, l'un dans la tête & l'autre dans les jambes. Les Aſſaſſins le croyant mort ſautérent les eſcaliers & s'enfuirent dans la Place, où quarante Cavaliers qui les apuyoient les ayant reçûs, les conduiſirent juſques dehors la Ville par la porte Porteſe. Cependant le Peuple ayant couru ſur le lieu trouva le Prince reſpirant encore, quoique griévement bleſſé; on le porta au Palais dans ſon apartement, nommé la Tourneure, ſitué ſur le grand Jardin; les Médecins & les Chirurgiens travaillerent auſſitôt à le guérir;

mais le Valentinois qui ne vouloit point qu'il en réchapât, ne le perdoit point de vuë, & le surveilloit sans cesse; cependant il voulut se décharger devant le monde de l'horreur d'une action si noire, & pour couvrir ce premier crime, il en commit un second qui n'étoit pas moins détestable. Dom Alphonse avoit à Rome un oncle maternel, nommé François-Marie Gazella, qui, selon ce qu'en dit Julien Passeri dans ses Annales, étoit venu demeurer à Rome, seulement pour l'amour de son neveu: le Duc le fit arrêter comme coupable de l'assassinat commis en la personne d'Alphonse, & l'en supposant convaincu, peu après il lui fit couper la tête. Toutefois le Prince de jour en jour recouvroit ses forces, & le Valentinois perdoit l'espoir de le voir mourir de ses blessures; ainsi il se détermina à le faire étrangler dans son

lit par Dom Michel, son Satellite le plus affidé : ce qui ayant été bientôt executé, on lui fit d'honorables funérailles, quoique non pas telles qu'auroient dû être celles d'un Prince de son rang. Dom François Borgia Archevêque de Cosence, & Trésorier Général du Pape, assista à son Convoy; & il fut mis comme en dépôt dans la Chapelle de Sainte Marie; mais comme le bruit de la convalescence de ce Prince s'étoit répandu, & que cette rechute pouvoit devenir suspecte, pour la palier de nouveau, le Valentinois fit emprisonner quelques Chirurgiens, & quelques Médecins, & un certain Bossu qui servoit à la chambre d'Alphonse, & ne les relâcha que lorsqu'il crut que le bruit pouvoit être apaisé. Cependant Dona Lucréce, quoique accoutumée à changer de mari, suivant leur caprice & leur intérêt, puisque c'étoit

là ſon troiſième, ne put aprendre cette mort cruelle ſans chagrin, & ſans faire éclater ſon reſſentiment à la face de toute la Cour; au bout de quelques jours elle ſe retira à Népi avec toute ſa Maiſon, & une eſcorte de ſix cent chevaux, & elle y reſta juſqu'à ce que le Tems, Médecin infaillible des plus violentes paſſions, aux triſtes penſées qui l'occupoient, en fît ſuccéder de plus riantes.

Le Seigneur de Villeneuve, qui avoit fait autrefois le voyage de Rome pour conduire le Valentinois en France, arriva ſur ces entrefaites, dépêché par le Roy Louis, au ſujet des affaires courantes. Le Valentinois ayant apris qu'il étoit deſcendu à l'hôtellerie de Dominique Attavanti, auprès de l'Hôpital de Saint Lazare, pour attendre les Viſites ordinaires, monta au plus vîte à cheval, & le maſque ſur le viſage, ſuivi d'un ſeul

laquais,

laquais, il ſe rendit à ſon logis; il courut ſans ſe démaſquer le féliciter de ſon heureuſe arrivée, l'embraſſa avec tous les témoignages d'une véritable amitié, & lui communiqua les affaires les plus importantes, autant que le peu de tems qu'il eût le lui pût permettre; car bientôt le monde qui arriva l'obligea de s'en ſéparer, & il s'en retourna au Palais ſans ſe faire connoître, comme il étoit venu. Entre ceux qui allerent complimenter l'Ambaſſadeur de France, on vit entrer les Ambaſſadeurs d'Eſpagne & de Naples, dont les interêts n'étoient point encore ſéparés; ils avoient concerté enſemble de ne dire que ces quatre mots : *Soyez le bien venu.* Le Maître des Cérémonies, ſurpris de la ſécheresse de ce compliment, leur demanda s'ils ne vouloient rien ajoûter; mais ayant répondu que non, l'Ambaſſadeur de France répliqua :

A qui ne dit rien, on n'a rien à répondre ; qui ne veut point parler, ne veut point de réponſe. Les autres complimens reçus, l'Ambaſſadeur ſe mit entre l'Archevêque de Reggio & celui de Ragguſe, & alla prendre poſſeſſion du Palais des Saints Apôtres, que le Cardinal S. Pierre ès liens lui avoit cédé pour ſon logement.

Mario Georgi, Ambaſſadeur extraordinaire de la République de Veniſe, arriva en même tems pour le même ſujet que le Seigneur de Villeneuve, & pour aporter au Valentinois les Lettres de Nobleſſe que le Sénat lui envoyoit ; le pere & le fils les avoient ſollicitées, autant pour rendre leurs Armes illuſtres & redoutables, que pour avoir un gage de la protection de cette Puiſſance, ſur laquelle, ainſi que ſur celle de la France, ils avoient établi la baſe de

leur fortune. Il ne manquoit plus au Valentinois, qui voyoit auprès de lui les deux Ambaſſadeurs, qu'une ſomme d'argent ſuffiſante pour rentrer dans la Romagne. Pour en amaſſer au plus vîte, le Pape réſolut de faire une Promotion de douze Cardinaux; par là, outre les ſommes qu'il eſpéroit en tirer, il ſe mettoit en état de gratifier les Couronnes amies, ſe faiſoit des créatures, & avançoit des Sujets affidés, qu'il pouvoit charger de ſes habiles Légations, où le Légat, amuſant les Peuples par un titre ſpécieux de Religion, avoit le ſoin de tirer de tous côtés l'argent néceſſaire pour la guerre que l'on alloit recommencer.

Cette Promotion ayant été propoſée dans un premier Conſiſtoire, ne fut concluë que dans un troiſième, où l'on reçut les voix même des Cardinaux abſens; tant on avoit alors

d'égard pour cette ſuprême Dignité. Ces nouvelles Eminences fûrent Dom Diegue de Mendoze Archevêque de Séville ; Jacques Archevêque d'Oriſtagni, & Vicaire Général de Sa Sainteté ; Thomas Archevêque de Shigonie ; Pierre Archevêque de Reggio, Gouverneur de Rome ; François Borgia Archevêque de Coſence, & Tréſorier Général ; Jean Archevêque de Salerne, & Vice-Camerlingue, qui avoit été autrefois Précepteur du Valentinois, mais dont les exemples fûrent peu ſuivis de ſon diſciple ; Louis Borgia Archevêque de Valence, Evêque de Capaccio, Secretaire de Sa Sainteté, & frere du Cardinal Borgia, que nous avons vû empoiſonné ; Antoine Evêque de Côme ; Jean-Baptiſte Ferrare Evêque de Modéne & Dattaire ; Amédée d'Albret, fils du Roy de Navarre & beaufrere du Valentinois ; & Marc Cornaro Noble Vénitien.

Les Archevêques d'Oriſtagni, de Reggio & de Salerne ; les deux Borgia & les Evêques de Modéne, qui ſe trouverent alors à Rome, reçûrent auſſitôt le Chapeau des mains du Pape. Les Cardinaux au ſortir du Conſiſtoire les conduiſirent juſqu'à la Salle du Valentinois, qui étoit au-deſſus de la Chambre du Perroquet ; il les retint tous à dîner, ayant déja avec lui le Cardinal Jules Urſin, frere du Prince de ce nom ; Paul Urſin, fils de l'ancien Cardinal Latin ; Vitellozzo Vitelli ; Jean-Paul Baglion & Jacques de Sainte Croix, tous ſes amis intimes, pour lors, & ſes alliés ; mais qu'il traita bientôt plus cruellement que ſes ennemis même.

Le Pape dans ce Conſiſtoire fit la Cérémonie de leur fermer la bouche, & déclara en même tems Légats *à Latere* le Cardinal Reggio en Hongrie, & le Cardinal de Salerne en

France; le Cardinal de GURKC, que sa qualité de François rendoit alors aussi agréable, qu'elle lui avoit attiré de haîne sous Charles VIII. eût la Légation de l'Allemagne ; ayant dignement exercé la Nonciature sous Paul II. Sixte IV. & Innocent VIII. dans le même Pays, lors de la levée de l'argent pour la guerre des Turcs, on le jugea plus propre qu'aucun autre à s'acquiter de cet employ.

Cependant les Finances que l'on attendoit des Décimes & du Jubilé ne pouvoient venir de long tems, & la situation des affaires vouloit qu'on commençât la guerre sans délai. Ainsi le Valentinois, dont la maxime étoit de s'attacher le soldat par une libéralité sans bornes, ne se trouvant point assez fourni d'argent pour entrer en campagne; quoique les dépoüilles des morts, la vente des Dignitez & les autres extorsions de cette nature

montassent à de très grosses sommes, prit le parti d'emprunter des Marchands & de ses amis.

Augustin Chigi, du nombre de ces derniers, frere de ce Laurent, que la cheminée du Vatican avoit écrasé, comme nous avons vû, l'un des Gentilhommes de la Cour le plus magnifique & le mieux en argent, non-seulement lui prêta tout ce qu'il en avoit, mais même ajoûta une vaisselle prodigieuse qui fut fonduë & convertie en espéces; avec ce secours le Duc sortit à la tête de ses troupes, qui devoient être renforcées par celles que le Roy de France lui avoit accordées, & rentra dans la Romagne, pour y poursuivre les Conquêtes que le retour des Sforces avoit interrompuës; il se saisit d'abord sans peine de Pézare: Jean Sforce, à qui cette Ville apartenoit, & qui remportoit cette digne récompense d'avoir grossi qua-

tre ans la Cour d'Alexandre, ſous le nom de Mari de Lucréce, pénétré de l'amour & de la fidélité de ſes Sujets, ne voulut point expoſer inutilement leurs perſonnes & leur pays, l'un des plus beaux de l'Italie, à la cruauté de l'ennemi; après les avoir priés de lui conſerver leur affection juſqu'à ce que les choſes priſſent une nouvelle face, & de s'entretenir le mieux qu'ils pourroient avec le Duc, il ſe retira & le laiſſa entrer paiſiblement en poſſeſſion de ſon Etat. Pandolfe Malateſte Seigneur de Rimini en fit tout autant, & le Valentinois s'étant emparé de même de ſa Ville, après y avoir laiſſé une Garniſon ſuffiſante, alla mettre le Siége devant Faence. Cette Ville obéiſſoit alors à Aſtore Manfrédi, jeune homme d'environ dix-huit ans, & qui ſe voyoit abandonné, par la crainte du Roy de France, des Bentivoglio ſes parens

très proches, des Florentins & des Vénitiens, qui par d'anciens Traités étoient obligés de le défendre ; cependant le Valentinois n'en eut pas aussi bon marché qu'il espéroit, & quoique son Armée fût composée des meilleures troupes de France & d'Italie ; quoique Paul & Jules Ursin, Vitellozzo Vitelli, & Jean-Paul Baglion, tous les plus renommés Capitaines de leur tems, le suivissent avec leurs Bandes, Manfrédi fut si bien secondé par ses Sujets dévoués à leur Seigneur, & par quelques soldats qu'il avoit rassemblés à ses frais, que le Duc, après avoir consommé inutilement beaucoup de tems devant cette Place, fut obligé de décamper. Avant que d'assiéger Faence, il s'étoit emparé de la Terre de Bersigelle, de la vieille & nouvelle Roche & de toute la Vallée de Lamone, par le moyen de Denis de Nalde, Capitaine très estimé dans

ſon pays ; il avoit eſpéré de même de s'emparer de la Citadelle de Faence, par l'intelligence que ce Nalde entretenoit avec le Commandant, qui étoit auſſi bien que lui de la Vallée de Lamone, & qui avoit été pendant pluſieurs années Gouverneur de l'Etat d'Aſtore ; mais la trame ayant été découverte, les Faentins l'arrêterent priſonnier, & s'obſtinerent plus que jamais à une courageuſe défenſe, ſans être ébranlés ni par les menaces, ni par les promeſſes du Valentinois. Celui-ci donc vint ſe camper devant Faence, entre les Riviéres de Lamone & de Mazzane, & dreſſa ſon Artillerie contre le côté de la Ville qui regarde Forli, où les Faentins avoient élevé un fort Baſtion ; après l'avoir canoné quelque tems, il fit donner un vigoureux aſſaut ; mais il fut repouſſé avec grande perte, & Honoré Savelli y fut tué.

Cependant les Aſſiégés fatiguoient ſans relâche leurs ennemis par des Batteries continuelles & par de fréquentes ſorties. D'ailleurs l'hyver qui commençoit & qui fut très âpre cette année, incommodoit fort les Aſſiégeans, qui n'avoient pas une maiſon, pas un arbre pour ſe défendre contre la rigueur de la ſaiſon; car les Peuples avoient exprès tout coupé & tout raſé. Le Valentinois voyant donc qu'il perdoit ſon tems, & que ſes troupes ſe conſommoient inutilement, prit le parti de lever le Siége, & de les mettre en Quartier dans les Villes voiſines; ce ne fut pas ſans un ſecret dépit de voir démenties par les éfets les vaſtes eſpérances qu'il avoit conçuës de ſes forces & de ſa fortune, & d'échoüer contre une Ville qui n'avoit vû la guerre de long tems, & qui n'étoit défenduë que par un enfant, ſans armes, ſans munitions &

ſans aucun ſecours étranger ; auſſi jura-t-il bien que dès que la ſaiſon commenceroit à s'adoucir il y retourneroit, réſolu de vaincre ou de périr.

Si la rigueur extraordinaire de cet hyver ſuſpendit la violence de ſes armes, & en exempta pour quelque tems les Princes de l'Italie, elle ne put empêcher ſon eſprit éfréné de ſe répandre dans d'autres crimes, dont la honte même rejaillit ſur des Princes plus puiſſans que lui ; car au lieu de chercher à s'attacher ſes nouveaux Sujets par un gouvernement doux & modéré, il s'abandonna entierement aux plus ſalles paſſions ; & tant que l'hyver le retint à Cezena, à Forli ou à Imola, il pouſſa dans tous leurs excès les plaiſirs des ſens, & outra ſurtout ceux de Vénus, ſurquoi j'ai toujours été étonné de voir un homme ſi cruel, ſi ambitieux & ſi habile politique, tiranniſé de cette derniére

paſſion juſqu'à un point auſſi contraire à ſes interêts ; mais enfin je penſe que les vices, loin de ſe combattre, ſe tiennent tous par la main : & que dès qu'un homme d'eſprit s'abandonne à l'un d'eux, il eſt bientôt maîtriſé par tous les autres, la ſincére vertu ayant ſeule la gloire de nous élever au-deſſus de tout ce qui peut nuire à nos interêts temporels, auſſi bien qu'aux éternels.

Le Duc dans cet hyver commit un crime de la nature à la vérité de quantité d'autres que je paſſe ſous ſilence, mais que les circonſtances rendirent plus remarquable.

Elizabeth Gonſague, Ducheſſe d'Urbin, envoyoit à Veniſe, avec une ſuite honorable, une de ſes Demoiſelles, qui d'une grande Naiſſance par elle-même, & élevée dans cette Cour la plus eſtimée de l'Italie, joignoit à ces avantages celui d'une

beauté au-dessus de tout ce que l'on peut dire ; Jean-Baptiste Caracciolo, Cavalier Napolitain & Colonel Général de l'Infanterie Vénitienne, sensible à son rare mérite, l'avoit recherchée avec succès, & elle alloit pour l'épouser. Le malheur de cette belle personne voulut qu'en passant par la Romagne, elle fut rencontrée & vuë par le Valentinois qui, déja trop facile à s'embraser, en fut d'abord éperduëment épris. Comme il se douta bien que ses priéres, ses soins & ses présens seroient inutiles, il ne songea qu'à employer la force pour se rendre maître de l'objet de son amour. Il fit partir de Cezena un détachement de Cavalerie, qui attaqua cette Demoiselle sur sa route, & la lui amena, après avoir tué ou mis en fuite tous ceux qui l'accompagnoient. Quand le mari aprit cette triste nouvelle, que lui aporta un des fuyards,

bleſſé dans les plus ſenſibles parties de l'ame, dans ſon honneur & dans ſon amour, & voyant évanoüir pour lui ce bien ſi doux, ſur lequel il avoit fondé le bonheur de ſa vie, la douleur de le ſçavoir entre les mains d'un infâme raviſſeur, le pénétra ſi fort, qu'il demeura long tems immobile, les bras croiſés, les yeux fixés en terre, ne faiſant entendre que de pénibles ſoupirs que ſon cœur outré pouſſoit par intervalles. mais enfin laiſſant tout à coup tomber ſes mains, frapant la terre de ſon pied, & lançant au Ciel un œil indigné, tranſporté de rage & de fureur, il courut au Palais Ducal, ou ayant trouvé le Doge Barbarigo & le Conſeil des Dix, il ſe fit introduire: & dans une agitation extraordinaire lui parla de la ſorte.

Je viens prendre congé de Votre " Sérénité, pour aller ſacrifier inuti- "

„ lement à ma vengeance une vie que
„ j'avois dévouée au service de la Sé-
„ rénissime République. Je suis offensé
„ dans la plus noble partie de l'ame,
„ qui est l'honneur, par l'enlevement
„ du bien le plus cher que je puisse
„ posseder, qui est ma femme; & ce-
„ la par le plus perfide, le plus sacri-
„ lége & le plus scélérat homme du
„ monde, qui est le Valentinois.

„ Pardonnez-moi, Seigneur, si je
„ parle dans ces termes d'un homme
„ que vous avez honoré de votre No-
„ blesse & de votre protection; mais
„ ses crimes tous les jours plus grands
„ découvrent assez combien il est in-
„ digne d'en jouir, & combien il
„ souille la pureté du jour que je ven-
„ gerai, en lui plongeant cette épée
„ dans les entrailles. Je sçai bien qu'-
„ un homme dont la naissance est un
„ sacrilége, qu'un fratricide, un usur-
„ pateur du bien d'autrui, un opres-

ſeur d'innocens, un aſſaſſin de «
grands chemins, un monſtre enfin «
qui fait gloire de violer les loix mê- «
me que reſpectent les plus barba- «
res; qui enleve une Demoiſelle qui «
paſſe par ſes Etats, ſans égard au «
reſpect dû à ſon ſexe, à ſa condi- «
tion, à l'amitié du Duc qui l'en- «
voyoit & à l'alliance dans laquelle «
il eſt avec cette Séréniſſime Républi- «
que dont elle venoit épouſer un des «
Capitaines; & qui pour combler «
mon malheur pouſſe juſqu'à bout «
l'outrage; je ſçai, dis-je, qu'un tel «
homme ne devroit pas périr par ma «
main; mais puiſque celui qui en «
devroit faire un châtiment exem- «
plaire n'eſt à ſon égard, ni Prince, «
ni Juge, mais un Pere auſſi dépravé «
que ſon fils, j'irai moi, j'irai tirer «
raiſon de ſa barbarie; & conſa- «
crant ma vie au reſſentiment de cet- «
te injure, je vengerai en même «

„ tems le ſang de tant d'innocens qu'-
„ il a verſé, & la liberté de votre Sé-
„ réniſſime République, contre la-
„ quelle ce monſtre d'ambition s'a-
„ vance ſur la ruïne des Princes Ita-
„ liens.

Le Doge & le Sénat ſçavoient déja cette action du Valentinois, & en étoient très indignés, tant à cauſe de l'énormité de la choſe en elle-même, que pour le mépris qu'il ſembloit être fait de la République, en s'attaquant à la femme d'un de ſes Généraux; mais les plaintes de Caraciolo, & ſa réſolution d'en aller tirer vengeance, redoublerent leur couroux, par la compaſſion qu'elles exciterent dans leurs ames. Le Doge, par autorité & par douceur eſſaya de le calmer, l'aſ-
rant que la République prenoit cet affront comme fait à elle-même, & ſe chargeoit du ſoin de a vengeance, au cas que le Valentinois n'en fît pas

la ſatisfaction convenable, renvoyant ſurtout ſon épouſe entiere, telle que ce ſage vieillard feignoit de croire qu'elle ſe ſeroit conſervée. Cependant on réſolut dans le Conſeil des Dix, que Louis Manenti, Secretaire de ce même Conſeil, paſſeroit dès le jour même à Imola, où étoit alors le Valentinois; & qu'il lui repréſenteroit le chagrin que la République avoit de l'outrage fait en cette Demoiſelle, au Général Caracciolo, & à l'Etat Vénitien; que cette conduite ne répondoit guéres aux graces qu'il en avoit reçuës, & qu'il le preſſeroit vivement, au nom de la République, de rendre cette Demoiſelle.

Outre cela, le jour ſuivant, ayant fait venir l'Ambaſſadeur de France, ils ſe plaignirent à lui des violences auſquelles s'échapoit le Valentinois, à la honte des Puiſſances qui l'apuyoient; l'Ambaſſadeur entra ſi fort

dans leurs raiſons, que de lui-même il alla trouver le Valentinois, & comme Manenti, il lui remontra que le Roy ſon Maître ne l'avoit point aydé à ſe rendre Maître de la Romagne pour y commettre de ſemblables crimes. Le Sénat, non content de toutes ces démarches, en écrivit fortement au Pape, & lui demanda reparation de cette injure; mais quelques vives que fuſſent ces inſtances, elles ne firent aucune impreſſion ni ſur le pere, ni ſur le fils, & n'eûrent aucun fruit; car le Valentinois, bien loin de convenir du Rapt, & de conſentir à la reſtitution que l'on preſſoit, nia abſolument que cette action fût de ſa connoiſſance, & encore plus, qu'elle eût été faite par ſon ordre; & promit que ſi par les diligences qu'il feroit, il en pouvoit découvrir l'auteur, il feroit connoître au Roy, au Sénat & à tout le monde le déplaiſir

qu'il reſſentoit qu'une pareille méchanceté eût été commiſe dans des Lieux ſoumis à ſa Puiſſance. Il ne manqua pas d'ajoûter qu'étant en paſſe d'avoir de bon gré les plus belles femmes qu'il y eût, il n'étoit pas raiſonnable de s'imaginer que pour en avoir une ſeule il voulût ſe porter à une ſi grande violence, & s'expoſer au reſſentiment de la République, & à un deshonneur éternel. C'eſt ainſi que conſtant dans le crime qu'il avoit commis, il ſe défaiſoit de ceux qui cherchoient à l'en retirer. Le Sénat, après bien des Lettres & des Couriers dépêchés, s'aperçut qu'on le joüoit; mais comme il avoit le Turc ſur les bras, il ne jugea pas à propos de rompre avec le Pape, & remit à un tems plus favorable une juſte vengeance; il s'attacha cependant à conſoler Caracciolo, dont la doulèur, après les premiers tranſports étoit devenuë plus traitable.

Le Valentinois avoit trop d'eſprit pour ne pas comprendre que les fréquentes trahiſons, les injuſtices & les violences qu'il commettoit ne pouvoient enfin que lui faire perdre l'eſtime & l'amitié des Princes & des Peuples ; mais voyant que dans la ſituation de ſes affaires, & dans le plan qu'il s'étoit formé pour monter au point de Grandeur qu'il ambitionnoit, les crimes lui devenoient néceſſaires pour acquerir & pour conſerver ; il préféra la haîne & le blâme qui l'élevoient à la ſouveraine Puiſſance, à la louange & à l'amour attachés à l'obſcurité ; ſuivant ce mot de Néron : *Oderint , dùm timeant* ; QU'ILS HAISSENT , MAIS QU'ILS CRAIGNENT , qu'il avoit ſouvent à la bouche, le diſant auſſi néceſſaire à ceux qui entreprennent la Conquête d'un Etat, que le contraire l'eſt à celui qui en hérite. Ainſi s'étant fait un

point capital de la néceſſité de cette déteſtable manœuvre, il n'héſitoit pas ſur le plus ou le moins, & ne ſe gênoit en rien de ce qui pouvoit lui faire plaiſir, pourvû qu'il ne l'empêchat point d'acquérir le nom de grand Capitaine; car il aſpiroit ſinguliérement à cette réputation; & quelques affaires qui l'occupaſſent, il n'oublioit rien de ce qui pouvoit y contribuer. En effet, pendant cet hyver, dont la rigueur l'avoit obligé de lever le Siége de Faence, & de ſe retirer dans des Quartiers, il empêcha toujours tant qu'il put, par ſes batteurs d'eſtrades, qu'il n'entràt des vivres dans cette Ville; afin qu'au printems il pût la prendre, du moins par famine, & ne ceſſa point d'y avoir des intelligences pour s'en ſaiſir auparavant. Il ſe vit cependant trompé ſur le dernier point; car ſur de faux avis ayant voulu eſcalader la Ville les premiers

jours de cette année, du côté qui s'apelle le Bourg, au lieu du ſecours qu'il attendoit, il trouva une réſiſtance vigoureuſe & bien entenduë. N'eſpérant donc rien du côté de la trahiſon, il s'attacha à prendre Ruſſi & les autres Terres de cette Comté, & ſur la fin de ces petites expéditions, le printems ayant commencé, il retourna au Siége de Faence, avec toute ſon Armée. Il ſe campa du côté de la Forterelle ; & après avoir fait battre la muraille il fit tenter l'aſſaut par les François & les Eſpagnols ; mais ces troupes marchant en deſordre fûrent repouſſées avec grande perte ; trois jours après il fit marcher à la bréche l'Armée entiere, il fit d'abord donner les Italiens, & les fit apuyer par les autres Nations ; les aſſauts ſe ſuivirent de ſi près, & fûrent ſi furieux, lui-même étant monté ſur la bréche, que la

Place

Place fut ſur le point d'être emportée, mais la défenſe fut encore une fois ſi vive & ſi obſtinée, les femmes même ayant couru ſur le rempart, les retranchemens, dont les Aſſiégés ſe couvrirent ſi bons, & le carnage que le canon des flancs faiſoit dans le foſſé, ſi terrible, qu'il fut obligé de ſe retirer avec la perte de plus de deux mille hommes, entre leſquels fûrent Ferdinand Farneſe & pluſieurs autres Officiers de marque. Mais ce que ni la valeur de l'Armée du Valentinois, ni les Excommunications du Pape n'avoient pû contre Faence, la réflexion ſur ce qu'avoient coûté les deux derniers aſſauts, le déſeſpoir d'aucun ſecours, & la diſette des vivres qui ſe faiſoit ſentir après ce dernier éfort, le firent ſur l'eſprit des Aſſiégés. Se voyant hors d'état de tenir long tems contre une puiſſante Armée, ils craignirent de s'expoſer aux

malheurs inévitables aux Villes forcées ; & deux Capitaines de ſoldats étrangers déclarerent à Manfredi qu'ils ne prendroient plus les armes pour la défenſe de la Ville ; ainſi les habitans, du conſentement de leur Seigneur, entrerent en pourparler : & arrêterent avec le Valentinois la reddition de la Place ; à ces conditions que l'on ne toucheroit aux biens ni aux perſonnes des habitans, que Manfredi auroit la liberté de ſe retirer où il lui plairoit, & qu'il pourroit toucher le revenu de ſes Domaines. Le Duc executa les articles qui regardoient les Faentins, dans la Ville deſquels il ne voulut point entrer ; mais il retint priſonnier Manfredi, dont l'amour de ſes Sujets, les liaiſons avec les Vénitiens & les Florentins, la parenté de Bentivoglio, & la beauté ſurtout la plus rare de ſon tems cauſerent la perte en cette occaſion.

Il le fit conduire au Château Saint Ange ; & quand il y eût servi aux infâmes plaisirs de ceux qui renversoient toutes les Loix Divines & naturelles, il fut jetté dans le Tibre ; on l'y trouva au bout d'un an, ayant une pierre au col, & près de lui deux jeunes gens attachés ensemble par la main, l'un de quinze & l'autre de vingt-cinq ans ; ce dernier pouvoit être son frere naturel il y avoit aussi une Dame très belle, & plusieurs autres que son malheur avoit envelopés.

Après cette Conquête, le Valentinois, en vertu des Investitures que le Pape, dans un Consistoire, lui avoit données du consentement des Cardinaux, prit le Titre de Duc de la Romagne; la nouvelle en vint à Alexandre avec celle de la conclusion de la Ligue moyennée par son Légat en Hongrie entre Sa Sainteté, le Roy de

Hongrie & la République de Venise, contre le Grand Seigneur Bajazet, qui étoit entré en guerre contre ces deux dernieres Puissances. Il aprit aussi avec un sensible plaisir que les Rois de Castille & de Portugal, qui étoient en dispute sur le partage des découvertes que leurs Vaisseaux avoient faites dans les Indes, étoient convenus amiablement de s'en remettre à sa décision. L'affaire sagement examinée, le Pape tira du Nord au Sud une ligne qui coupoit l'Océan à trois cent mille de distance des Isles Gorgonnes, aujourd'hui du Cap verd. Cette ligne servit de bornes aux deux Rois, & celui de Castille, pour son partage, eut le côté de l'Occident, comme celui de Portugal eut l'Orient. A ces heureux événemens se joignit encore l'Anniversaire de la Fondation de la Ville de Rome, Fête instituée par Pomponius Letus, que

le Peuple Romain a toujours célébrée avec joye ; on fit donc des feux dans toutes les ruës, & l'allégresse publique redoubla en aparence, à l'occasion de la Ligue contre le Turc, pour laquelle on chanta le *Te Deum* dans la Chapelle du Pape, mais dans le fond pour flater la vanité d'Alexandre, qui se croyoit devenu l'Arbitre de la Terre & le Vainqueur des Tyrans. Le Prince de Squillace & Charles Ursin, suivis d'un grand nombre de jeunes Seigneurs de leur parti, à la clarté de quantité de flambeaux, coururent la Ville, faisant par tout crier au Peuple : *Vive Alexandre, Cesar, les Borgia, les Ursins, le Duc de la Romagne.*

Mais l'ambition du Valentinois se trouvant trop gênée dans son nouvel Etat, & sa fortune qui n'étoit point tout à fait hors des atteintes de ses ennemis, restant encore trop au-des-

ſous de ſes deſirs, encouragé d'ailleurs par ſes heureux ſuccès à former de plus grandes entrepriſes, il ſe mit en tête de chaſſer les Bentivoglio de la Ville de Boulogne, qu'ils poſſedoient ſous le nom de Vicaires de l'Egliſe. Il acheva de s'y engager ſur les inſtances que lui en firent Mariſcotti & quelques Gentilshommes Boulonnois, mécontens du Gouvernement; mais il trouva dans ſon chemin deux obſtacles qu'il n'avoit point prévûs.

Le premier fut la réſolution de Jean Bentivoglio, de ſes fils & de ſes Sujets à ſe défendre hardiment; & le ſecond fut un ordre précis qui lui vint de France de lever le Siége, & de ne point inquiéter cette famille, qui depuis long tems étoit ſous la protection du Roy; car quoique dans le Traité par lequel la France s'étoit engagée à protéger les Bentivoglio & leurs

Etats, il fut ſpécifié que ce ſeroit ſans préjudicier aux Droits de l'Egliſe, le Roy entendit que l'on avoit parlé des Droits qu'elle avoit lors de cet Acte, & refuſa de s'en tenir à la vague ſignification des mots que les Borgia vouloient trop étendre au deſavantage de ces Seigneurs. Le Pape s'en plaignit aigrement aux Miniſtres de France; non-ſeulement comme d'une contravention à leur Traité, mais comme d'un air de Souveraineté que le Roy ſe donnoit, qui ne lui convenoit qu'avec ſes Sujets; cependant le Valentinois fut contraint d'obéir & de ſe retirer, quelque dépit qu'il en eût. Paul Urſin fit l'accord entre lui & Bentivoglio, aux conditions que celui-ci donneroit au Duc le paſſage & les vivres dans ſon Etat, qu'il le renforceroit de cent Lances & de deux mille Fantaſſins pour aller en Toſcane ayder aux Florentins

à changer de Gouvernement (c'étoit un prétexte pour s'en emparer) & qu'il permettroit que la Terre de Castel Bolognesse de sa dépendance fût donnée à Paul Ursin leur Médiateur ; mais comme en cecy le Valentinois faisoit une Paix forcée, il ne perdit point de vuë son premier dessein, & ne fit que le differer à un tems plus favorable. Pour faciliter le retour de ce moment qu'il desiroit, il ne manqua pas de montrer à Bentivoglio les Lettres de ses ennemis secrets, voulant par là semer une dissension dans la Ville, dont il pût un jour profiter : il réussit en effet à y mettre la discorde ; car les auteurs de ces Lettres ayant une fois commencé à tramer contre leurs Maîtres, & se voyant par ce qu'ils avoient déja fait, devenus irréconciliables, ils continuerent leurs intrigues avec plus d'ardeur ; & les Bentivoglio sentant les pre-

miers effets de leur mauvaiſe volonté, & connoiſſant quelles en pourroient être les ſuites, réſolurent de ſe venger & de détruire entierement de ſi dangereux ennemis.

Ainſi Hermes Bentivoglio, fils de Jean, à la tête de la principale Jeuneſſe de la Ville, qu'il avoit réunie, pour l'engager inviolablement à la défenſe de ſa Maiſon, maſſacra tout ce qu'il put trouver de Mariſcotti & de ſes Conjurés. Le Valentinois avoit exigé deBentivoglio le ſecoursd'hommes dont nous avons parlé; parceque dans le deſſein qu'il avoit formé, il avoit abſolument beſoin de Troupes & plus encore parce qu'il alloit être abandonné des François; qui avoient ordre de s'arrêter à Boulogne, & d'y attendre l'Armée du Roy qui marchoit déja à la Conquête du Royaume de Naples.

Dès que Louis fut monté ſur le

Trône, il résolut d'entreprendre cette guerre, autant pour soutenir les Droits de sa Couronne, que pour égaler la gloire de Charles; mais il differa l'execution de son dessein jusqu'à ce que, s'étant accordé avec ceux de ses voisins qui avoient lieu de s'y interesser, il pût prévoir un succès assuré. Les Rois d'Espagne étoient ceux qui pouvoient le plus l'ayder & lui nuire, car leurs Etats touchoient à la France, & ils étoient également voisins du Royaume de Naples, à cause de la Sicile, qui depuis le Roy Pierre, auteur des Vêpres Siciliennes, étoit toujours restée attachée à la Couronne d'Arragon; cette guerre les regardoit encore en quelque façon, en ce que Alphonse, Roy d'Arragon, ayant conquis le Royaume de Naples, l'avoit donné à Ferdinand son fils naturel. Jean, frére d'Alphonse, & Ferdinand fils de Jean, avoient

toujours conſervé des Droits ſur cet Etat, comme étant une acquiſition des Armes d'Arragon ; mais n'ayant pû les apuyer d'une bonne Armée & d'une nombreuſe Artillerie, qui ſont les ſeules raiſons de Princes, ils les conſerverent habilement parmi les liaiſons de la parenté ; aimant mieux le voir entre les mains des Princes de leur ſang, qu'entre celles des Etrangers, & ſurtout des François, dont la valeur inquiéte eſt toujours redoutable à leurs voiſins. Auſſi lorſque Ferdinand s'étoit engagé avec Charles de ne ſe point opoſer à ſon entrepriſe ſur Naples, il ne l'avoit fait que pour en tirer la Comté de Rouſſillon, & dans l'opinion qu'un jeune Roy, dénué de conſeil & d'argent, trouveroit plus de difficultez & de peines à pourſuivre ce deſſein, qu'il n'auroit eû d'ardeur & de plaiſir à le former ; & que bientôt dégoûté par les fati-

gues, rebuté & rompu par les obſta-
cles, il ſeroit contraint de ſe retirer
chez lui avec perte, bien loin de s'être
enrichi aux dépens de perſonne. Mais
quand il eut apris le bonheur ſurpre-
nant avec lequel les François avoient
traverſé l'Italie, comme dit alors
Alexandre, avec des Eperons de bois,
& la craïe à la main, il fit faire à
Charles, par Fonſec ſon Ambaſſa-
deur, cette déclaration dont nous
avons parlé. Comme elle ne fut pas
capable d'arrêter la fortune de Char-
les, ni de retarder la chute des Arra-
gonnois, il leur donna retraite en Si-
cile, & les ayda enſuite à rentrer en
poſſeſſion de leurs Etats. Cette con-
duite fit connoitre à Charles combien
il étoit difficile de faire demeurer les
Rois d'Eſpagne tranquiles ſpecta-
teurs des Conquêtes que les François
pourroient faire dans le Royaume de
Naples, s'ils n'étoient liés par des in-

térêts plus forts. Dans cet eſprit il avoit propoſé à Ferdinand d'en faire l'acquiſition à frais communs; mais la mort qui le ſurprit à Amboiſe rompit ce Traité. Dans la ſuite, quand Louis, après s'être aſſuré de la poſſeſſion du Milanois, ſe vit en état de commencer cette guerre, il ſuivit la penſée de Charles, qui toutefois lui réuſſit mal, & dans la crainte que la jalouſie de ſes progrès ne lui mît à dos le Pape, Ferdinand & les Venitiens, il reprit la négociation qui avoit été entamée; il convint donc avec Ferdinand de conquérir enſemble le Royaume de Naples ; à condition que la Ville de Naples, la Terre de Labour & l'Abbruzze lui apartiendroient ; comme la Calabre & la Poüille reſteroient à Ferdinand, & que chacun s'empareroit à ſes dépens de ſon partage, ſans que l'un fût obligé de donner du ſecours à l'autre,

ſi ce n'eſt en ce qui ne lui nuiroit point. Ferdinand fit ce Traité d'autant plus volontiers que par ce moyen il mettoit pied dans le Royaume ſur lequel il comptoit bien dans la ſuite faire valoir ſes droits avec ſuccès contre les François, auſſi négligens à conſerver, que prompts à conquérir. Il exigea cependant que la publication de ce Traité ne ſe feroit que lorſque l'Armée Françoiſe ſeroit arrivée à Rome, voulant par là, au cas que les forces de Louis fuſſent détournées ailleurs, éviter la honte qui ſeroit infailliblement retombée ſur lui, s'il eût paru trahir ainſi ſon parent ſans nulle utilité, & comptant ſurprendre d'autant plus aiſément ce malheureux Prince, que Conſalve ſeroit alors dans ſes Etats avec une Armée qu'il envoyoit, ſous couleur de le ſecourir. Louis avoit en même tems, par promeſſes & par argent,

obtenu de l'Empereur, dont le nom respectable rendoit l'amitié d'un grand poids, une Tréve de plusieurs mois, qui promettoit bientôt de se tourner en paix, dont le Roy de Naples étoit exclus. Ce Prince cependant avoit donné tout nouvellement quarante mille Ducats à l'Empereur, il en avoit promis, en cas de besoin, quinze mille autres; à condition qu'il ne feroit aucun Traité avec le Roy de France sans l'y comprendre, & qu'il feroit même une diversion dans l'Etat de Milan, si elle devenoit nécessaire; mais ainsi le portoit son destin, qu'il seroit non-seulement abandonné, mais même trahi par ses parens & ses amis. Ce fut avec ses précautions, & surtout après s'être assuré du Pape & du Valentinois, que le Roy marcha à la guerre de Naples; ces derniers cependant n'étoient pas satisfaits de sa conduite; mais ils pas-

ſerent facilement par deſſus les chagrins qu'ils avoient reçûs, en conſidérant que pendant que les Princes alloient être occupés au Royaume de Naples, ils ne pourroient faire attention à leurs démarches, ni les interrompre; & que lorſqu'ils ſeroient une fois élevés à un certain point, ils pourroient attendre du tems le conſeil & le parti qui leur ſeroit avantageux de ſuivre.

Sur ce plan le Valentinois, à la tête de ſept cent hommes d'armes, de cinq mille hommes de la meilleure Infanterie de toute l'Italie, & des deux cent hommes d'Armes & deux mille Fantaſſins que lui avoit prêté Bentivoglio ſous les ordres de ſon fils, eſſaya de s'emparer de la Toſcane, & d'étendre ſes Etats de l'une à l'autre Mer, avant que les François marchaſſent vers Naples. Le mauvais état du Gouvernement de Florence

ne contribua pas peu à lui donner l'eſpérance du ſuccès ; car les affaires étant entre les mains du Peuple toujours incertain, aveuglé & emporté ; ce n'étoit dans tout que deſordre & confuſion ; & comme ces troubles avoient fait naître quelque meſintelligence entre la République & la Cour de France, qui avoient ébranlé la protection de Louis, il croyoit qu'elle lui donneroit aſſez de jour pour ſe rendre maître de cet Etat, il uſoit cependant de toute ſon adreſſe pour couvrir ſon deſſein & pour le mieux déguiſer. Avant que d'entrer ſur les Terres des Florentins, il leur envoya demander le paſſage & les vivres ; mais ſans attendre la réponſe, de ſa ſimple autorité il prit l'un & l'autre. Ayant enſuite rencontré Pierre Soderini, Allemand, Salviati & Jacques Nerli, Ambaſſadeurs que les Florentins lui envoyoient, il les amu-

ſa par de belles paroles, juſqu'à ce qu'il eût traverſé l'Appennin ſans obſtacle ; mais quand il fut arrivé à Barbarino, il hauſſa la voix, & fit entendre qu'il vouloit que les Florentins s'alliaſſent avec lui, le priſſent à leur ſolde & ſes Troupes, & ſurtout donnaſſent à leur Gouvernement une forme qui fût plus de ſon goût. En faiſant aux Ambaſſadeurs cette déclaration, il répandit dans ſes diſcours un tel artifice, qu'il ſe faiſoit ſoupçonner de vouloir rétablir dans Florence Pierre de Médicis, que par une double ruſe il avoit trouvé moyen de faire venir à Loïano, Terre du Boulonnois ; mais il ne penſoit à rien moins qu'à faire rentrer Pierre dans la poſſeſſion des honneurs qu'une longue ſuite d'Ancêtres, qui en avoient joui, rendoit héréditaires dans ſa Maiſon ; puiſqu'outre une vieille rancune qu'il lui gardoit du

tems qu'il étudioit à Pise, rien n'étoit plus contraire à ses desseins, car le rétablissement des Médicis fortifioit & & encourageoit les Ursins leurs parens très proches, Vitellozzo Vitelli, aussi attaché à Pierre, qu'irrité contre les Florentins, à qui il ne pouvoit pardonner le Meurtre de Paul Vitelli son frere; ainsi si le Duc se servoit de la passion des uns & des autres pour se procurer de nouvelles grandeurs, le fonds de son projet étoit de les sacrifier tous à sa sûreté. Dans cet esprit il menaçoit les Florentins de rétablir Pierre, pour animer les Capitaines à le servir avec plus d'affection, & pour forcer les Florentins, par la crainte de ce qu'ils haïssoient le plus, à se remettre à sa discrétion; mais la France vint encore démonter toutes ces machines. Le Roy souffrit bien que le Valentinois intimidât les Florentins; mais il ne voulut point

qu'il tirât l'épée contr'eux, & les contraignit de changer de Gouvernement, se réservant à lui seul, ou de leur en donner un nouveau, ou de rétablir l'ancien ; Point essentiel, dont il donnoit d'assez bonnes espérances à Julien de Médicis, qui par le conseil du Pape, conforme en cela aux vices du Valentinois, étoit allé implorer la protection de ce Prince dans le desastre de sa Maison. Le Valentinois reçut donc ordre de ne rien attenter contre les Florentins, & de vuider leur Etat ; d'Aubigny qui commandoit l'Armée en Lombardie fut chargé de l'en faire sortir de force, s'il refusoit de le faire de bonne grace. Ne se trouvant pas assez fort pour tenir contre l'Armée Royale, il abandonna le lieu où il étoit campé à six mille de Florence ; mais il montra bien par sa retraite dans quel esprit il obéissoit ; car battant la campagne,

sous prétexte de s'accorder avec les Florentins, il détruisit par le fer & par le feu tout ce qu'il ne put pas enlever, & ensuite comme si c'eût été une tache à sa gloire d'être sorti de la Toscane sans y avoir fait quelque conquête, & sans y avoir oprimé personne, aydé par le moyen de Vitellozzo, de l'Artillerie des Pisans, il alla tomber sur Jacques Apian, Seigneur de Piombino; après s'être emparé de Sugheretto, Scatilino & des Isles d'Elbe & de Pianoza, il mit le Siége devant Piombino, où Apian avoit ramassé toutes ses forces.

Les heureux succès d'Alexandre, ou ceux de ses Alliés firent toujours sur lui cet effet qu'il en prit un nouveau droit de s'emporter à toutes sortes de violences; quand il vit les François absolument engagés dans la guerre de Naples, il se crut en plus grande liberté que jamais; & lâchant

la bride à ſes paſſions, il répandit dans ſes actions & dans ſes diſcours tout l'orgüeil & toute la cruauté de ſon caractere. Ainſi ce barbare, armé de toutes piéces, ayant une fois baiſſé ſon caſque, il n'y eut plus de quartier que pour les pauvres, & l'adreſſe des riches ſe réduiſit à éviter les coups mortels ; c'eſt ce que les Colonnes eſſayerent de faire. Ils ſe trouverent par leur ancienne alliance avec les Sforces, & par leur nouvelle avec le Roy de Naples, également odieux à la France, à l'Eſpagne & au Pape ; tant d'ennemis à la fois leur firent juger leur perte inévitable, & ils ne penſerent plus qu'à rendre leur chute moins violente. Ils deſcendirent donc eux-même du faîte de leurs Grandeurs, avant qu'on les précipitât, & ſe dépoüillerent de leurs biens avant que l'on attentât ſur leurs vies; grande & rare prudence! mais inuti-

lement admirée dans la ſuite par ceux qui s'aſſurant ſur une fauſſe amitié périrent par un ſort d'autant plus funeſte, qu'ils ſoupçonnoient moins l'abîme qui les engloutit. Fabrice & Proſpere Colonne tenterent d'abord de remettre leurs Etats au Sacré Collége; mais les Cardinaux en ayant eux-mêmes averti le Pape, il parla en Maître, & leur déclarant qu'il vouloit qu'ils les conſignaſſent tous entre ſes mains, il les menaça de la priſon & de la mort s'ils ne ſe ſoumettoient au plutôt à cet ordre; forcés par la néceſſité, ils remirent les clefs de toutes leurs Places à l'Evêque de Cezena, Auditeur Géneral de la Chambre, que le Pape leur avoit envoyé à cet effet. De plus, le Cardinal Colonne, pour ne laiſſer aucun prétéxte d'attenter à ſa vie, ſe démit volontairement de l'Abbaye de Sabiaco, dont il étoit Commendataire

perpétuel, & de toutes les Terres dépendantes de ce Bénéfice, qui montoient au nombre de dix-huit. Le Pape en envoya prendre possession par un de ses Camériers, avec vingt Arbalêtriers ; il la donna ensuite au Cardinal Borgia, & en attacha le Patronage à sa Maison, se flatant vainement qu'il y demeureroit toujours. Il envoya de même le Cardinal Cozence prendre possession des Terres des Colonnes, avec les Officiers de Justice, & les Troupes nécessaires pour le Gouvernement Civil & Militaire; il reçut de son côté peu de jours après les Foy & Hommages de ces Peuples par leurs Députés au nombre de vingt, à chacun desquels il fit délivrer une Médaille d'or, & une paire de Bas de sa Livrée. Ayant fait ensuite assembler le Conseil au Capitole, où il ne reçut que ses Partisans & les Ursins, il fit ensorte que l'on proposât &

& que l'on résolût de raser Marino, où les Colonnes avoient coutume d'assembler leurs Troupes; le Valentinois commença cette exécution, & fut bientôt aydé des François, sur le chemin desquels cette Ville se trouva, qui saisirent avec plaisir l'occasion de se venger de la partialité des Colonnes pour le Roy de Naples, tant pour le passé que pour le présent; car ils étoient pour lors dans les Etats de ce Prince, où ils levoient des troupes pour son service, & faisoient les derniers éforts pour le bien défendre. Les Seigneurs Savelli, qui étoient dans le parti des Colonnes, se sentirent également de l'indignation d'Alexandre; il leur ravit tout ce qu'ils possedoient dans le Territoire de Rome; mais ils trouverent moyen de mettre leurs personnes à l'abri de l'orage; ce qui dans ces tems dangereux étoit regardé comme une sorte de

bonheur, le malheur entier étoit de perdre avec les biens la vie & l'espérance de les voir un jour arrachés de ces mains avares par un coup de la Justice Divine, qui, quoiqu'elle eût tant tardé, sembloit devoir être proche, & ne pouvoir différer de beaucoup à châtier tant de crimes. Mais comme l'excessive dépense des Borgia égaloit leur avidité, & qu'il y en eût peu qui, comme ces Seigneurs, renonçassent de leur vivant à leurs biens, il fallut pour la soutenir qu'un nombre bien autrement considérable y contribuât par une mort naturelle ou violente, ce dernier cas étant toujours supposé ou l'autre n'étoit pas évident; car dès qu'un personnage riche étoit mort, ils s'emparoient sans faute de sa succession, surtout s'il avoit possedé des biens Ecclésiastiques; ils en recüeillirent donc desormais une si grande quantité, qu'il

ſeroit ennuyeux de les raporter toutes ; il ſuffira ſeulement de parler des plus conſidérables.

Le Cardinal de la Roüere, du titre de Saint Clément, apellé le Cardinal de Turin, mourut à Rome ces jours-là. Sur une permiſſion du Pape Sixte, qui lui avoit donné le Chapeau, comme étant de ſa Maiſon, il avoit diſpoſé de ſes richeſſes, & nommé executeurs de ſon Teſtament pluſieurs de ſes amis & de ſes parens ; mais le Cardinal de Capouë qui s'y trouvoit compris, ſe tranſporta ſur la minuit, par ordre du Pape, dans le Palais du Cardinal qui ne faiſoit que d'expirer, & quelque remontrance qu'on pût lui faire, il fit tranſporter au Vatican tout ce qu'il y avoit d'argent monoyé, de vaiſſelle & de meubles précieux. Cette conduite du Pape, dont il fut le Miniſtre, lui ſervit à lui-même de leçon ; lorſque peu de tems après,

étant trouvé en assez bon état, on lui fit prendre la route de l'autre monde; car sans s'amuser à faire un Testament inutile, il donna tous ses biens à Sa Sainteté, qui se les apropria, ou pour mieux dire s'en empara pour le Valentinois. Le Dataire qui lui succéda, au titre de Capouë & à ses dignitez, eut ordre de vendre & de donner les autres Bénéfices. Ce qui arriva à la mort du Cardinal Zeno, du titre de Sainte Marie sous le Portique, fut digne de remarque, il mourut hors de l'Etat Ecclésiastique à Padouë, où vivant loin de tout embarras, il ne songeoit uniquement qu'à ses plaisirs; sur une permission que les Papes précédens lui avoient accordée; il avoit fait un Testament, dans lequel, outre vingt-cinq mille Ducats qu'il avoit employé en legs pieux, & une bonne partie de sa succession qu'il donnoit au Saint Siége, il laissoit cent mille

Ducats à la République de Venise, pour la guerre contre les Turcs ; mais Alexandre qui brûloit d'envie de mettre la main sur le tout, croyant que s'il demeuroit dans le silence, un si bon morceau pourroit bien lui échaper, écrivit au plutôt à la République, qu'ayant révoqué la permission de tester, accordée au Cardinal par ses Prédécesseurs, ses dispositions devenoient nulles, que tout ce qu'il possedoit apartenoit au Saint Siége ; & qu'il avoit ordonné, sous peine d'excommunication *Latæ Sententiæ*, que tous ceux qui se seroient emparés de quelque partie de la succession, eussent à la lui raporter dans un certain tems. Si cette Lettre du Pape n'eût pas un plein effet, elle ne fut point cependant inutile ; car il obtint de la République une bonne somme d'argent, outre celles qu'elle ne put lui ôter, entre lesquelles fut le dépôt de

vingt mille Ducats d'or, que ce Cardinal avoit confié à un Couvent de Religieuſes, pour être délivré après ſa mort à un jeune homme d'Ancone qui le ſervoit à ſa chambre. Ce jeune homme étoit décédé devant ſon Maître, & le dépôt étoit reſté dans le Couvent, ſans que le Cardinal s'en fût ſouvenu à ſa mort; Dieu le permettant ainſi, parce qu'il ne vouloit pas qu'un Tréſor & un prix d'iniquité ſemblât ſe juſtifier par un bon uſage. Le Pape donc en ayant eû vent l'enleva ſur le champ, & par l'employ qu'il en fit, remplit parfaitement les deſſeins de la Providence. Mais rien ne fit tant parler de la rapacité d'Alexandre que la plaiſante avanture du Cardinal de Lisbonne. Cette Eminence étant un jour allée au Palais viſiter le Cardinal de Sainte Praxede qui y demeuroit, & y étant reſtée à dîner pour être toute portée à l'Au-

dience de Sa Sainteté, fut tout à coup attaquée d'un mal si violent, que sur son grand âge on le jugea mortel; le Pape en eut la même idée lorsqu'il l'alla voir; car il faisoit aussi volontiers ces sortes de graces, qu'il refusoit durement les autres qui pouvoient nuire à ses interêts. Ce Cardinal ayant été reporté dans son Palais, & se sçachant déséspéré des Médecins, envoya suplier Sa Sainteté de lui permettre de tester, & ne le put obtenir; mais résolu qu'il étoit de frustrer Alexandre de sa succession, il prit le parti, nouveau sûrement & bizarre, mais cependant généreux, de donner de la main à la main tout ce qu'il possedoit. En effet il donna sur le champ plus de cinquante mille Ducats à differentes Eglises, & en distribua davantage encore avec toute son argenterie & ses meubles à ses amis & à ses domestiques, les priant d'emporter

chez eux ce qui leur donnoit, & chargeant les Cardinaux de Sainte Praxede & de Sainte Croix, de faire executer ſes derniéres volontez; mais il arriva qu'ayant toutes été ſuivies de point en point, il revint en ſanté, & que pour avoir voulu priver de ſes biens ceux qu'il voyoit aboyer après, il s'en trouva dépoüillé de ſon vivant par ſes propres mains. Cette façon de s'emparer des ſucceſſions paſſa ſi fort en uſage, qu'il n'étoit point de graces que les enfans du Pape rechercheaſſent avec plus d'ardeur, d'autant que le profit en étoit clair & préſent. Auſſi lorſque le Valentinois ſe trouvoit à Rome, comme il vouloit tout pour lui ſeul, il s'élevoit toujours à ce ſujet quelque querelle entr'eux, ainſi qu'il arriva à la mort de Pierre Carenza, Camérier ſecret du Pape, chez qui l'on trouva, avec quantité d'autres biens, vingt mille Ducats en

eſpéces. Dona Lucréce les avoit obtenus du Pape ; mais le Valentinois les enleva de ſa ſeule autorité ; ce qui piqua vivement cette Dame.

L'Armée Françoiſe étant ſur le point d'arriver à Rome, le Pape rapella le Valentinois pour ſe trouver à ce paſſage, & ſuivre enſuite cette Armée en qualité de Lieutenant Général. Il quitta donc le Siége de Piombino, & laiſſant une partie de ſes troupes pour garder les poſtes qu'il avoit occupés, & tenir la Ville bloquée, il donna ordre à l'autre de le ſuivre à grandes journées ; lui cependant prit la Poſte & ſe rendit à Rome, où il entra de nuit & *Incognitò*. Le Cardinal Louis Borgia y arriva la même nuit du pays de ſa Légation, & le lendemain matin fit ſon Entrée ſolemnelle, & fut reçû en plein Conſiſtoire ; mais le Duc ſe tint toujours caché dans le Palais, où il ne fut vi-

ſité de perſonne, & ne fut vû que de ſes domeſtiques.

Peu de jours après d'Aubigny, d'Alégres, le Comte de Cajazzo & les autres Officiers Généraux de l'Armée Royale entrerent dans Rome, mais ſéparément. Ils deſcendirent au Palais du Cardinal Sforce, qui leur avoit été préparé; les Officiers de diſtinction eûrent leurs logemens chez les Florentins du voiſinage, quoiqu'ils euſſent financé au Gouverneur de Rome pour en être exempts; le reſte de l'Armée prit ſes quartiers au-delà de Pontemollé, auprès d'Acqua Traverſa, & l'on eut le ſoin de ne la laiſſer manquer de rien. Elle n'y reſta que cinq ou ſix jours, & la veille de S. Pierre elle partit en bel ordre d'Acqua Traverſa; prit le chemin de Prati, & traverſant le Bourg, paſſa ſous le Château Saint Ange, où étoit le Pape, charmé de la voir marcher à Naples.

Cette Armée étoit composée de dix mille hommes d'Infanterie, tant Suisses, que Gascons & François, & de deux mille chevaux, & conduisoit trente-six piéces d'artillerie. C'est ainsi qu'en ce tems-là on envoyoit pour conquérir un puissant Royaume une Armée, qui à peine auroit pû former une seule Ville, au lieu qu'à présent on dépeuple des Royaumes entiers pour gagner un bout de Terre qui n'a d'autre mérite que celui d'être arrosé sans cesse du sang de ceux qui l'attaquent & de ceux qui le défendent.

Le jour suivant, Fête des Saints Apôtres, le Pape à la tête du Collége des Cardinaux, après avoir donné la derniere Audience de Congé à d'Aubigny, descendit en Procession dans l'Eglise de S. Pierre, où tout le Clergé tant Séculier que Régulier s'étoit rassemblé. La Messe finie on publia

la Ligue entre Sa Sainteté, le Roy de France & le Roy d'Espagne, pour laquelle on chanta le *Te Deum* avec les mêmes Cérémonies que l'on avoit faites à celle du Roy de Hongrie, & de la République de Venise, contre le Turc; car on prétendoit couvrir cette derniere d'un même voile de Christianisme, & on s'attachoit à faire croire qu'elle étoit aussi dommageable au Turc: surtout l'Ambassadeur d'Espagne s'éforçoit à le prouver, afin de décharger son Maître de la honte d'avoir violé la foy qu'il devoit au Roy de Naples, & comme parent & comme ami, & faire cesser les bruits qui couroient au desavantage du nom Catholique & de la gloire qu'il avoit acquise dans la guerre de Grenade. Il publia un Manifeste, dans lequel il acusoit Féderic d'avoir negocié plusieurs Traités avec le Roy de France contre le Roy d'Espagne,

s'offrant même d'être ſon Tributaire, & qui plus èſt d'avoir fait, devant la guerre de Milan, les mêmes avances auprès du Grand Seigneur; ſans s'embaraſſer de ce qu'il ouvroit par là le ſein de la Chrétienté aux Armes Ottomanes, pourvû qu'il y trouvât ſa sûreté; ce qu'il proteſtoit avec des termes outrés lui avoir rendu le nom de Féderic en horreur. Soit que ces faits fuſſent vrais, ou qu'ils fuſſent faux, il eſt certain que le Pape devant la publication de la Ligue avoit dans un Conſiſtoire ſecret déclaré Féderic déchû du Royaume, & avoit donné au Roy de France l'Inveſtiture, non des deux Siciles, comme c'étoit l'ordinaire, mais des Royaumes de Naples & de Jéruſalem; & au Roy Ferdinand celle des Duchés de Poüille & de Calabre.

Les François étant partis, le Valentinois tarda cinq jours à les ſuivre,

pour attendre ſes troupes, & pour conſulter avec ſon pere quel avantage ils pourroient tirer de cette guerre, leur interêt étant l'unique Pôle qu'ils conſidéroient dans leurs actions & dans leurs projets ; mais ils jugerent à propos d'attendre du tems & de la diviſion du Royaume une ouverture favorable à leurs vaſtes deſſeins, & ſe contenterent pour le préſent d'achever d'oprimer les Colonnes, en leur ôtant Tagliacozzo, & en donnant l'Inveſtiture à Jean Jourdain, fils de Virginius, qui en étoit déja en poſſeſſion. Le Valentinois ſortit donc de Rome avec ce qui lui étoit arrivé de troupes; les conduiſit dans les Terres des Colonnes, pour delà aller joindre l'Armée, & le ſoir du même jour il retourna à Rome en attendre le reſte.

Jean-Paul Baglion & d'autres Capitaines attachés aux Urſins le conduiſoient, & paſſant par Viterbe, ils

firent faire main basse sur les habitans, & surtout sur les principaux qui suivoient le parti des Colonnes. Ces dernieres Troupes étant arrivées, le Duc se mit à leur tête & marcha vers l'Armée du Roy qu'il trouva devant Capouë ; car Féderic n'ayant pas de forces capables de tenir la Campagne, ni de garnir plusieurs Villes, s'étoit réduit à défendre Naples & Capouë. Les François n'ayant trouvé aucune résistance ni en-deçà ni en-delà du Vulturne, s'étoient rendus maîtres du pays jusqu'à Aversa, & avoient ensuite assiégé Capouë fort étroitement des deux côtés du Fleuve ; ils la battirent long tems avec l'Artillerie, & donnerent plusieurs assauts qui leur coûterent beaucoup, sans pouvoir l'emporter. Cependant Fabrice Colonne qui la défendoit, cédant au torrent des Peuples & des gens de la Campagne qui s'y étoient

retirés, & y causoient de continuelles émeutes, commençoit à parler d'accommodement, & même étoit entré en négociation avec les Généraux François, lorsque le Valentinois, par le moyen d'un homme de la Ville qui profita de la négligence de la Garnison, à l'occasion du Traité entamé, fit entrer ses troupes dans la Ville. Les François les suivirent, & tant pour se venger des pertes qu'ils avoient faites à ce Siége, que pour mieux piller; ils passerent au fil de l'épée tout ce qu'ils trouverent dans leur chemin, Soldats, Citoyens, Païsans de tout âge, de tout sexe & de toute condition. Le traitre périt des premiers, & porta d'abord la peine duë à son crime. Les Eglises & les Couvens d'hommes ne pûrent servir de refuge; on força jusqu'auxCloîtres des Religieuses, & tout ce que la lubricité la plus éfrénée, tout ce que

l'avarice la plus violente peut oser, fut commis dans cette malheureuse Ville. La pudeur ne trouva point d'azile, & le malheur des Dames fut tel que plusieurs de desespoir se précipiterent, les unes dans les Puits, les autres dans la Riviére. Un nombre des principales & des plus belles espérerent conserver leur vie & leur honneur, en s'enfermant dans une Tour; mais le Valentinois l'ayant apris, se la fit ouvrir de force ; & les ayant toutes passées en revuë, il en choisit quarante qu'il réserva pour ses plaisirs, & peut-être aussi pour ceux de quelque autre, & abandonna le reste aux Soldats. On tient que le nombre des morts monta à six mille hommes ; tous les Officiers de marque resterent prisonniers, entre lesquels fûrent Fabrice Colonne, Hugues de Cardonne & Ranuce de Marciane; ce dernier tomba entre les mains du Valenti-

nois; il étoit bleſſé d'une fléche qu'il avoit reçuë dans les aſſauts qui s'étoient donnés ; mais Vitellozzo qui voulut ſe venger ſur lui de ce que ſes Partiſans à Florence avoient fait périr ſon frere Paul, fit empoiſonner ſa bleſſure, & il mourut deux jours après. Le Valentinois auroit bien voulu diſpoſer de la même ſorte de Fabrice Colonne, & il interpoſa l'autorité du Pape pour qu'il lui fut remis; mais les François, entre les mains deſquels il étoit, déférerent plutôt aux priéres de Jean Jourdain Urſin, qui, oubliant généreuſement l'animoſité qui regnoit entre leurs Maiſons, s'employa pour ſauver ce Seigneur d'une mort inévitable. La priſe de Capouë donna le dernier coup à la fortune de Féderic ; ce Prince perdant tout eſpoir de conſerver Naples, ni rien de ce qui ſe trouvoit dans le partage des François, prit le parti de s'accommo-

ler avec eux, & de leur céder cette Ville dans le terme de six jours; à ces conditions qu'il se retireroit en Yschie avec sa Maison & ses biens, à la réserve de l'Artillerie qui étoit restée du Roy Charles; qu'il auroit la liberté d'y demeurer six mois, dans l'espace desquels il pourroit aller où il lui plairoit, excepté dans le Royaume; & qu'il lui seroit permis d'envoyer une partie de ses troupes au secours du jeune Duc de Calabre son fils, qui étoit renfermé dans Tarente depuis que Consalve avoit entrepris la Conquête des Provinces échuës à son Maître. Cependant il n'attendit pas que les six mois fussent expirés pour se résoudre de lui-même à passer en France. Son fils par la trahison de Consalve fut obligé d'aller en Espagne; mais tous les deux reçûrent les traitemens les plus favorables que l'on peut faire à des Princes que l'on dépoüille d'un Royaume.

Les François tranquiles possesseurs de Naples & de leur part du Royaume, n'ayant plus besoin de troupes Ecclésiastiques, le Valentinois en envoya une partie sous la conduite de Jean-Paul Baglion & de Vitellozzo pour presser le Siége de Piombino. Ce renfort fit perdre à l'Appian l'espérance de résister lui seul à une si forte attaque : ainsi laissant la Ville & la Citadelle dans le meilleur état qu'il put, il alla en France implorer le secours du Roy, sous la protection duquel il étoit ; mais la fortune lui tournoit par tout le dos ; le Roy lui déclara nettement que s'étant engagé à ne se point oposer aux entreprises du Pape & du Valentinois, il ne pouvoit lui fournir aucune assistance, sans blesser considérablement ses interêts ; ainsi abandonné de tous côtés, & ataqué même par ses voisins qui auroient pû le soutenir quelque tems,

: ſurtout par Pandolfe Petrucci Sei-
neur de Sienne, il fut contraint de
endre au Valentinois la Ville & la
itadelle de Piombino.

Pendant que les choſes ſe paſſoient
ans le Royaume de Naples & dans
ı Toſcane, le Pape, par les Bulles
u'il fulminoit, & par tous les
ıoyens qu'il pouvoit imaginer, tra-
ailloit à ôter à ceux qu'il avoit opri-
ıé, toute eſpérance de pouvoir ſe re-
ever un jour, & à établir ferme-
ıent la grandeur des ſiens, en leur
onnant l'Inveſtiture des Etats dont
avoit dépoüillé ſes ennemis. Il viſi-
ı pluſieurs fois ſes nouvelles Con-
uêtes, & devant & depuis l'arrivée
u Valentinois à Rome, & reçut par
out les acclamations flateuſes des
'euples, au nom d'Alexandre & de
Borgia. Il partagea enſuite les Ter-
es des Colonnes, & en forma deux
Duchés; l'un de Népi, & l'autre de

Sermonet. Il donna le Duché de Népi à Jean Borgia son fils, que depuis son Exaltation il avoit eû d'une autre Dame que la Vanosse; quoique dans l'Investiture de ce Duché, & de celui de Camerin, il soit qualifié fils de César. Dom Rodrigue d'Arragon eut Sermonet; ce Rodrigue étoit fils du malheureux Dom Alphonse & de Dona Lucréce qui l'avoit mis au monde peu de tems après la mort de son mari. Ce Prince plus heureux que son pere se sentit pleinement de la faveur où sa mere étoit, faveur plus grande que son sexe ne sembloit le permettre, car comme si c'eût été peu de soutenir son rang, avec le faste dont nous avons parlé, & la suite de Prélats qui formoient sa Maison, elle accumuloit richesses sur richesses, dispensoit les graces selon son bon plaisir, manioit toutes les affaires, & avoit dans ce Palais un accès si libre, qu'-

elle y alloit indifferemment le jour & la nuit conférer avec le Pape, au vû & au sçû de toute la Cour. Bien plus, quand Alexandre sortoit de Rome, ce qu'il faisoit souvent depuis qu'il avoit dépoüillé les Barons Romains; comme il menoit toujours avec lui le Duc lorsqu'il étoit à Rome, il la laissoit maitresse, non seulement du Palais, mais même de tout le Ministére, avec pouvoir d'ouvrir les paquets, d'expédier les affaires, & même de convoquer les Cardinaux, & de tenir le Conseil avec eux sur les affaires les plus difficiles, ce que souvent elle faisoit par ostentation. Il est vrai que dans les différentes faces que prirent les affaires d'Italie, & dans les differentes vuës que le Pape se forma pour élever sa Maison, elle lui servit beaucoup; car lorsqu'il en vouloit à la Personne ou à la Maison de son mari, il l'en débarassoit

ſans façon, & lui en donnoit enſuit
un autre, dont la Grandeur pouvoi
mieux apuyer la ſienne. Le Valenti
nois auſſi attaché que ſon pere à un
ſœur ſi commode, donnoit les main
de tout ſon cœur à l'élévation de Lu
créce; ainſi quand ils l'eûrent défait
de ſon mari Dom Alphonſe d'Arra
gon, ainſi que nous l'avons vû, &
que ſon fils à qui, par un Bref, o
donna deux Cardinaux pour Tuteu
& quatre Curateurs, fut revêtu d'u
Etat ſi conſidérable, ils s'employe
rent, & par eux-mêmes & par l'en
tremiſe du Roy de France, à la ma
rier avec Dom Alphonſe d'Eſt, fi
aîné du Duc Hercules de Ferrare
dans l'idée qu'apuyés de cette Ma
ſon, l'une des plus puiſſantes de l'
talie, non ſeulement ils s'aſſuroien
des Conquêtes faites dans la Roma
gne & dans la Toſcane, mais mêm
ils feroient en état de les pouſſer plu
loin

loin. Ces Princes conſentirent à cette Alliance, quoique fort au-deſſous d'eux, pour conſerver l'amitié d'un Puiſſant Roy au milieu de tant de troubles ; & ſi l'on ne pouvoit s'aſſurer de celle des Borgia, du moins ne ſe point attirer leur haîne, dont la Maiſon Royale de Naples venoit de faire par deux fois de ſi rudes épreuves. On ne peut exprimer la joye que reſſentirent les Borgia, lorſqu'ils aprirent la concluſion de ce Mariage, ni le faſte & la vaine affectation avec laquelle ils la témoignerent. La nouvelle en fut donnée à la Ville par une décharge de l'Artillerie du Château Saint Ange, qui dura depuis midy juſqu'à la nuit. Dona Lucréce fit ſur le champ en actions de graces une Cavalcade à Notre-Dame du Peuple, vêtuë ſuperbement en mariée, ſuivie de tout ce que la Ville avoit de diſtingué en Dames &

en Cavaliers, accompagnée d'un très grand nombre de Prélats & d'Evêques. Le ſoir, en ſigne d'allégreſſe, on ſonna pendant pluſieurs heures la groſſe cloche du Capitole; on y fit des feux de joye manifiques, & des illuminations de même qu'au Château Saint Ange & dans les principaux endroits de la Ville. Ces réjouiſſances continuerent quelques jours, à cauſe de la nouvelle qui arriva de la Priſe de Piombino, & du retour du Duc de Valentinois de la guerre de Naples; tant de ſujets publics de joye firent permettre les Maſcarades depuis le mois d'Octobre juſqu'au Dimanche de la Quadrageſime; on fit plus que jamais des Tournois depuis le Pont juſqu'à la Place de S. Pierre, où les Dames même coururent la Bague; il y eut pluſieurs courſes de Taureaux à la mode d'Eſpagne, & il y eut tous les

jours Comédie au Palais & dans la Ville. Les Comédiens gratifiés par Dona Lucréce d'habits tous relevés d'or, parcouroient la Ville, les uns à cheval, & les autres à pied, criant ſans ceſſe, *Vive la Ducheſſe de Ferrare, Vive le Pape Alexandre.* Enfin on ſe répandit en toutes ſortes de fêtes & de jeux, & la licence que l'on ſe donna n'épargna pas même l'apartement du Pape; car le Valentinois, la veille de la Touſſaint, y donna un repas où l'impudence & la diſſolution regnerent ſi hautement que la pudeur ne permet point de le décrire.

Poùr donner le dernier éclat à ce Mariage, le Cardinal d'Eſt ſe tranſporta à Rome avec ſes freres Dom Ferdinand & Dom Sygiſmond, ſuivi de quantité de Prélats & de Seigneurs, entre leſquels étoient celui de Correggio avec ſon fils, & Annibal Bentivoglio, & d'un nombre infini de

Gentilshommes. Il fut reçû de tous les Ordres de la Cour par le commandement du Pape, avec tous les honneurs poſſibles. Le Duc de Valentinois ſe diſtingua par une magnificence vrayement Royale; il alla au-devant de lui juſqu'à Pontemollé, avec les Ambaſſadeurs ſéculiers de France & d'Eſpagne, avec tous les Référendaires & les Prélats du Palais, la Maiſon du Palais, cent Hallebardiers à pied, deux cent Cavaliers, une troupe innombrable de Domeſtiques, & grand nombre de Trompettes, de Tambours & d'autres Inſtrumens, tous richement habillés de Livrées belles & bien imaginées. Il prit le Cardinal à ſa droite, & l'accompagna de la ſorte juſqu'au Palais, laiſſant paſſer devant eux vingt Cardinaux qu'ils rencontrerent à la porte du Peuple; car depuis ſon retour de France il ne céda le pas à perſonne ni

aux Ambaſſadeurs des Couronnes, ni au Deſpote de Servie qui demeuroit à Rome, ni aux Princes d'Allemagne, ni même aux Princes du Sang de France, tel que fut Louis de Bourbon Duc de Vendôme, qui fit un voyage à Rome, à cauſe de l'Année Sainte, ni enfin à aucun autre qui ne l'avoit pas comme lui ſur lesCardinaux dans la Chapelle. Ainſi il ne céda point aux deux Princes frere du Cardinal & du nouvel époux de ſa ſœur ; quoiqu'il s'étudiât d'ailleurs à les combler d'honneurs & de careſſes, & qu'il y ajoûtât même des effets ſenſibles; car dans un Conſiſtoire, d'un commun conſentement, on réduiſit à cent écus le tribut de quatre mille que le Duc de Ferrare avoit coutume de payer à la Chambre Apoſtolique, & dans un autre le Cardinal de Lisbonne ayant, au nom du Cardinal de S. Pierre ès liens, Commendataire de l'Egliſe de

Boulogne qui cherchoit à faire sa cour au Pape, donné sa démission de ce Bénéfice, le Pape détacha de cet Evêché la Terre de Cento & Castel Dellapiere, & les donna au Duc de Ferrare pour la Dot de Lucréce, outre cent mille écus qu'il fit compter à ses beaux freres. Quoique la cérémonie du mariage eût été faite à Ferrare entre Dom Alphonse & le Procureur de Dona Lucréce, cependant le Pape avoit voulu recommencer à Rome; afin que l'on eût dit qu'elle avoit été faite de sa main: il fit part de ce dessein aux Cardinaux, en se préparant pour la Chapelle de S. Jean l'Evangéliste, & ajoûta qu'il vouloit envoyer l'épée au nouvel époux, disant que plusieurs Docteurs lui avoient assuré que le Mariage devoit être fait une seconde fois; mais le Cardinal de Sienne lui répondit franchement que le Mariage étoit un Sacrement

qui ne se réïteroit point; le Pape ne voulant point transgresser les Rites de l'Eglise, ni perdre l'apareil qu'il avoit dressé pour cette occasion, prit un milieu qui, sans choquer la Discipline Ecclésiastique, donnoit à son faste une entiere liberté. Le dernier jour de l'année, après les Mascarades & les courses de Bague que le son des Trompettes & des autres Instrumens qui étoient sur le Terreplein de l'Escalier du Palais fit cesser, Dona Lucréce, qui n'étoit pas loin du Palais Pontifical, sortit de chez elle avec un pompeux équipage & cortége de Dames & de Cavaliers, ayant à ses côtés Dom Ferdinand & Dom Sygismond ses beaux freres, & se rendit à la premiere Pauline, où elle étoit attenduë par le Pape, les Cardinaux & le Valentinois. Une table étant dressée dans ce lieu, le Pape se mit d'un côté, & la nouvelle Epouse vis-

à-vis de lui ; Dom Ferdinand, Procureur d'Alphonse, lui mit au doigt un Anneau, & le Cardinal d'Est s'étant avancé lui donna quatre Bagues d'un très grand prix, & lui présenta une Cassette dont il tira un très grand nombre de Joyaux, des Colliers de très grosses Perles, & d'autres Bijoux aussi rares par le travail que par la matiere, & qui montoient à plus de cent mille écus ; il les lui offrit & la pria de les agréer & de s'en servir jusqu'à ce que son mari lui fît des présens plus riches & plus dignes d'elle. Ce compliment fini le Pape se retira dans une autre chambre, & fut suivi de Dona Lucréce, des Dames, des Parens & de tous ceux qui voulûrent rester au Bal & aux réjouissances, qui durerent jusqu'à onze heures & minuit, pendant que dans la Place de S. Pierre les domestiques du Duc tiroient quelques feux d'artifice d'une nouvelle invention.

Après tant de pompes & de Solemnitez pour les nôces de Dona Lucréce, il ne restoit plus qu'à donner à son départ un éclat qui répondît à ce qui s'étoit passé; c'est à quoi le Pape & le Valentinois travaillerent avec ardeur. Non contens de l'avoir accompagnée de ses deux beaux freres & de la plûpart de ceux qui les avoient suivis, le Valentinois fit ensorte que le Sénat Romain nommât pour la servir les Gentilshommes de la Ville le plus en état de soutenir la pompe & la dépense de sa marche. Entre ceux qui fûrent choisis, on vit briller le plus Olivier Mathæi & son frere, tous deux fils de Pierre, l'un des Chanceliers de la Ville, & d'une fille que le Pape avoit euë d'une autre que de la Vanosse; le Pape de son côté nomma Légat *à Latere* François Borgia, Cardinal de Cozence, pour l'accompagner jusqu'aux confins de l'E-

tat Ecclésiastique ; là elle devoit être reçuë & conduite à Ferrare par Elizabeth de Gonzagues, Duchesse d'Urbin, que par les instances les plus pressantes Alexandre avoit engagée à cette démarche, autant pour faire honneur à sa fille, que pour préparer la ruïne du Duc d'Urbin qu'il méditoit, en lui faisant ainsi dissiper ses finances. Dona Lucréce sortit du Palais Valentin, placée entre le Cardinal son beau frere & le Duc son frere, précédée du Légat, du Cardinal de Borgia, des deux Princes d'Est & d'un fort grand nombre de Cavaliers, & suivie d'un nombre de Dames, & des Gardes du Valentinois ; le Duc l'ayant reconduite assez loin s'en retourna à Rome avec le Cardinal d'Est. Il avoit donné ordre dans toutes les Villes de la Romagne, & surtout à Pezare qui se trouvoit la premiere sur la route, qu'elle y fût re-

çuë avec les mêmes honneurs & les mêmes reſpects qu'on lui rendit lorſqu'elle y fit ſon Entrée en qualité d'Epouſe de Jean, & le Pape de ſon côté prolongea le Carnaval juſqu'au quatrième Dimanche de Carême, & diſpenſa l'Italie de l'abſtinence attachée à ce ſaint tems ; afin que les plaiſirs & les fêtes qui auroient conduit ſa fille juſqu'à Ferrare puſſent y régner long tems encore après ſon arrivée.

Cette foule de divertiſſemens n'apaiſoit point cependant les murmures des mécontens ; au contraire l'allégreſſe publique leur faiſant ſentir plus vivement leur propre miſere, ils ne pûrent cacher leur dépit, & s'y livrerent avec d'autant plus de fureur, que ces vaines réjouiſſances en amuſant le Peuple le détournoient de la conſidération de leurs malheurs. Ils firent donc entendre leurs plaintes,

& laisserent couler leurs larmes, quelque péril qui les menaçât ; & dans le concours d'Etrangers & de personnes de la premiere distinction, ils se piquerent d'instruire tout le monde du déplorable état où ils étoient réduits ; le châtiment secret ou public suivit de près leur indiscrétion, selon qu'ils avoient parlé. On jettoit dans le Tibre ceux qui n'avoient soulagé leur haîne qu'entre peu de personnes ; pour ne point révéler ce qui étoit encore inconnu, & l'on punissoit en public ceux qui avoient éclaté de même. Un homme masqué s'étant avisé dans une course qui se faisoit dans le Bourg, d'attaquer le Valentinois de paroles piquantes ; celui-ci le fit arrêter sur le champ, & conduire à la prison Savella ; la nuit il lui fit couper une main & la langue ; & les ayant fait lier l'une à l'autre, il les fit attacher

à une des grilles de la prison, sans s'embarasser que l'on pût connoître qui l'avoit insulté de la sorte. Il étoit revenu au Pape & au Valentinois que le frere d'un certain Jean Lorenzzo, Vénitien très fameux alors par son érudition, avoit traduit en Latin quelques Ecrits composés en Grec contre eux par ce Jean Lorenzzo, mort peu de tems auparavant, & qu'il les avoit envoyés à Venise pour y être imprimés; ils firent ensorte qu'avec toute la diligence & le secret possible, on se saisit de sa personne & de tout ce qui se trouva chez lui de Biens & d'Ecrits, soit de lui-même soit de son frere; la nouvelle de son Arrêt fut portée au plus vîte au Sénat de Venise qui s'interessoit particulierement à ces deux freres; & il envoya ordre à son Ambassadeur de faire en son nom au Pape de très pressantes instances pour son élargissement;

l'Ambaſſadeur obéit ſans délay : & dans une Audience extraordinaire préſenta au Pape les Lettres de la République, & le preſſa très vivement de rendre la liberté à Lorenzzo. Le Pape lui répondit qu'il n'avoit point crû que la République pût s'intereſſer à cet homme, & qu'il l'aprenoit un peu tard ; qu'il étoit très mortifié de ne pouvoir lui accorder ce qu'elle demandoit ; mais que quelques nuits auparavant on l'avoit étranglé & jetté dans le Tibre. Quelques jours après on vit paroitre une Lettre anonime imprimée, adreſſée à Silvius Savello qui étoit alors en Allemagne auprès de l'Empereur, & dattée du Camp des Eſpagnols devant Tarente ; elle courut fort à Rome & dans l'Italie ; & le Pape & le Valentinois en virent une copie qui étoit tombée entre les mains du Cardinal de Modéne ; je l'inſérerai, parceque comme

alors les gens de bien révélerent les Crimes du pere & du fils, afin que les Puiſſances y aportaſſent du remède ; il ne ſera pas ſans quelque utilité de les ramener aux yeux, puiſque la honte qui les couvre empêchera qu'on ne les imite. Je le fais encore afin que l'on ſçache que j'ai paſſé ſous ſilence quantité de faits que j'aurois pû raporter, mais que j'ai voulu dérober à la connoiſſance du Lecteur ; pour ne point offenſer ſa modeſtie, ni ſoüiller la pureté de mon Hiſtoire.

AU TRES ILLUSTRE SILVIUS SAVELLO.

TRès Illuſtre Silvius, j'ay apris par les Lettres de mes amis que vous avez été proſcrit ; que vos biens ont été pillés : & que par une prompte fuite vous vous êtes ſouſtrait à la rage & à la fureur des Brigans qui

vous pourſuivoient. J'ai ſenti votre malheur comme je le devois ; mais ma douleur n'a point été ſans quelque joye de vous ſçavoir retiré ſain & ſauf en Allemagne auprés de l'Empereur. J'aprend de là que vous vous ſervez de ſa protection pour avoir la liberté de revenir ; & de rentrer dans vos biens ; ſur quoi je ne puis trop m'étonner de vous voir aſſez crédule, ou pour parler plus naturellement, aſſez foible & aſſez aveugle pour penſer que cet ennemi du genre humain, dont la vie eſt un tiſſu d'adulteres & de rapines, & qui ne s'eſt jamais attaché qu'à tromper, puiſſe ni vouloir ni faire quelque choſe de juſte, s'il n'y eſt obligé par la crainte & par la force. Vous vous trompez, mon cher Silvius, & vous vous flatez bien vainement ſi vous vous propoſez de vous racommoder jamais avec ce Monſtre, & ſi vous eſpérez d'y parvenir. Sa

ſeule avidité & ſa ſeule perfidie vous ont proſcrit & dépoüillé, & vous devez vous réſoudre à étre ſon ennemi déclaré tout le reſte de votre vie; dans cet eſprit & dans la vuë d'apliquer des remédes éficaces aux maux qui travaillent Rome; vous devez expoſer à l'Empereur & aux Princes de l'Empire, tout ce que ce Monſtre a fait au grand dommage du Chriſtianiſme, & les crimes déteſtables qu'il commet tous les jours, au mépris de Dieu & à la honte de la Religion, qui ſont ſi grands & ſi affreux que quelque éloquent qu'on ſoit en les décrivant on reſte toujours au-deſſous de leur énormité. Vous devez, dis-je, repréſenter aux Princes aſſemblés, apuyer de grand nombre d'exemples, publier enfin, & aprendre à tout le monde que quelques plaintes que la Religion Chrétienne faſſe de l'ancien Mahomet, qui lui a enlevé tant de

Provinces, celui-ci, plus ſcélérat encore, a mis en combuſtion le peu qui lui en reſte; que l'Antechriſt, tant de fois prédit par les Prophetes, eſt enfin arrivé; puiſque l'on n'imaginera, & qu'il ne naîtra jamais d'homme plus ouvertement ennemi de Dieu, de la Foy & de la Diſcipline. Enfin que les Bénéfices & les Dignitez Ecléſiaſtiques, qui par les anciens Décrets des Saints Peres, étoient autrefois confiés aux gens illuſtres par leur intégrité pour veiller au ſalut des ames, ſont vendus publiquement, & donnés ſeulement à ceux qui en offrent le plus. En effet on entre au Palais la bourſe à la main pour acheter les myſtéres de la Foy; là on trouve le Cardinal de Modéne, Miniſtre inique d'un Pontife avare, qui comme Cerbére aux enfers, aboye à la porte tous ceux qui ſe préſentent, examine éfrontément tout le monde,

& regarde ce que l'on aporte; les riches ſont ſeuls admis, on chaſſe les pauvres en les chargeant d'injures, car tout ſe vend, emplois, honneurs, diſpenſes & caſſations de mariages, répudiations, ſéparations & mille autres choſes que nos peres n'ont jamais connu, & que le Chriſtianiſme n'a jamais permis; ce qui fait inſenſiblement oublier aux Peuples l'ancienne Foy, & leur remplit l'eſprit de nouvelles maximes. Il n'eſt point de ſortes de crimes & d'indignitez que l'on ne commette publiquement à Rome & dans le Palais Pontifical; l'on y ſurpaſſe les Scites en brigandages, les Cartaginois en perfidie, & les Nérons & les Caïus en férocité & en cruauté. Car on ne finiroit point de compter les aſſaſſinats, les rapines, les adulteres & les inceſtes du pere & du fils. Le Prince Alphonſe d'Arragon, gendre du Pape, eſt mort

des coups qu'on lui a porté, & en quelque façon a été tué deux fois; Perrot qui servoit à la Chambre Apostolique, assassiné dans le sein de son maître, a soüillé de son sang le Vatican autrefois si respectable, & dissipé toute la Cour par la consternation que sa mort y a répanduë.

Je n'entreprendrai pas de vous citer tous ceux que l'on a jetté dans le Tibre, ou morts ou blessés, ou pleins de vie; ni ceux que l'on a fait périr par le poison; le nombre en est si prodigieux, & il croît tellement tous les jours, qu'il n'y a plus personne dans la Ville, non-seulement parmi ceux qui sont distingués par leur mérite ou par leurs charges, mais même parmi les simples particuliers, qui ne craigne sans cesse pour sa vie ou ses biens. Qui oseroit entreprendre de décrire les horribles excès de débauches infâmes qui se commettent dans

cette maison ; les adultéres, les inceftes, les infamies de ses fils & de ses filles ; les troupes de Courtisannes & de leurs Ministres qui remplissent le Palais des Saints Apôtres, & en font un Théatre d'impudicité.

Le premier jour de Novembre, où l'on célébre la Fête de tous les Saints, il a été donné dans le Palais un repas à cinquante Courtisannes choisies dans toute la Ville ; & afin que rien ne manquât pour persuader & autoriser le crime & la lubricité, les jours suivans, en présence du Pape & de ses enfans, on fit dans un Cirque public courir sur une cavalle plusieurs chevaux entiers. Il n'est rien de comparable à l'avidité avec laquelle cet homme pille les peuples Chrétiens, pour fournir au luxe de toute sa famille ; on a parlé de déclarer la guerre au Turc, & sur ce prétexte il a fait vendre les Indulgences dans toutes

les Eglifes du Monde, les fommes immenfes qu'il en a tirées n'ont fervi qu'à fournir à fa dépenfe journaliére, qu'à former avec la diminution des Tributs de l'Eglife Romaine la Dot de fa fille, qu'avec un fafte inoüi il a envoyée à fon nouveau mari, couverte d'or & de pierreries : & qu'à ufurper quantité de Villes fur leurs véritables Maîtres. Les anciens Poffeffeurs font chaffés de leurs Domaines; la meilleure partie de la Nobleffe Romaine eft exilée ou profcrite; les Princes de l'Etat Eccléfiaftique font dépoüillés de leurs biens, pour élever fur leurs ruînes & revêtir de leurs Etats fes fils & fes petits-fils au berceau, qu'une naiffance inceftueufe rend bien digne de leurs parens.

La défolation de la Romagne, d'Imola & de Forli eft toute publique; auffi bien que la Prife de Faence, & la Conquête de Rimini & de

Pezare, dont ils ont chaſſé les Princes naturels. Le Pape à ces acquiſitions ajoûte Cezena, Fano & Brutnorio qu'il détache des Terres de l'Egliſe, pour augmenter la Puiſſance d'un fils qui lui reſſemble ſi fort, pendant que ce fils, formant de plus grandes entrepriſes, fait la guerre aux Princes de Camérin & d'Urbin pour poſſéder ſeul après les avoir abattus, & avec la permiſſion du Souverain Pontife, toute la marche d'Ancone; & quand il aura généralement oprimé tout le monde, ramener à lui ſeul les Droits & tous les Etats de l'Egliſe Romaine; car on dit qu'il eſt déja Maître de Spolete, de Civita-Vechia, de Vejes, de Népi & de Terracine; qu'il a mis Garniſon dans le Château Saint Ange: & qu'enfin il eſt le Maître du Gouvernement, & s'y conduit comme un ennemi déclaré, qui exerce impunément un brigandage con-

tinuel. Ses rapines & ses cruautez sont les endroits par lesquels son pere l'aime le plus, comme ceux dans lesquels il se reconnoît le plus parfaitement; de sorte qu'il est difficile de décider lequel des deux est le plus méchant & le plus déteſtable. L'année derniere il conduisit son Armée dans la Romagne; il traita les Terres de l'Eglise par lesquelles il passa comme des Terres d'Ennemi, faisant piller quantité de Bourgs; il ravagea de même l'Ambrie, une partie de la Marche d'Ancone & toute la Romagne: & s'ouvrit ainsi le chemin jusqu'à Faence; & afin que son retour ne démentît en rien sa premiere marche, il ramena son Armée d'abord à Piombino, & ensuite auprès de Florence, où lorsque les Peuples y songeoient le moins, il lâcha la bride à ses Soldats, & leur permit de prendre & d'enlever tout ce qu'ils voudroient.

droient. Les Troupes ſuivant ſans peine des ordres ſi ſages, remplirent bientôt le pays de meurtres, de rapines, de violemens & d'embraſemens; ce qu'il y eut de déplorable c'eſt que ces malheurs fûrent contagieux & infecterent les Villes voiſines, comme Todi, Viterbe, Reto, Tivoli, dont les habitans, au lieu de combattre ce Monſtre, tournerent leurs armes contr'eux-mêmes. Par ſes célébres intrigues il s'éleva dans toutes les Villes des Chefs de factions, qui profitant de la licence des tems, les remplirent du ſang de leurs ennemis particuliers, dont ils égorgerent les enfans mâles au moment même de leur naiſſance. Le Pape cependant entierement eſclave de ſes paſſions ne penſe qu'à ramaſſer des Bijoux pour augmenter le luxe & la parure de ſa fille; & bien loin de punir les crimes de ſon fils & de les arrêter, il l'excite à en commet-

tre de nouveaux, afin qu'ayant une fois oprimé ses ennemis & ceux qui sont attachés à l'Empereur & à l'Empire Romain, il puisse assurer leurs biens à ses enfans. Il ne faut rien attendre des Cardinaux; entre ceux qui ont le cœur bon & juste, ceux qui parloient ont été chassés & oprimés, & le reste n'ose ouvrir la bouche; les autres que le crime & l'infamie ont fait monter à ce haut rang, cherchent à s'y maintenir par de lâches flateries; ils consentent à tout, ils louent, ils admirent le Pape, & redoutent plus qu'on ne peut penser son fils, qu'ils ont vû quitter la Pourpre sacrée pour devenir le meurtrier de son frere. Ce fils qui gouverne tout selon son caprice, se fait garder dans son Palais par ses soldats, pendant qu'il promene ses desirs impudiques parmi des troupeaux de Courtisannes; cependant par ses ordres on blesse, on tuë,

on jette dans le Tibre, on empoiſonne, on pille tout ce qui ſe trouve de biens; car c'eſt le ſang humain dont il a faim; c'eſt le ſang humain dont il a ſoif; la barbarie de ce Monſtre a fait déja fuir les plus illuſtres familles de la Ville; les meilleurs Citoyens ſont obligés de ſe cacher: & ce qui reſte ſera bientôt contraint d'abandonner la Patrie, ſi l'Empereur ne prend ſoin d'y remédier.

O tems! ô mœurs vrayement déplorables! Que la Dignité du Pontificat eſt avilie! que ſa Sainteté & ſa Juſtice ſont altérées! La poſtérité ne croira jamais qu'avec peine qu'il ſe ſoit répandu ſur la Chrétienté une Peſte ſi grande; & cependant les Princes projettent d'étendre la Religion. Comment pourront-ils porter la guerre chez les Turcs & les Arabes, s'ils laiſſent ſubſiſter ce Monſtre dans leur ſein, qui du tems de Char-

les Roy de France, apella les Infidé-les dans l'Italie; & sur ce qu'ils ne se fioient pas trop au Roy Alphonse, n'épargna aucunes promesses pour les engager à y envoyer six mille chevaux. Ainsi les Princes Chrétiens n'ont donc entrepris de si longues & si pénibles guerres, pour faire respecter au loin les Etendarts de la Religion, & recouvrer Jérusalem; les Martyrs tant versé de sang pour l'établir & l'assurer; & les Saints Docteurs tant veillé & tant fatigué pour la défendre, qu'afin que Rodrigue Borgia, qui rassemble en lui tous les vices de tous les âges, assis à prix d'argent sur la Chaire Pontificale, foulât aux pieds les Loix Divines & humaines. Que les Princes enfin soutiennent la Religion qui chancelle; qu'ils fassent rentrer dans le Port le Vaisseau de S. Pierre, si fort battu de la tempête; qu'ils fassent rentrer dans

Rome l'ordre & la tranquilité & disparoître de ce Monde cet homme né pour le malheur de l'Univers ; afin que les gens de probité, assurés que l'on n'attente plus sur leur vie, puissent jouir tranquilement de ce que la Providence leur a distribué de biens.

De toutes ces choses, qui ne sont que trop véritables, mon cher Silvius, vous composerez un Discours que vous prononcerez dans une Diéte, ou si l'occasion ne s'en trouve pas, à quelque Messe solemnelle ; & vous parlerez si haut, que vous serez généralement entendu ; vous en envoyerez ensuite des copies aux Princes & aux Rois qui ne s'y seront pas trouvés.

Adieu, portez-vous bien, & en executant ce dont nous vous chargeons, souvenez-vous que vous êtes Romain, & notre ami. Adieu encore une fois. *Du Camp Espagnol, devant Tarente, ce 15. Novembre.*

Des Ecrits si vifs & si publics ne firent aucune impression sur Alexandre ni sur le Valentinois ; les vices étoient trop enracinés dans leurs ames, & ils avoient trop vieilli dans le mépris de la Justice Divine & de l'estime des hommes, pour revenir desormais de leurs égaremens. Ils ne connoissoient plus de bienséance & d'honneur que l'utilité & le plaisir, & cherchoient tête levée à se procurer l'un & l'autre, ou par l'espérance que leur faveur faisoit naître, ou par la crainte que l'on concevoit de leurs forces ; ainsi pour se rendre plus formidables que jamais, ils s'apliquerent avec toute l'ardeur dont ils étoient capables à se mettre en état de se défendre & d'attaquer. Ils acheterent d'abord tout ce que le Roy Féderic avoit d'armes & de canons en Ischie, pour la somme de quatorze mille Ducats, quoiqu'ils en

valuſſent plus de cinquante, & les firent conduire à Rome, pour les tranſporter de là où il en ſeroit beſoin. Enſuite ayant ſçû que les Colonnes, avant d'abandonner leurs Terres, avoient fait enterrer ſecretement ce qu'ils avoient de meilleur en armes & en artillerie, pour en priver leurs ennemis & les retrouver un jour, s'ils pouvoient revenir au-deſſus de leurs affaires, le Pape lui-même ſe tranſporta ſur les lieux, accompagné des Cardinaux d'Eſt, de Cozence & de Borgia : & tourmenta tant les Peuples, les jettant en priſon, les apliquant à la torture, les menaçant de les faire mourir, qu'il en tira enfin le ſecret qu'il deſiroit. Auſſitôt on déterra les armes, & il les fit conduire à Rome, où il rentra joyeux & triomphant de ces derniéres dépoüilles. Quand il ſe vit un ſi gros Arſenal, il jugea à propos de ſe

tranſporter, auſſi bien que le Valentinois, à Piombino & dans les autres Places uſurpées ſur l'Appian, pour prendre poſſeſſion de ces nouvelles Conquêtes, & y laiſſer les munitions de guerre néceſſaires pour leur défenſe, & pour la premiere entrepriſe qui ſe préſenteroit en Toſcane. Ils firent ce voyage avec toute la magnificence convenable à des nouveaux Seigneurs; Alexandre s'embarqua au Port de Corneto, où ſix de ſes Galéres l'attendoient; il menoit avec lui les Cardinaux Pallavicin, Urſin, de Cozence, Saint Severin, d'Eſt & de Borgia, le Valentinois, pluſieurs Prélats, & tous les Officiers du Palais, du Duc & des Cardinaux. Il arriva le ſoir même à Piombino, il y fit reconnoître par les Peuples le Valentinois pour leur Seigneur; il viſita tout l'Etat, & ſurtout l'Iſle d'Elbe, où il paſſa une nuit; il revit & fit re-

parer les Fortifications de Piombino; il s'y acquitta même de quelques fonctions Ecclésiastiques, dont la principale fut une Chapelle qu'il tint pour le troisième Dimanche de Carême, où le Cardinal de Cozence célébra la Messe, & où il assista revêtu de ses Habits Pontificaux, avec les autres Cardinaux & le Duc. Ces occupations sérieuses fûrent entremêlées, selon l'ordinaire, de toutes sortes de fêtes & de plaisirs; les plus belles filles du pays y fûrent invitées, & on leur fit des présens magnifiques & toutes sortes de caresses; car on cherchoit à s'acquerir l'amour des Peuples, & à donner une idée avantageuse du Valentinois, qui d'un autre côté travailloit secrétement à se faire élire par les Pisans pour leur Seigneur. En effet la chose fut entamée, & ils eûrent quelque espérance de réussir, le bruit même s'en répandit;

mais l'événement les trompa, car ceux qui s'étoient chargés de cette négociation firent naître eux-mêmes les difficultez contre lesquelles elle échoua. Ils se rembarquerent enfin pour Rome, mais le tems changea; & comme ils ne voulûrent point retourner en arriére, ils fûrent obligés de moüiller l'Ancre cinq jours de suite, pendant lesquels les provisions ayant manqué, le Pape fut réduit à manger quelques méchans Poissons frits par les Mariniers, encore en demanda-t-il plusieurs fois sans en avoir, car la violence de la tempête ne permettoit pas que l'on en pût pêcher. Au bout de ce tems ils arriverent à la vuë de Corneto; mais ils ne pûrent encore entrer dans le Port; le Valentinois qui craignoit quelque chose de pis fit jetter l'Esquif en Mer, & s'étant mis dedans le fit échouer sur le rivage; mais la Galére du Pape

fut obligée de reculer jusqu'à Porto-Hercole, & courut si grand risque de faire naufrage, que toute sa suite en fut consternée; lui seul demeura intrépide sur son Siége, invoquant le Saint nom de Jesus, & s'armant du Signe de la Croix. Enfin ils prirent terre à Porto-Hercole, où ayant reçû des chevaux de Corneto, ils y allerent joindre le Valentinois, de-là à petites journées par Civita-Vechia & Palo, ils se rendirent à Rome après une absence d'un mois. A peine y fûrent-ils, que le Cardinal d'Albret y arriva, pour recevoir le Chapeau, & fit son Entrée publique. Il amenoit avec lui les deux Infants de Navarre ses freres; on les reçut avec toutes les marques d'honneur & d'amitié qui étoient dûs à leur rang & à l'étroite alliance qui étoit entr'eux & le Valentinois.

Cependant Vitellozzo, Jean-Paul Baglion, les Ursins, & surtout Pan-

dolfe Petrucci Seigneur de Sienne; qui tous desiroient le rétablissement de Pierre de Medicis dans Florence, par leurs secrétes intrigues avoient fait révolter Arezzo, & par les troubles qu'ils excitoient dans la Toscane espéroient venir à bout de leur dessein. Le Pape ni le Valentinois n'étoient point entrés dans ce projet; car outre qu'ils comptoient tirer un meilleur parti de cet Etat, si le Gouvernement restoit dans la confusion entre les mains de plusieurs, que s'il étoit remis entre celles d'un seul Prince sage & éclairé, le rétablissement des Medicis augmentant considérablement la puissance des Ursins, des Baglions & des Vitelli, barroit absolument le dessein qu'ils avoient formé de tomber sur ces Seigneurs à la premiere occasion qui se présenteroit, & de les dépoüiller de leurs Etats; ils dissimulerent toutefois ce qu'ils en pensoient

parceque ces Seigneurs étant à leur ſervice, ils ne jugerent point à propos de les chagriner, ni de leur faire connoître leurs deſſeins, & parcequ'ils eſpéroient que ces troubles de la Toſcane étant pour durer quelque tems, ils pourroient trouver jour dans la ſuite, ou à ſe ſoumettre ces Peuples, ou du moins à en tirer de grands avantages ; mais comme à leurs rares projets ils joignoient toujours un bien préſent, ils réſolurent de ne point demeurer tranquiles ſpectateurs de tous ces mouvemens, & hazarderent une entrepriſe, qui n'auroit pas pour eux été ſans difficulté, ſi Baglion & Vitelli n'euſſent pas été occupés ailleurs. Cette entrepriſe étoit la Conquête de l'Etat d'Urbin ; ils n'auroient pû l'entamer, ſans y employer leurs Généraux, ni réuſſir en les y employant ; car leurs Etats confinans à celui d'Urbin, la crainte d'un pareil traitement

les auroit empêché de chaſſer leur voiſin de ſes Terres à force ouverte, & bien moins encore par les intrigues & la trahiſon, comme le Pape & le Valentinois promettoient de le faire; en effet s'ils y euſſent marché de bonne guerre, ils auroient sûrement échoué contre les difficultez qui ſe rencontroient; les Peuples heureuſement gouvernés depuis pluſieurs ſiécles par la Maiſon de Montefeltro, avoient pour elle un fonds d'amour que les vertus du Duc Guide Ubalde redoubloient ſans ceſſe. Ce Prince, dont la Cour étoit le modéle & la gloire de l'Italie, auroit été ſoutenu de la protection de la France, à qui il avoit fourni des ſecours dans la guerre de Naples, & de celle de la République de Veniſe, & avec qui ſes Ancêtres avoient toujours été inviolablement unis, & qu'il avoit lui-même ſervie en perſonne. La Maiſon de la

Roüiere, qui lui étoit alliée de si près, s'y seroit particulierement interessée, tant à cause de la parenté, que parce qu'elle devoit lui succéder dans ses Etats: & enfin tous les Princes voisins, toute l'Italie, qui dans cet attentat auroit lû tous les vastes desseins des Borgia, se seroit soulevée, & auroit traversé de tout son pouvoir une si injuste usurpation. Le Valentinois reconnut donc que la trahison lui étoit nécessaire, & il s'y détermina, ne s'embarassant point pourvû qu'elle réussît, de la soutenir après, & par l'autorité du Pape, & par sa propre adresse. Ce parti pris, le Pape ne songea plus qu'à endormir le Duc d'Urbin sur tous les mouvemens des troupes, les bruits d'armes & les cris de ses voisins oprimés, qui naturellement devoient le porter à se tenir sur ses gardes; toutes les négociations étoient pleines d'amitié & de confian-

ce ; on accommoda le plus aiſément du monde quelques differens qu'il avoit avec la Chambre Apoſtolique, au ſujet de ſon tribut ; à ſa priére on donna à François-Marie ſon neveu, la Charge de Préfet de Rome, que poſſedoit ſon pere ; on lui fit long tems eſpérer la permiſſion qu'il demandoit de l'adopter pour lui ſuccéder, & même on jetta en avant quelques propoſitions de mariage entre le jeune Prince & Dona Ange Borgia, petite-fille de Sa Sainteté : enfin on n'épargna rien, ni avec ſon Réſident à Rome, ni avec lui-même, par des Brefs qui ne reſpiroient que la paix & l'union, pour le perſuader d'une ſincére correſpondance. Le Valentinois, pour achever de couvrir ſes deſſeins, envoya le Duc de Gravina avec une partie de ſes troupes, ravager l'Etat de Camerin, & bloquer cette Ville ; enſuite feignant de vou-

loir l'affiéger dans les formes, il partit de Rome avec le refte de fes troupes, & marcha vers Péroufe. Là l'Evêque d'Elva, Commiffaire Général de l'Armée, étant arrivé au Camp, il envoya au Duc d'Urbin deux Efpagnols qui lui rendirent un Bref du Pape; ce Bref portoit que Sa Sainteté l'ayant toujours connu très dévoué au Saint Siége, Elle prioit d'aider le Duc de Valentinois dans toutes fes entreprifes, & de vouloir bien accorder tout ce que l'Evêque d'Elva lui demanderoit. Les Efpagnols avoient ordre de demander inftamment l'Artillerie néceffaire pour le Siége de Camerin, la reparation des chemins, les attelages pour conduire cette Artillerie, & le paffage & des vivres pour mille ou quinze cent hommes d'Infanterie qu'il envoyeroit pour l'efcorter.

Le Duc promit tout aux Efpagnols,

& en fit aſſurer l'Evêque d'Elva par un Gentilhomme qu'il lui envoya. Le même Gentilhomme par ſon ordre alla trouver le Valentinois à Spolete, pour le complimenter de ſa part & lui offrir tous les ſervices qui dependroient de lui. Le Valentinois repondit à des offres ſi obligeantes par tous les témoignages poſſibles d'affection & de reconnoiſſance, juſqu'à dire à ce Gentilhomme qu'il ne vouloit point avoir d'autre frere en Italie que le Duc d'Urbin, & qu'il le prieroit encore d'envoyer en Toſcane à Vitellozzo mille hommes de ſon Infanterie. Peut-on pouſſer plus loin la fourberie, pour dépoüiller un Prince de ſon Etat, & lui faire perdre la vie s'il eût été poſſible ? Et ſe peut-il qu'il ait été dit dans le monde qu'une pareille conduite eſt permiſe pour monter ſur le Thrône. L'Envoyé du Duc d'Urbin ayant été congedié, le Valentinois fit

partir en hâte deux mille Fantassins qui entrerent dans l'Etat d'Urbin, sous prétexte d'escorter l'Artillerie; il en faisoit garder les Frontiéres du côté de Fano & de la Romagne par des troupes qu'il avoit fait aprocher, afin que la personne du Duc ne lui pût échaper; lui-même avec sa meilleure Cavalerie passa comme un éclair à Noecra qui étoit encore sur le chemin de Camerin, & prenant la route de Sigillo & de Schieggia, il entra en ennemi sur les terres du Duc, brûlant & saccageant tout ce qui se trouva sur son passage, & déclarant hautement qu'il vouloit être le lendemain matin à Urbin. Le Duc qui ne pensoit alors qu'à lui envoyer des presens sur sa route, demeura interdit sur l'avis que le Commissaire de Cagli lui donna de ce qui se passoit; il aprit en même tems de Fossombrone que les soldats du Valentinois, partie

venuë de la Romagne; partie rassemblée à Fano sous les ordres des Comtes de Montevechio & de Saint Laurent, avoient occupés les passages entre l'Etat d'Urbin & celui du Préfet : & sçut de Montefeltro que quantité de troupes venuës de la Romagne sous leurs principaux Officiers, gardoient les Frontiéres & battoient la Campagne autour de Saint Leon, place très forte pour lui en défendre l'entrée, & lui ôter tout moyen d'échaper. Dans cette extremité, n'étant point en état de se défendre, il ne songea qu'à se sauver lui & le Préfet; il recommanda à ses Sujets de ne point donner lieu à ce Tyran de leur faire sentir sa cruauté : & il sortit ensuite d'Urbin avec le Préfet. Quand ils fûrent à Sainte Agathe, Terre dépendante de Montefeltro, ils se travestirent en Paysans, & suivis seulement de deux domestiques, pour être

moins reconnus, ils prirent l'un le chemin de Mantouë & l'autre celui de Savonne, où après mille fatigues la faveur du Ciel les conduisit visiblement, du milieu des embuches de leurs ennemis.

Le Valentinois entra sans peine dans Urbin, & se rendit maître de tout l'Etat avec autant de facilité. Au reste la joye qu'il ressentoit de cette conquête fut bien moderée par l'évasion du Duc & du Préfet; il n'osa plus compter jouir de ses usurpations, & ne crût point avoir abattu les Maisons de Montefeltro & de la Roüere, tant que ces Princes seroient en vie: on eût dit qu'il prévoyoit que leur grandeur devoit un jour se relever, & donner le coup fatal à la sienne. Le Cardinal de la Roüere surtout lui en paroissoit le plus ferme apui; & pour le faire tomber dans ses piéges, il curdit la trame la plus fine que la malice

de l'homme puiſſe jamais inventer. Avant de partir de Rome il étoit convenu avec le Pape d'envoyer par Mer ſur une Galére au-devant du Roy de France qui venoit en Italie, le Cardinal d'Albret & Trocius ſon Camérier affidé, ſous prétexte de lui parler de leurs affaires; que quand le Cardinal ſeroit à Savonne, il envoyeroit au Cardinal de la Roüere pluſieurs perſonnes le complimenter de ſa part, & lui donner avis qu'il alloit trouver le Roy; que ces perſonnes eſſayeroient de l'engager à rendre viſite à leur maître ſur ſa Galére, & que ſitôt qu'il y ſeroit entré, on feroit voile à Rome: c'etoit l'ordre qu'ils en avoient donné à Trocius. Je n'oſe pas aſſurer, quoique je le trouve écrit, que le Cardinal d'Albret ſoit entré dans un complot ſi noir & ſi indigne d'un Prince de ſon Sang; ne pouvant me perſuader que dans un ſi court

eſpace les exemples & la frequentation des Borgia, qui avoient déja corrompu ſes mœurs, euſſent avili juſques là ſes ſentimens. Ce qu'il y a d'aſſuré, c'eſt que de ſa part le ſtratagême fut conduit avec toute l'exactitude néceſſaire; & s'il ne réuſſit pas, c'eſt que le Cardinal de la Roüere, tout incapable qu'il étoit d'un ſi bas artifice, avoit trop d'eſprit & de lumiére pour s'y laiſſer ſurprendre, la grande prudence dont il étoit doüé le tint toujours ſur la défiance avec les Borgia, & lui fournit en cette occaſion une excuſe valable pour ſe diſpenſer de répondre à la dangereuſe politeſſe du Cardinal d'Albret, Dieu la lui ayant inſpirée pour tourner en bien dans la ſuite tous les maux qui tourmentoient & l'Egliſe & ſa Maiſon.

Le Valentinois vivement piqué de n'avoir pû aſſûrer ſes conquêtes par

la mort de leurs Princes légitimes, remit à une meilleure occasion à faire de plus grandes & de plus heureuses tentatives; il resta longtems à Urbin à déliberer s'il s'attacheroit au Siége de Camerin, où nous avons dit qu'il avoit envoyé une partie de ses troupes, ou bien s'il iroit joindre Vitellozzo, qui à la tête de l'Armée du Pape avoit pris la Citadelle d'Arezzo, & faisoit de grands progrès en Toscane. Il panchoit beaucoup vers ce dernier parti, où il voyoit des ouvertures pour s'aggrandir les plus belles qu'il pouvoit desirer; mais il étoit gêné par la crainte du Roy de France, qui lors de sa premiere invasion en Toscane l'en avoit fait sortir par ses ordres & par ses ménaces, & qui dans cette seconde guerre, dont on le chargeoit, rénouvelloit encore ses défenses en faveur des Florentins, quelques éforts que fît le Pape, pour

l'empêcher

l'empêcher de s'intereſſer à leurs affaires. Ce qui le retenoit encore plus, étoit qu'il aprenoit que le Roy avoit donné ordre au Gouverneur de Milan d'envoyer des troupes pour pacifier la Toſcane, & qu'il venoit lui-même en Italie; ainſi ne jugeant point à propos de s'attirer ſon couroux, dans un tems où il avoit beſoin de toute ſa protection, pour juſtifier la hardieſſe de ſes entrepriſes, il ſe détermina, après pluſieurs conférences avec Voltaire Député des Florentins, à ne point paſſer lui-même en Toſcane, mais à envoyer ſecrétement un renfort à Vitellozzo, pour entretenir la guerre, & il ne ſongea plus qu'à s'emparer de l'Etat de Camerin. Cependant avant de quitter Urbin, il dépoüilla le Palais Ducal de tout ce que tant de Princes & de Capitaines fameux y avoient amaſſé de richeſſes, & ſurtout de la Biblio-

théque inestimable que le Duc Féderic avoit pris soin de composer. Il la fit transporter à Forli, dont il regardoit la Citadelle comme la plus forte Place de ses Etats ; mais quoiqu'il n'allât point en Toscane, les Florentins ne laisserent pas de lui imputer la guerre qui se faisoit dans leur pays, & de s'en plaindre amérement au Roy de France. Ils l'accuserent de l'avoir excitée en dépit de ses ordres, & en haîne de la protection dont il les honoroit, & ne feignirent point de montrer comme il alloit d'usurpations en usurpations, son ambition étant toute prête de conspirer contre Sa Majesté, & n'aspirant de concert avec son pere à rien moins qu'à se rendre maître de toute l'Italie ; cette accusation des Florentins, soutenuë par Charles d'Amboise, Seigneur de Chaumont, Lieutenant de Roy dans le Milanois, qui remontra à Sa Ma-

jeſté qu'on ne pouvoit plus compter ſur les Borgia, qui ne mettoient point de bornes à leurs deſſeins, & que les heureux ſuccès avoient rendus inſolens, irrita ſi fort le Roy contre le Valentinois, qu'outre la Cavalerie, les Suiſſes & l'Artillerie qu'il envoya aux Florentins, il déclara qu'il vouloit aller lui-même enlever au Duc la Romagne & tous les autres Etats qu'il avoit uſurpés, diſant avec chaleur qu'il comptoit en cela rendre plus de ſervice à la Chrétienté, & que cette guerre ſeroit plus ſainte & plus juſte que celle qu'il pourroit faire au Turc. C'eſt ainſi que les Princes accommodent la Religion à leurs paſſions, & la font plier ſuivant leurs interêts, comme Louis lui-même ne tardera pas à nous le montrer.

Cependant le Valentinois preſſoit vivement la Ville de Camerin ; Jules Céſar de Varane qui en étoit Seigneur,

& qui la défendoit, après une Tréve de quelques jours se vit contraint de capituler. Le Valentinois fit d'abord semblant d'entrer en composition; mais comme la sûreté des Souverains faisoit toujours le premier article des Capitulations, & que même ils échapoient souvent dans une attaque ouverte, il ne cherchoit à se rendre maître des troupes que par la trahison, afin que les Princes tombant entre ses mains, il pût s'assurer par leur mort la tranquille possession des Etats qu'il envahissoit. Ainsi pendant que Jules César étoit occupé à faire son Traité, il fit soudainement attaquer la Ville par toute son Armée avec tant de fureur qu'il s'en empara sans beaucoup de peine. Jules César tomba dans ses mains avec deux de ses fils Venance & Annibal, qu'il fit à quelque tems de là étrangler avec sa cruauté ordinaire; pour l'aîné Jean-Marie, son

pere l'avoit envoyé à Venise, afin de le mettre à couvert de tout accident: & ce fut lui qui dans la suite releva son Etat & sa Maison. Ces deux usurpations executées en si peu de tems avec tant de perfidie & de cruauté, remplirent l'Italie d'une alarme universelle. Tous les Princes craignant pour eux l'embrasement qu'ils voyoient chez leurs voisins, s'unirent ensemble pour prévenir les malheurs dont ils étoient menacés. On vit finir tout à coup dans leur plus haut point les troubles de la Toscane. D'un côté les Déclarations du Roy de France & les secours qu'il fournit aux Florentins, terrasserent les auteurs des dissentions, & firent trembler le Valentinois au point que pour s'en justifier auprès de Sa Majesté, il manda à Vitellozzo que s'il ne se retiroit d'Arezzo & des autres Places qu'il occupoit en Toscane, il iroit l'en chasser lui-

même. De l'autre les Urſins, les Baglions, Vitellozzo & Pandolfe Petrucci, avertis par les éclats de la fureur & de l'ambition des Borgia, de prendre garde à leurs affaires, jugerent à propos de tourner ailleurs leurs armes, & de s'unir au Roy pour en tirer vengeance. Le Cardinal Baptiſte Urſin, de leur conſentement général, fut trouver Sa Majeſte pour les diſculper de l'entrepriſe d'Arezzo, & en rejetter la faute ſur le Pape & le Valentinois. Le Pape qui avoit pénétré ſon intention, quoiqu'il l'eût déguiſée ſous d'autres prétextes, lui avoit refuſé la permiſſion de faire ce voyage ; cependant il partit, & par cette démarche viola l'amitié qui juſqu'alors avoit été entre les Borgia & les Urſins, dont la rupture coûta la vie à ces derniers, & la plus grande partie des biens & des honneurs qui étoient dans leur famille.

Le Duc de Ferrare, le Duc d'Urbin, le Marquis de Mantouë, le Cardinal de la Roüere, le Seigneur Bentivoglio, les Ambassadeurs de Venise & de Florence, se retirerent également auprès du Roy ; les uns pour lui représenter les usurpations que le Valentinois avoit déja faites ; les autres pour s'assurer contre celles qu'il pourroit faire, & tous ensemble pour déclamer contre sa fourberie & son ambition demesurée, qui s'apuyant sur la double autorité de son pere, & abusant de la protection de Sa Majesté, fouloit aux pieds la Religion & l'humanité, & exerçoit impunément toutes sortes de brigandages. Ils le suplierent de vouloir bien par un coup digne de sa pieté, & du nom de Très Chrétien qu'il portoit, venger le malheur de tant de Princes injustement dépoüillés, le sang de tant d'innocens cruellement versé, &

l'honneur de tant de Dames que ce Monſtre éfréné avoit immolé à ſes infâmes plaiſirs ; & de délivrer l'Italie, le Monde & l'Egliſe d'une tiranie ſi déteſtable. Le Roy écoutoit très volontiers toutes ces plaintes, qui en quelque façon le rendoient l'arbitre de l'Italie; mais auſſi pour des raiſons particuliéres il ne fermoit point l'oreille aux ſollicitations du Pape & du Valentinois, qui négocioient ſans ceſſe avec lui par leurs Miniſtres, & ſurtout par Trocius le plus habile homme qu'ils euſſent pour manier les affaires. Comme ils s'offroient eux & toutes leurs forces pour la guerre qui alloit ſe préparer dans le Royaume de Naples, qu'ils gagnerent le Cardinal d'Amboiſe, en prolongeant de dix-huit mois ſa Légation en France : & que ce Cardinal qui viſoit à la Papauté, affectoit d'épouſer les interêts de l'Egliſe juſtes ou non, & de

ſoutenir les Borgia qui pouvoient créer des Cardinaux à ſa dévotion, & lui faire d'autres faveurs utiles à ſon deſſein, ils l'emporterent encore ſur les cris impuiſſans de leurs ennemis. Il eſt vrai que la diſpoſition des affaires y porta beaucoup le Roy; il étoit broüillé avec les quatre Cantons des Suiſſes qui lui redemandoient la Terre de Berinzona & les Vallées de la Valteline & de Schafouſe; les deſſeins de l'Empereur lui devenoient de jour en jour plus ſuſpects, voyant qu'il dreſſoit de grands préparatifs de guerre, & qu'il témoignoit vouloir d'intelligence avec le Pape paſſer en Italie prendre la Couronne Impériale, & il ne ſe fioit point trop aux Vénitiens, qui sûrement n'étoient pas pour le voir de bon œil Maître du Duché de Milan & du Royaume de Naples. Au milieu de ces embaras il ne trouvoit rien qui lui pût mieux

assurer la possession de ces Etats que l'amitié d'Alexandre ; ainsi à ces beaux discours : que soulager les oppressés & terracer les usurpateurs, étoit une entreprise plus sainte qu'une guerre contre le Turc, succéda bientôt un bruit qui se répandit que le Roy étoit obligé de garder la foy du Traité qu'il avoit fait avec le Pape, & qui précédoit tout autre engagement ; que la protection qu'il avoit accordée à plusieurs Princes Italiens ne pouvoit préjudicier en rien aux Droits de l'Eglise, & qu'il ne vouloit ni ne devoit empêcher le Pape de disposer des Terres qui relevoient du Saint Siége. Je dis que ce fut un bruit qui courut, parceque, quoique le Roy eût déja pris sa résolution, il ne la publia que lorsqu'il fut sur le point de l'executer ; il entretint cependant de belles espérances, les Princes qui s'étoient rendus à sa Cour.

Cependant le Valentinois, après la Conquête de Camerin, dont on avoit fait des réjouiſſances à Rome, auſſi bien que de ſes autres exploits, étoit revenu trouver le Pape, afin de prendre avec lui les meſures convenables pour apaiſer le Roy, & ſe ſouſtraire à la haîne des mécontens. Il y aprit les bonnes diſpoſitions de Sa Majeſté, de Trocius même qui étoit déja de retour; de ſorte que s'étant muni de l'argent néceſſaire, par ſes voyes ordinaires, & ſurtout par la mort du Cardinal de Modéne, il ſe rendit auprès de Sa Majeſté qui étoit nouvellement arrivée à Milan, pour achever d'éclaircir ſes affaires, & de leur donner par ſa préſence une aſſiéte ferme & tranquille; il crut que pour ſa plus grande ſûreté il devoit faire ce voyage *Incognito*, & il prit la poſte en habit de Chevalier de Malthe, avec le Cardinal Borgia,

Trocius & un autre domeſtique. Il arriva ainſi à Ferrare, où ayant pris avec lui le Prince Alphonſe d'Eſt ſon beau-frere, il continua ſa route, & entra dans Milan, au grand étonnement de ſes ennemis qui, croyant que l'indignation du Roy contre lui ſubſiſtoit encore, ne pouvoient comprendre comment il oſoit venir ſe mettre entre ſes mains. Le Roy qui le favoriſoit déja ſecretement, le vit avec plaiſir, & lui témoigna dans ſon accüeil toute l'eſtime & l'affection poſſible, ce qui glaça de frayeur tous ceux qui avoient eſpéré que la protection du Roy les feroit rentrer dans leurs Etats, ou les y conſerveroit contre les attentats de ce Monſtre, deſormais inévitables. Le Roy reçut avec toute la facilité qu'il pouvoit deſirer ſes excuſes ſur Arezzo, dont il rejetta la révolte avec beaucoup d'adreſſe ſur les Urſins, Baglion & Vi-

tellozzo, qu'il s'attacha à lui rendre ſuſpects, les accuſant de vouloir troubler l'Italie de nouveau, & d'être ſecretement attachés aux Eſpagnols; ainſi étant rentré en grace, & ayant promis au nom du Pape de concourir de toutes leurs forces à la guerre de Naples; le Roy de ſon côté s'engagea à le défendre contre qui que ce fût qui l'attaquât, & à lui fournir trois cent Lances à ſes propres dépens, pour l'aider à recouvrer au nom de l'Egliſe la Ville de Bologne, & pour oprimer Jean-Paul Baglion & Vitellozzo; cet accord demeura ſecret, & le Roy diſſimula ſi bien, que l'on crut qu'il emmeneroit le Valentinois en France pour la ſûreté commune. Les égards que l'on avoit pour le Cardinal de la Roüere firent que l'on parla d'accommodement pour le Duc d'Urbin; mais l'un & l'autre s'aperçûrent bientôt que l'on

ne cherchoit qu'à pouſſer le tems en avant, ſans avoir deſſein de rien conclure. En effet lorſqu'il s'agît de donner le Chapeau de Cardinal au Duc, dont le Pape avoit auparavant caſſé le mariage, le Roy ne preſſa la choſe que foiblement; le Cardinal d'Amboiſe s'intéreſſant trop à laiſſer entre le Cardinal de la Roüere & le Valentinois une inimitié qui empêchât à jamais leurs partiſans de ſe réunir, car c'étoit de tous les Cardinaux celui qu'il craignoit le plus d'avoir pour concurrent lorſque le Saint Siége viendroit à vaquer, & cependant à la gloire des Décrets de la Sageſſe Eternelle, & à la honte de la prudence humaine, ce fut cette inimitié même qui éleva au Pontificat le Cardinal de la Roüere, & qui exclut le Cardinal d'Amboiſe. Enfin le Roy partit d'Italie ſans avoir rien fait en faveur du Duc d'Urbin ni des autres Princes, &

les laissa tous confus & éfrayés de la protection & des secours qu'il accordoit au Valentinois. Mais la terreur redoubla bien plus, lorsque le Valentinois étant à peine passé à Imola pour assembler son Armée, ils virent arriver à Bologne un Envoyé du Roy, qui déclara à Jean Bentivoglio que cette Ville étant de la dépendance du Pape, il ne pouvoit l'empêcher d'en recouvrer la Souveraineté; que toutefois en faveur de l'ancienne protection qui lui avoit été accordée, il lui seroit libre & à ses enfans de vivre simples particuliers dans la Ville, & d'y joüir du revenu de leurs Domaines. Tous les ennemis du Valentinois, & tous ceux qui avoient à craindre ses violences, découvrant par là ses intentions, & voyant que le Roy les abandonnoit absolument, se liguerent secretement ensemble, & résolûrent de pourvoir eux-mêmes à leur

sûreté ; ainsi quoique les Ursins, Vitellozzo, Baglion, Liveretto, Dafermo eussent touché tout nouvellement de l'argent du Valentinois, à la solde duquel ils étoient, tant pour leurs apointemens que pour lever de nouvelles troupes pour le Siége de Bologne, ils s'étoient cependant retirés tous en lieux sûrs, attendant ce que le tems leur conseilleroit de faire ; mais dans ces entrefaites Louis Paltroni ayant surpris la Citadelle de Saint Leon, par l'intelligence de quelques Paysans, & le Duc d'Urbin qui de Venise s'étoit rendu à Sinigaglia sur cette nouvelle, ayant par la faveur des peuples recouvré son Etat, ils se hâterent de profiter de cet événement pour avancer leurs affaires. Le Cardinal Ursin, Paul & Charles Ursin, au nom de leur Maison, Vitellozzo Vitelli, Jean-Paul Baglion, Liveretto, Dafermo, Anni-

bal Bentivoglio repréſentant ſon pere, & Antoine de Venaffre, Miniſtre confident de Pandolfe Petrucci Seigneur de Sienne, s'aſſemblerent à Magione en Perouſan; après avoir long tems diſcouru ſur les dangers qui les menaçoient, & conclu qu'ils ne pouvoient s'en garantir qu'en s'uniſſant de forces & de conſeils pour ſe défendre contre le Valentinois, & même l'attaquer, ils ſignerent tous une Ligue, par laquelle ils s'obligerent de mettre ſur pied ſept cent hommes d'armes & ſept mille Fantaſſins, dont Bentivoglio prendroit une partie pour attaquer le Valentinois du côté d'Imola, & dont les autres Alliés employeroient le reſte à recouvrer Pezare & Rimini, & ſecourir le Duc d'Urbin s'il en étoit beſoin; & afin que cette Ligue n'irritât point contr'eux le Roy, à qui dans le fond du cœur ils penſoient bien qu'il ne dé-

plairoit point de voir le Valentinois occupé à se défendre & contraint de suspendre ses vastes desseins, ils inférerent que les Alliés seroient obligés d'aller en personne avec leurs troupes par tout où Sa Majesté leur ordonneroit pour son service. Par cette raison ils n'y reçûrent point les Colonnes, d'ailleurs ennemis absolument déclarés des Borgia, & très en état de leur nuire. Ceux que les affaires n'interessoient point raisonnerent beaucoup sur ce que cette Ligue avoit de bon & de mauvais; & quoique tout le monde souhaitât que le torrent de la violence des Borgia trouvât quelque digue capable de le modérer, si elle ne pouvoit l'arrêter tout à fait; cependant plusieurs crûrent ce Traité plus téméraire que sage: & jugerent qu'il causeroit bientôt la derniere ruïne de ses auteurs. Ceux qui leur paroissoient avoir manqué

de prudence plus que les autres, étoient les Urſins, qui ſur de ſimples ſoupçons perdoient le fruit de dix années, pendant leſquelles ils étoient demeurés fermement attachés au Pape & au Valentinois; & non-ſeulement au milieu des révolutions qui avoient changé la face de l'Italie, avoient conſervé leur Maiſon dans ſon ancien éclat, mais même l'avoient accruë en richeſſes & en crédit. D'un autre côté ceux qui pénétroient le plus avant dans les affaires, regardoient cette Ligue non comme utile, mais comme néceſſaire & indiſpenſable; puiſque le Valentinois avoit déja réſolu dans lui-même la ruîne de Vitelli, de Baglion & des Urſins; on dit même que l'avis leur en fut donné par quelqu'un qui, ſçachant le ſecret de la Cour de France, n'étoit pas du ſentiment du Cardinal d'Amboiſe, qui aydoit les Bor-

gia à oprimer les Princes Italiens ; d'ailleurs le Duc alloit mener les Urſins contre les Bentivoglio leurs parens très proches, une fille de Jules, niéce du Cardinal, ayant été mariée à Hermés fils de Jean ; & s'ils reſtoient alliés avec lui, ils perdoient l'eſpérance de voir jamais rentrer dans Florence les Medicis dont ils étoient encore parens, puiſque le Valentinois avoit des vuës diamétralement opoſées. Il étoit encore d'une grande conſidération que ces Seigneurs étant les meilleurs Capitaines de l'Italie, & ſuivis de tous les vieux ſoldats, le Valentinois par leur retraite ſe trouveroit ſans troupes & ſans Généraux dans la même impoſſibilité de les attaquer & de ſe défendre. Il eſt certain que s'ils euſſent ſuivi leur projet avec autant de fermeté & d'union qu'ils l'avoient dreſſé avec ſageſſe, ils n'auroient jamais pû rece-

voir le moindre échec ; mais ce qui arrive toujours dans un grand nombre d'Alliés, la difference des interêts les desunît & donna lieu à leur ennemi de les ruîner entierement. Les Vénitiens & les Florentins fûrent invités à entrer dans la Ligue; mais les Vénitiens, quoique les Alliés fussent leurs amis, & qu'ils ne vissent qu'avec peine les entreprises des Borgia, ne voulûrent point se déclarer jusqu'à ce qu'ils sçussent de quelle maniere elle seroit reçuë du Roy de France, qui vrai-semblablement décideroit de son succès. Quand la nouvelle en vint au Valentinois, il demeura tout interdit, confus de n'avoir pû découvrir ce que ces Seigneurs faisoient pour leur sûreté, & de voir qu'ils avoient pénétré ses plus secrets desseins; néanmoins il revint bientôt à lui, persuadé que cette Ligue lui ouvroit la plus belle carriére qu'il pouvoit souhaiter pour

ſignaler ſon courage, & pour éprouver ſon bonheur, & que s'il en ſortoit vainqueur il ne rencontreroit plus d'obſtacle à terracer ceux qu'il lui plairoit, & à parvenir au comble de grandeur qu'il avoit depuis long tems en vuë. Il ſe prépara donc à la guerre de toutes ſes forces, & tenta les voyes de la négociation, pour tourner enſuite l'un & l'autre à la ruïne de ſes ennemis. Il envoya au plutôt demander au Roy de France de prompts & puiſſans ſecours, & dans le récit qu'il lui fit de cette Ligue, il mit toute ſon adreſſe à lui rendre ſuſpects les deſſeins des Alliés, inſinuant qu'ils étoient ſecretement ſoutenus de ceux qui ne pouvoient voir ſans chagrin Sa Majeſté ſi puiſſante en Italie, & ſi étroitement unie avec le Pape, dont elle recevoit une fidelle & utile aſſiſtance. Il dépêcha en même tems de tous côtés des gens

affidés pour lever des troupes, ne lui en étant presque point resté, & pour ne point être surpris, de concert avec le Pape, à qui il envoyoit Courier sur Courier pour les moindres affaires, il essaya d'entamer quelque Traité avec les Alliés, ou pour s'accommoder avec eux, ou pour en détacher quelqu'un, ou du moins pour les occuper, de sorte qu'ils ne pussent ramasser les troupes qu'ils avoient projetté de mettre sur pied, & qu'ils ne marchassent point contre lui avant qu'il fût devenu assez fort, non-seulement pour leur faire tête, mais même pour les réduire. Le Pape dans cet esprit déploya toute son adresse, & se servit de toute sa duplicité pour gagner le Cardinal Ursin par le moyen de Jules son frere, il s'adressa à lui le croyant plus aisé à tromper que les autres, à cause de leur ancienne & étroite amitié: & n'épargna ni

protestations de la plus sincére affection, ni soumissions, ni promesses immenses de nouveaux honneurs. Le Valentinois de son côté entretenoit correspondance avec chacun d'eux séparement, pour les rendre suspects les uns aux autres, & jetter entr'eux la division ; & leur faisoit en particulier les offres qu'il croyoit pouvoir les flater davantage. Ainsi il les endormit par ses belles paroles, & les fit marcher lentement dans l'exécution de leur projet, qui, s'il eût été brusqué, l'auroit réduit certainement en un triste état. En effet les troupes de Bentivoglio, sortant du Château S. Pierre, allerent prendre & saccager Coccia, petite Ville proche d'Imola. Le Duc de Gravina & Paul Ursin étant entrés dans l'Etat d'Urbin avec leurs troupes & six cent Fantassins de Vitellozzo, rencontrerent près de Cagli Dom Michel & Dom Hugues de

de Cardonne ; ces derniers, par une intelligence avec les gens du Château, avoient repris la Pergola, où Dom Michel, plus assassin que soldat, avoit tué de sa main propre Jules César de Varene qui y étoit prisonnier, & de-là avoit pris & saccagé Fossombrone ; le Duc & Paul Ursin les attaquerent & les défirent si pleinement que presque tous leurs gens resterent sur la place, ou fûrent faits prisonniers, du nombre desquels fut Hugues de Cardonne. Dom Michel se sauva à la fuite à Fano, d'où, par ordre du Valentinois, il se rendit à Pezare pour contenir cette Ville, dont la fidélité n'étoit pas trop assurée, & pour y donner la mort, comme on croit, à Venance & Annibal de Varene, qui s'étant échapés de leur premiere prison avoient été repris à Pezare. La Ville de Camerin s'étoit révoltée aussi, & avoit rapellé de

Venise Jean-Marie son Souverain naturel ; & il est certain que si les Alliés eussent suivi leur pointe, ils auroient forcé le Valentinois d'abandonner toutes ses Conquêtes ; mais en se laissant amuser par ses négociations, ils lui donnerent le tems de rétablir ses affaires & le moyen de les abattre ensuite entierement ; car pendant qu'ils perdoient le tems en pour-parler il rassembla quantité de troupes qui lui vinrent de tous côtés, & Chaumont reçut ordre du Roy de lui envoyer au plutôt quatre cent Lances, & de le soutenir avec honneur. A cette nouvelle les Alliés confus & intimidés fûrent bientôt réduits à accepter les propositions de Paix ausquelles ils avoient d'abord si imprudemment prêté l'oreille ; & certainement si le Duc, pour se défaire tout à la fois de ses ennemis, n'avoit pas jugé plus à propos de se servir de la voye de la

trahiſon, il pouvoit ſans faire de Paix les ſoumettre par la force des armes ; mais ſon pere & lui s'étant plus d'une fois utilement ſervi de la fraude, ils voulûrent ſuivre leur ancienne coutume ; ainſi tandis qu'Alexandre continuoit ſon manége avec les Urſins, & qu'il traitoit avec Charles Des Ingrats, Envoyé de Jean Bentivoglio à Rome, lui de ſon côté négocioit avec les Bentivoglio, avec Antoine de Venafre, Miniſtre de Pandolfe Petrucci, & avec Paul Urſin, fils du feu Cardinal Latin, qui par ſa valeur & l'amour que lui portoient les ſoldats, étoit le plus eſtimé de ſa Maiſon. Il l'avoit engagé à venir à Imola, envoyant en ôtage dans les Terres des Urſins le Cardinal Borgia ; il n'oublia rien pour le gagner ; & comme il avoit reçû de la nature des talens merveilleux pour feindre & pour tromper, il les employa avec ſuccès

dans cette occaſion. Il lui repréſenta que leur Ligue l'avoit pénétré de la plus vive douleur ; non point parce qu'elle lui enlevoit tant de braves Capitaines, à qui il devoit tous ſes heureux ſuccès ; mais parce qu'elle avoit fait connoître à toute la Terre qu'il avoit aſſez peu rendu de juſtice à leur mérite ; qu'au lieu de ſe les attacher inviolablement par ſa reconnoiſſance, il leur avoit donné lieu de ſe défier de lui, & de prendre ombrage de ſes deſſeins ; que la ſincére envie qu'il avoit de diſſiper les indignes ſoupçons que l'on avoit conçus de lui, qui mettoit toute ſa gloire à ſçavoir aimer ſes amis, lui faiſoit rechercher la paix, quoique les ſecours du Roy de France le miſſent en état de s'en paſſer, & de continuer la guerre avec avantage ; & que pour reparer les fautes qu'il avoit faites, il ſe ſoumettoit à leur donner toutes les ſatisfac-

ions qu'ils pourroient desirer, &
toit prêt de s'accommoder avec les
Bentivoglio, aux conditions qu'ils ju-
geroient eux-mêmes qu'il pourroit
eur accorder avec honneur. A ce dis-
ours pour les Alliés, il ajoûta pour
a propre personne de Paul, tant de
émoignages d'estime & d'amitié, &
le si grandes promesses, que non-
eulement il le gagna; mais encore se
'attacha au point que ce malheureux
Prince engagea lui-même ses Alliés à
igner le Traité. Il est en vérité sur-
prenant que cet homme, qui par ces
ourberies avoit tant versé de sang,
pût encore en imposer aux premiers
Capitaines de l'Italie, à moins que
'on ne dise qu'un esprit comme le
ien, dévoué à la trahison, sçait si ha-
ilement se servir des circonstances,
qu'il fait toujours entendre que l'af-
aire présente est très differente de
elles qui se sont passées, & qu'il voit

d'un œil tout autre ceux avec qui il traite, que ceux dont on peut parler.

L'amour propre nous fait croire aveuglement ce qui le flate, & les beaux dehors dont le traître ſe pare achevent de faire tomber la proye dans ſes filets; c'eſt ce qui arriva entre le Valentinois & ces Seigneurs, que les diſgraces de leurs voiſins avoient fait mettre ſur leurs gardes. Ceux qui fûrent les plus difficiles à ſe laiſſer ſurprendre, fûrent les Baglion & Vitellozzo, qui connoiſſant à fond la noirceur d'ame de leur ennemi, ne pouvoient ſe réſoudre à ſe fier à lui, ſurtout après l'avoir offenſé. En effet Vitellozzo, pour obliger ſes Alliés par ſon exemple à continuer la guerre, étoit allé aſſiéger la Citadelle de Foſſombrone, & ayder le Duc d'Urbin à recouvrer entierement ſes Etats; ce Duc même faiſoit tous ſes éforts pour reculer l'accommodement.

prévoyoit qu'il en feroit la premiere victime, n'étant pas en état de résister lui seul aux forces du Valentinois, quoique ses Sujets lui eussent offert de le défendre au péril de leurs biens & de leurs vies ; mais enfin la mauvaise étoile de la Ligue l'emporta, & la crédulité de Paul & de ceux qu'il avoit fait tomber dans ses sentimens, entraîna ceux qui résistoient ; & on conclut enfin le Traité.

Les Articles fûrent que l'on oublieroit véritablement de part & d'autre les soupçons & les ressentimens passés, & qu'on feroit ami comme auparavant. Que le Valentinois feroit toucher aux Alliés de nouvelles remises, moyennant quoi ils seroient obligés de lui donner leurs troupes pour rentrer dans l'Etat d'Urbin & reprendre Camerin ; mais qu'ils ne seroient obligés de servir en personne qu'un seul à la fois, & cela tour à tour.

Enfin que le different du Valentinois avec Bentivoglio feroit remis à la décifion du Valentinois même, du Cardinal Urfin & de Pandolfe Petrucci. Ce dernier Article n'eut point de lieu, parceque Jean ne jugeant point à propos pour fon honneur & pour fa fûreté de remettre fes interêts en des mains étrangeres, envoya à Imola le Protonotaire fon fils, & de fon côté arrêta avec des Agens du Valentinois qu'il y auroit entr'eux Paix & Alliance perpétuelle ; aux conditions que la Ville de Bologne entretiendroit au fervice du Valentinois pendant huit ans une Compagnie de cent hommes d'armes, ce qui montoit à douze mille Ducats par an ; & la premiere année y joindroit encore cent Archers à cheval. Que pour confirmer cette union, un fils d'Annibal épouferoit la fœur de l'Evêque d'Elva, petit-fils de Sa Sainteté, & que le

Roy de France & les Florentins cautionneroient ce Traité.

Le Valentinois ne se prêta si facilement à cet accord, que parcequ'il avoit découvert que le Roy de France étoit revenu à son premier dessein de soutenir la Maison des Bentivoglio, & de lui continuer sa protection, & plus encore sur les avis continuels que lui donnoit exprès le Seigneur de Chaumont, qui ne l'aimoit point, de la jalousie que les Potentats de l'Italie prenoient de son agrandissement; ce qui lui faisoit sentir que sa puissance n'étoit pas encore établie parfaitement; ainsi ayant fait une Paix générale, qui fut signée des deux partis, & surtout du Pape & du Cardinal Ursin, qui demeuroit à Spedalet en Siennois, il partit d'Imola, & passa à Cesena pour assembler ses troupes, qui étoient en bien plus grand nombre que l'on ne croyoit.

Là les François prirent congé de lui pour retourner à Milan, ſelon les ordres qu'ils en avoient reçûs de Chaumont ; quelques-uns ont crû que le Valentinois les avoit fait rapeller lui-même, parce qu'étant aſſez fort tout ſeul pour executer ſes deſſeins, il ne voulut point augmenter par un trop grand nombre de troupes la défiance où il voyoit encore les Alliés.

Le Valentinois & le Pape étant donc venus à bout de faire quitter les armes aux Alliés, s'apliquerent avec leurs artifices ordinaires à leur ôter tous les ſoupçons qui pouvoient leur être reſtés ; afin de leur porter des coups d'autant plus certains qu'ils ſeroient moins prévûs. A cet effet l'un & l'autre s'éforçoient de leur témoigner, & ſurtout aux Urſins, par lettres & par Députés, qu'ils n'avoient d'autre deſir que de renouer avec eux & de vivre dans une perpétuelle

union. Le Pape pouſſa la diſſimulation juſqu'à dire à des perſonnes qu'il ſçavoit qui le raporteroient, qu'il ſentoit bien que la Maiſon de Borgia ne pouvoit ſe ſoutenir dans Rome ni dans l'Italie, ſi celle des Urſins ne l'apuyoit, le Duc de Valentinois n'étant parvenu au point de Grandeur où il ſe voyoit que par la fortune & l'amitié des Urſins, il ne pouvoit la conſerver ſans eux, & qu'il céderoit volontiers la Thiarre au Cardinal Urſin, s'il vouloit allier leur Maiſon ſi étroitement l'une à l'autre, que les Borgia fuſſent aſſurés pour toujours de la protection des Urſins. La Circé des Poëtes avoit-elle d'autre Magie pour transformer les hommes en bêtes: & ne ſont-ce pas là de véritables enchantemens qui éteignent toute la raiſon? en effet les Urſins en fûrent tellement charmés, que quelque choſe que leur puſſent

repréſenter leurs amis, ils donnerent aveuglement dans le piége qu'on leur tendoit, & courûrent à leur perte. On dit que lorſque le Cardinal Urſin, la Paix faite, fut ſur le point de partir pour Rome, les moins éclairés & les enfans le détournoient de ce voyage, lui conſeillant de ſe défier de la trahiſon des Borgia, & de ne point ſe mettre à leur diſcrétion; mais à ces prudens avis il répondit comme en ſe jouant qu'il n'avoit jamais eû de different avec le Pape, & qu'au contraire ſon amitié lui avoit été toujours fort utile & fort avantageuſe, l'événement décida de la ſageſſe de ſes ſentimens.

Après le recouvrement des Duchés d'Urbin & de Camerin, dont les Seigneurs abandonnés de ceux qui devoient les ſoutenir, avoient pris le parti de la fuite, le Valentinois pour ne pas perdre de tems, ſe prépara au

Siége de Sinigaglia, que Jeanne de Montefeltro gardoit pour ſon fils François-Marie de la Roüere, que le Cardinal de S. Pierre ès liens avoit fait paſſer en France. Il envoya ordre à Paul Urſin, au Duc de Gravina, à Vitellozzo & à Liveretto Dafermo de l'aller prendre, ce qu'ils firent ſans peine ; car Jeanne ſe voyant abandonnée de tout le monde, ſe déguiſa en homme, & par des chemins détournés s'enfuit dans les Terres qu'elle poſſedoit dans le Royaume de Naples, laiſſant la Citadelle à la garde d'André Dorie. Le Valentinois ayant apris la Priſe de Sinigaglia ſe rendit au plus vîte à Fano, où ayant aſſemblé ſes troupes, il fit ſçavoir aux Urſins & aux autres Capitaines qu'il ſe rendroit le lendemain à Sinigaglia pour attaquer la Citadelle, & qu'ainſi ils fiſſent camper leurs troupes hors de la Ville, afin qu'il pût y loger les

siennes; ils obéïrent ponctuellement: & lorsque le lendemain le Valentinois arriva, Vitellozzo Vitelli, Paul Ursin, le Duc de Gravina, le Chevalier Ursin & Liveretto Dafermo allerent au-devant de lui, & lui rendirent toutes sortes de respects. Il les reçut avec toute la politesse & la gracieuseté nécessaire, pour couvrir la noirceur du dessein qu'il méditoit. Quand ils sûrent aux portes de la Ville, ces Seigneurs qui conçûrent un violent soupçon de lui voir amener beaucoup plus de troupes qu'ils n'avoient pensé, voulûrent prendre congé de lui pour se retirer dans leurs quartiers; mais il les pria de lui faire le plaisir d'entrer, & leur dit qu'il souhaiteroit avoir celui de manger avec eux; ils céderent, étant alors également dangereux de reculer & d'avancer; Paul qui se trouvoit le plus près du Duc, entra le premier.

Quand ils l'eûrent conduit jusques dans son apartement, il passa dans une autre chambre, sous prétexte de quelque affaire; mais sitôt qu'il se fût retiré, Dom Michel. avec une troupe de gens armés les attaqua, & leur cria qu'ils se rendissent prisonniers; à ces mots ils mirent tous l'épée à la main, Vitellozzo blessa fortement un des assaillans; cependant ils ne pûrent s'empêcher d'être pris & conduits en prison. La nuit suivante Vitellozzo & Liveretto Dafermo fûrent étranglés de la main de Dom Michel, ordinairement chargé de ces sortes de commissions; pour les Ursins, le Valentinois les garda jusqu'à ce qu'il sçût ce que le Pape, à qui par un homme affidé il avoit donné avis de son coup, avoit pû faire de son côté. Les Chefs ainsi arrêtés, il ordonna que l'on attaquât & pillât leurs quartiers, & que l'on essaïât de prendre Fabius

fils de Paul, qui n'étoit point entré dans la Ville; mais ce Seigneur ayant ſçû la détention de ſon pere, avoit abandonné ſes troupes, & s'étoit enfui au plus vîte; & comme il y avoit dans la Ville beaucoup de ſoldats de Vitellozzo, à qui cette Place s'étoit renduë, le Valentinois lui-même à la tête d'une partie de ſes troupes, alla les paſſer au fil de l'épée. Dans cette exécution il rencontra un Envoyé des Florentins à qui il dit.

„ Voilà la vengeance que je témoi-
„ gnay dans Urbin à Monſieur de
„ Voltaire que je prendrois pour vos
„ Maîtres, quoique je ne préviſſe pas
„ alors quelle elle ſeroit; j'ai profité
„ de l'occaſion pour les délivrer de
„ leurs plus grands ennemis.

Le Pape ayant apris ce qui s'étoit paſſé à Sinigaglia, non ſeulement en eut une joye extrême, mais encore ſe mit en état de diſputer au Valenti-

nois le prix de la perfidie & de la cruauté. Il envoya dire ſur les onze heures du ſoir au Cardinal Urſin que le Valentinois s'étoit rendu Maître de la Fortereſſe de Sinigaglia ; celui-ci qui ſe croyoit en ſûreté, & même très avant dans la faveur & dans la confidence, ne manqua pas dès le matin d'aller au Palais avec ſa ſuite ordinaire complimenter Sa Sainteté ſur cet heureux ſuccès. Le Gouverneur de Rome le joignit dans le chemin comme par hazard ; & quand il fut arrivé au Palais, tous les chevaux & toutes les mules de ſa ſuite fûrent conduits dans les écuries du Pape, & lui-même, quand il fut dans la chambre du Perroquet, ſe vit avec toute ſa Cour envelopé de gens armés. A cet aſpect la frayeur le ſaiſit ; mais les ſoldats le raſſurerent, & le priérent de paſſer dans l'apartement du Vicaire, qui étoit dans la Tour neuve du

Jardin du Palais. Il fallut donc céder; & il fut ſuivi de l'Abbé d'Alviane, du Protonotaire Urſin & de Jacques de Sainte Croix, qui fûrent retenus & enfermés avec lui. En même tems Adrien Secretaire du Pape, qui ayant lû la veille au ſoir les lettres du Valentinois, n'étoit point ſorti toute la nuit de l'apartement de Sa Sainteté, de peur que ſi les Urſins échapoient, on ne le chargeât de leur en avoir donné avis, envoya chercher Renaud Urſin Archevêque de Florence, qui l'ayant été trouver ſur le champ, fut retenu ſous bonne garde.

Le Gouverneur courut auſſitôt s'emparer du Palais du Mont-Jourdain; il en fit enlever & tranſporter au Vatican tous les meubles: & avec une barbarie inconcevable en chaſſa la mere du Cardinal, Princeſſe âgée de plus de quatre-vingt ans, & que la crainte du Pape empêcha de trou-

ver aucun azile. De-là il alla arrêter l'Auditeur de la Chambre & Desesprits, Partisans des Ursins, dont les richesses immenses fûrent envahies avant leur mort ; ils fûrent conduits tout de suite par le Gouverneur même au Château Saint Ange. Le Cardinal Ursin y fut aussi renfermé au bout de deux jours, avec tous ceux que l'on avoit pris avec lui ; cependant peu après le Protonotaire Ursin & Jacques de Sainte Croix fûrent relâchés sous bonne caution de faire remettre au Prince de Squillace, qui alla avec eux à cet effet, les Terres de Paul Ursin & des autres Seigneurs de cette Maison que l'on tenoit prisonniers, aussi bien que l'Abbaye de Farfa ; après quoi on les resserra tout de nouveau. Le Sacré Collége prit occasion de la Chapelle tenuë pour l'Epiphanie, pour recommander à Sa Sainteté la personne & les interêts du

Cardinal Urſin ; mais la réponſe qu'il en eut fut une violente exagération de la conjuration des Urſins & de leurs Alliés, contre la Perſonne & les Etats du Valentinois, au mépris de l'autorité Souveraine du Saint Siége, qui avoit enfin obligé le Duc à s'en venger, & lui-même à les en punir ; & comme ſi ce n'eût été qu'une bagatelle, il plaiſantoit en diſant que les Alliés qui ne devoient ſe rendre auprès du Duc que l'un après l'autre, lui ayant manqué de foy, en s'y rendant tous enſemble, il avoit eû juſte raiſon de leur manquer de parole à ſon tour.

Mais le Valentinois, que la proſpérité ſembloit rendre encore plus actif, n'ayant plus rien à faire à Sinigaglia, prit ſans tarder avec l'élite de ſes troupes le chemin de Citta di Caſtello, ſe faiſant amener derriére lui les Urſins qui étoient en ſa puiſ-

ſance; il trouva cette Ville abandonnée par les Vitelli, qui ayant apris la mort de Vitellozzo s'étoient enfuis après y avoir mis Garniſon au nom de l'Egliſe. Il paſſa avec la même rapidité à Pérouſe, d'où étoient pareillement ſortis Jean-Paul Baglion, qui plus prudent que les autres n'alla point riſquer ſa vie à Sinigaglia, & ſon frere qui peu de tems auparavant avoit obtenu pour cinq mille Ducats l'Archevêché de cette Ville; il y mit encore Garniſon au nom de l'Egliſe, & y rétablit Charles Baglion, les Oddi, & les autres ennemis de Jean-Paul. De-là il marcha à Sienne, pour eſſayer dans ce torrent de bonne fortune de ſe venger de Pandolfe Petrucci, & s'emparer de ſon Etat, ce que pluſieurs Bannis qui étoient auprès de lui lui faiſoient eſpérer; mais dans ſon chemin, ayant apris que le Pape avoit arrêté le Cardinal Urſin

& les autres que nous avons marqué, il fit étrangler dans Castel Della-Pierre par Dom Michel & un certain Marie Romain, Paul Ursin, le Duc de Gravina & le Chevalier Ursin. Quand il fut sur les Frontiéres de l'Etat de Sienne, il envoya assurer les Siennois, que son dessein n'étoit point de les inquiéter en aucune façon; mais qu'il les prioit instament de chasser Pandolfe Petrucci son ennemi particulier, & perturbateur du repos public.

Cependant de concert avec le Pape il tâchoit par toutes sortes de caresses, & par tous les moyens imaginables, d'attirer Petrucci dans le même piége où il avoit fait tomber les autres; mais l'exemple de la confiance que l'on devoit avoir au fils & au pere étoit trop récent pour qu'il se laissât surprendre; ainsi le Valentinois résolut d'employer la force où

ſon adreſſe n'avoit aucun ſuccès. Il entra comme un furieux ſur les Terres des Siennois ; il mit tout à feu & à ſang, & par ſa barbarie épouvanta ſi fort les Peuples, qu'ils abandonnerent le Pays, emportant avec eux ce qu'ils avoient de meilleur, ou le cachant dans la terre. Les ſoldats à qui il donnoit toute licence ne trouvant dans les maiſons que des vieillards de l'un & de l'autre ſexe, les attachoient en l'air avec des cordes & faiſoient du feu ſous leurs pieds ; afin que vaincus par la douleur, ils découvriſſent ce que l'on avoit caché, & ſoit qu'ils le fiſſent, ou ne le diſſent pas, ils les laiſſoient impitoyablement mourir de la ſorte. Il s'empara ainſi de Pieuze, de Chiuſy & des autres Places voiſines ; à la vuë de ces progrès & de ces ravages, les Siennois commencerent à craindre pour eux ; & ayant ſçû que ſon Armée étoit

groſſie par les troupes que Bentivo-glio lui avoit envoyées en exécution de leur Traité, ils ne voulûrent point riſquer le ſalut public pour la conſervation d'un ſeul homme, & conſentirent à faire ſortir Pandolfe, pourvû que le Valentinois bornât ſes prétentions à cette expulſion ; il le leur promit & le fit en effet, parce qu'il lui étoit impoſſible de prendre Sienne, Ville forte, grande, pourvuë d'une bonne Garniſon, & où il ſçavoit Jean-Paul Baglion l'un des meilleurs Capitaines de ſon tems, & ſon ennemi juré, lorſque les révolutions qui étoient arrivées dans la Campagne de Rome ne lui permettoient pas de former une entrepriſe de longue haleine, & qu'il falloit au plutôt aller ſecourir le Pape, & achever de terraſſer les Urſins. D'ailleurs quoique le Roy de France eût aprouvé la mort de Vitellozzo & de ſes Alliés, il voyoit

voyoit d'un tout autre œil la guerre de Sienne ; cet Etat ne relevant aucunement de l'Eglise, & pouvant servir de dégré aux Borgia pour s'étendre en Toscane ; ainsi la Paix se fit, par laquelle Pandolfe Petrucci sortit de Sienne ; il fut accompagné du Chancelier du Valentinois, de Jean-Paul Baglion & de nombre de soldats. Les Florentins lui donnerent un Sauf-conduit, avec lequel il tourna vers Lucques. Le Valentinois n'avoit pas manqué de lui tendre des embûches sur son chemin ; mais les gens qu'il avoit envoyé sûrent arrêtés par hazard à Cassina, par un Commissaire de Florence, & Pandolfe pour plus grande sûreté alla à Pise ; cependant le Duc retourna à Rome, pillant & ravageant à son ordinaire, & les Terres de Toscane & celles de l'Eglise. Dès qu'il fut entré dans la Campagne de Rome, non-seulement il

arrêta les courſes des Urſins, qui joints aux Savelli s'étoient rendus Maîtres du plat Pays; mais encore il les contraignit de ſe renfermer dans leurs Places, où bientôt il les ſerra de près. Il entra d'abord dans les Etats de Jean Jourdain Urſin; prit Vicovaro, Place qui comme on a vû dans le commencement de cette Hiſtoire fut le premier ſujet des troubles qui agiterent l'Italie : & alla enſuite mettre le Siége devant Bracciano, mais il fut obligé de le lever, quelque envie qu'il eût de le pourſuivre, ſur l'ordre que lui en donna le Roy de France, Jean Jourdain étant alors ſous ſa protection, & ſervant dans ſes Troupes dans le Royaume de Naples. Quelques raiſons que le Pape & le Valentinois puſſent aporter de cette invaſion, & malgré l'offre qu'ils firent en dédomagement de la Principauté de Squillace à Jean Jourdain,

que ſon nom à part, ils n'avoient aucun ſujet de traiter en ennemi, ils ne purent ſe juſtifier devant le Roy; la Grandeur & la violence du Duc devenant de jour en jour plus deſagréable à Sa Majeſté, non-ſeulement Elle jugea à propos de la reprimer par cette défenſe, mais encore Elle fit négocier par François Nani une Ligue défenſive entre les Florentins, les Bolonois, ceux de Sienne & ceux de Lucques, pour s'opoſer en commun aux premiers deſſeins qu'il pouvoit former ſur leurs Etats. Le Valentinois contraint de quitter priſe ſur Bracciano s'attacha à Cera, Place très forte, apartenante aux Urſins, où pour lors ſe trouvoient avec une bonne Garniſon Jean Seigneur de la Ville, Renzo ſon fils, Jules frere du Cardinal, & François qui depuis parvint au Cardinalat; le Siége fut long & la défenſe vigoureuſe; il fallut ce-

pendant à la fin se rendre, mais ils eûrent le bonheur que contre la coutume des Borgia, & contre l'attente générale, la Capitulation fut fidélement observée. Les Ursins se retirerent à Pitigliano ; cet Etat dont le Comte étoit un des Généraux de la République de Venise, par la protection particuliere de cette Puissance, ne se sentoit point des maux qui désoloient ses voisins, il en étoit de même des Biens & de la Maison de Barthelemy d'Alviane, qui étoit aussi Général de la République.

Pendant que le Valentinois étoit occupé à ces expéditions, une autre Armée du Pape réduisit sous son obéïssance Palombarre, Lenzano, & quelques autres petites Places qui, autrefois ôtées aux Savelli pour être données aux Ursins, avoient été reprises par les Savelli, lorsque les Ursins arménrent contre le Valentinois,

& qui étoient alors défenduës par les uns & les autres contre les armes du Pape ; car outre qu'ils le regardoient comme leur ennemi commun, ils avoient fait entr'eux une double alliance d'amitié & de parenté ; mais quoique Mutius Colonne fût encore venu en poste du Royaume de Naples pour les secourir, ils fûrent contraints de plier sous un si puissant ennemi. Il s'empara de même de Cervetri, où Fabius, fils de Paul Ursin, & Organtin Ursin s'étoient retirés avec un nombre de Cavalerie, & il en fut ainsi de plusieurs autres Places.

Il ne lui restoit plus pour achever la ruïne des Ursins, que de se rendre Maître des Etats de Jean Jourdain, qui étoit venu secretement de Naples s'enfermer dans Bracciano ; la situation des affaires l'y invitoit, les François & les Espagnols s'étant brouillés au sujet des limites, étoient entrés en

guerre, & la fortune après avoir balancé quelque tems entre les deux Nations, se déclaroit enfin pour les Espagnols. Le Pape qui crut que cette rupture entre les deux Rois le rendroit arbître de leur different, & assureroit plus que jamais ses affaires, ne tarda point à faire faire le procès aux Ursins, & à les faire déclarer justement déchus de leurs Etats; & sans autre sujet il fit empoisonner le Cardinal Ursin, qui étoit toujours retenu dans le Château. Voici comment il s'y prit.

En arrêtant prisonnier le Cardinal, il avoit marché avec quelque circonspection, ne sçachant pas trop quel effet cet attentat produiroit sur l'esprit des Princes de sa Maison & des autres Seigneurs. Ainsi il l'avoit d'abord simplement fait rester dans l'apartement du Vicaire; ensuite il l'avoit fait passer dans une autre

chambre du Palais, au-dessus dè la Chapelle Pontificale : & enfin il l'avoit enfermé dans le Château Saint Ange. Il ne voulut point cependant qu'il se sentît de sa prison, & permit au Gouverneur de lui céder son apartement. Il ajoûta à cette douceur celle de se faire aporter à manger de dehors, que sa mere, qui la premiére émotion calmée s'étoit retirée chez ses parens, lui envoyoit tous les jours par un certain Antoine de Pistoia & un autre encore, avec tout ce dont il pouvoit avoir besoin. Mais comme le Pape & le Valentinois prenoient toujours pied du succès d'une méchante action, pour en entreprendre une plus criminelle, voyant avec quel bonheur ils s'étoient assurés de la personne du Cardinal, & emparés des Etats de toute sa Maison, ils résolûrent de se délivrer par le poison d'un si puissant ennemi. Il falloit pour ce-

la ſuſpendre du moins pour un tems cette liberté d'aporter à manger de la Ville, & c'eſt ce qu'ils firent par un moyen qui leur fut encore d'une utilité réelle. Le Pape avoit ſçû qu'un des Urſins avoit mis en dépôt entre les mains du Cardinal une ſomme de deux mille écus, pour prix d'une Vigne qu'il vouloit achetter, & qu'il avoit une Perle d'une groſſeur & d'une beauté achevée, qu'il avoit acquiſe des héritiers de Virginius Urſin pour une pareille ſomme de deux mille écus. Or comme ni le dépôt, ni la Perle ne s'étoient point trouvés dans ce que l'on enleva dans ſon Palais, le Pape redemanda vivement l'un & l'autre, comme ſi le fiſc eût eû quelque droit ſur ce qui y étoit & ſur ce qui y devoit être; & pour punir le Cardinal de ce qu'on n'obéiſſoit point, il lui interdit toute correſpondance avec ſa mere. Auſſitôt cette Princeſſe,

pour ne point laiſſer ſouffrir plus long tems ſon malheureux fils, envoya au Pape les deux mille écus du dépôt, & une Dame que le Cardinal aimoit, & à qui il avoit donné la Perle, s'habilla en homme & alla elle-même la porter au Pape; mais tous ces efforts de l'amour paternel, & de la plus ſincére tendreſſe ne pûrent point le ſauver. On lui rendit bien la liberté de ſe faire aporter à manger, mais le morceau fatal lui étoit déja donné, & il tomba bientôt en langueur. Quand le Pape le vit près de ſa fin, il repréſenta avec chaleur dans un Conſiſtoire que les Urſins, plus déchaînés que jamais contre le Saint Siége, avoient formé le deſſein de ſurprendre Rome & de la ſaccager ſans aucun reſpect de la Majeſté Pontificale & du Sacré Collége, & conſeilla à tous les Cardinaux de pourvoir à leur défenſe, en muniſſant leur

Palais de gens de guerre & d'Artillerie. Il se plaignit ensuite vivement du Valentinois, qui ayant plus d'égard pour le Roy de France que pour l'Eglise dont il étoit Général, n'exécutoit point les ordres qui lui étoient donnés, & ne travailloit point à s'emparer de Bracciano & des autres Places dont les rebelles faisoient leurs retraites, & dont il vouloit que l'on nétoyât le pays. Il ajoûta en dernier lieu que le Cardinal Ursin lui avoit fait offrir vingt-cinq mille écus pour obtenir son élargissement, & qu'il avoit fait réponse qu'il prît courage, & qu'il comptât entierement sur sa clémence, & qu'il ne songeât seulement qu'à se guérir de sa maladie, à laquelle il avoit ordonné aux Médecins de veiller soigneusement. Il parla de la sorte le Lundy, & le Mardy le Cardinal expira. Pour ôter tout soupçon sur cette mort & éviter la

honte d'une action si noire, si elle étoit découverte, quoique dans plusieurs autres occasions il se fût mis audessus du jugement du public, il lui fit faire les Obséques ordinaires.

Si Alexandre en avoit imposé au Sacré Collége au sujet du Cardinal Ursin, il n'avoit rien dit que de conforme à ses pensées & à ses desseins sur Bracciano, puisqu'il envoya au Valentinois une partie de l'Artillerie du Château Saint Ange, & un ordre positif pour assiéger cette Place. Ni le pere ni le fils n'avoient plus pour le Roy de France la même attention qu'autrefois; la déroute de ses affaires dans le Royaume de Naples diminuant sa puissance en Italie, lui rendoit leur amitié plus nécessaire, il ne pouvoit plus leur commander absolument comme il avoit fait, & ils ne craignoient plus tant de l'offenser. De plus ils étoient vivement pi-

qués de ce qu'il avoit traversé le Siége de Bologne & la guerre de Toſcane, & de ce que par la Ligue qu'il avoit ménagée, & dont nous avons parlé cy-deſſus, Pandolfe Petrucci étoit rentré dans Sienne avec ſa premiere autorité ; perſuadés par toutes ces choſes que ce ne ſeroit point par ſon moyen qu'ils atteindroient en Italie ce point de grandeur & de puiſſance auquel ils aſpiroient, ils ne lui étoient plus attachés qu'à demi & hazardoient des entrepriſes qu'ils ſçavoient bien lui devoir être deſagréables ; ainſi malgré ſes défenſes ils entrerent dans les Etats de Jean Jourdain.

Le Pape cependant en écrivit au Roy, & eſſaya de colorer cette contravention expreſſe à ſes ordres, en diſant qu'il avoit découvert dans les Papiers du Cardinal Urſin, que Jean Jourdain étoit entré comme les au-

tres Seigneurs de ſa Maiſon dans la Conjuration de la Magione: & qu'ainſi il ne pouvoit en ſûreté lui laiſſer une Place ſi voiſine de Rome; mais qu'il étoit toujours prêt, en conſidération de Sa Majeſté qui le protégeoit, de lui en donner une autre en échange. Mais les Florentins ayant déclaré la guerre aux Piſans, à la faveur de la protection & du ſecours de quelques Lances que le Roy leur accordoit; non ſeulement le Valentinois ayda ſous main les Piſans, mais même il écouta ouvertement les offres qu'ils lui firent de le reconnoître pour leur Seigneur, ce que juſqu'alors la crainte du Roy l'avoit empêché de faire, quelque deſir qu'il eût de profiter d'une ſi belle occaſion pour s'établir en Toſcane, & en tenter un jour la Conquête. L'affaire alla juſqu'au point de recevoir à Rome les Députés que les Piſans envoyoient

pour la conclure ; mais la nouvelle de la Paix arrêtée à Blois entre le Roy de France & Philippes Archiduc d'Autriche, au nom de ſon beau-pere, qui cependant n'eut aucun effet, ſuſpendit la négociation, auſſi bien que les hoſtilitez commencées contre Jean Jourdain : & il fallut attendre ce que le Roy, au jugement duquel les deux Parties s'étoient raportées, quoique malgré elles, décideroit ſur la compenſation que le Pape devoit faire de la Terre de Bracciano ; ainſi le Valentinois n'ayant plus rien à faire au dehors retourna à Rome. Dès qu'il y fut arrivé le Cardinal d'Eſt en ſortit, & prit le chemin de Ferrare ; le torrent du ſiécle extrémement corrompu, & les pernicieux exemples d'une Cour diſſoluë l'avoient entiérement éloigné de la pureté attachée à ſon état : & par ſes heureux amours avec Dona Sanche, il avoit offenſé

dans ſon honneur & dans ſes plaiſirs le Valentinois, beau-frere de cette Dame, qui l'aimoit, & à qui elle étoit plus de ce côté-là qu'à Dom Guiffré ſon mari. Le Cardinal ſçachant qu'il n'avoit pas coutume de laiſſer ces affronts impunis, jugea à propos de ſe mettre à couvert de ſes trahiſons. Le Cardinal Jean-Michel, neveu de Paul III. n'eut pas la même prudence pour prévenir ſon malheur, quoique ce qui étoit arrivé aux Urſins, & la grandeur de ſes richeſſes, duſſent lui faire penſer qu'il ne pouvoit en aucune façon s'aſſurer ſur l'amitié des gens qui ſe faiſoient une loy de braver la reconnoiſſance, la Religion & la Foy, quand il s'agiſſoit de leurs interêts ; ainſi eût-il le ſort de tous ceux qui avoient concouru à l'élection d'Alexandre, qui le fit empoiſonner par ſon propre Echanſon ; mais ce perfide domeſtique porta la

peine de son crime sous le Pontificat de Jules II.

Cependant le Roy de France, qui se reposant sur la foy de ses Traités avec l'Espagne, avoit essuyé dans le Royaume de Naples tous les desastres d'une guerre malheureuse, qui lui coûtoit presque toutes ses troupes & les Provinces qui lui apartenoient, avoit résolu pour reparer ces pertes de faire un éfort digne de sa Puissance. Il dressa tant par Mer que par Terre les plus grands préparatifs que jamais Roy de France eût fait jusqu'alors, & attaqua les Rois d'Arragon & de Castille en Biscaie, en Roussillon, par les Côtes de Catalogne, & dans le Royaume de Naples; mais comme dans ce qui regardoit la guerre de Naples il lui étoit absolument nécessaire d'avoir le Pape pour lui, tant pour procurer un libre passage à ses troupes, que pour plusieurs au-

tres avantages qu'il en pouvoit retirer; il chercha à accommoder leurs differens interêts, & lui offrit une partie de ce qu'il lui demandoit, surtout à l'égard de Jean Jourdain & de l'acquisition de Sienne; il s'y résolut d'autant plus vîte qu'il avoit découvert par des lettres interceptées, que sur le point de se détacher de lui, ils négocioient avec Consalve, auquel ils promettoient d'épouser le parti du Roy de Castille, pourvû qu'après la Prise de Cayette qui seule restoit aux François, il les voulût ayder à se rendre Maîtres de la Toscane. Il est certain que le Pape & le Valentinois ne tenoient plus au Roy de France depuis qu'ils avoient connu qu'il ne vouloit plus contribuer à leur agrandissement, & qu'ils souhaitoient dans le fond de leur ame former une nouvelle alliance pour en tirer de nouveaux avantages; ils dissimulerent

toutefois leurs ſentimens, pour ne point attirer ſur eux l'Armée du Roy, qui commandée par la Trimoüille étoit déja en Lombardie; ils jugerent plus à propos de la laiſſer paſſer à Naples, où quand elle auroit emmené avec elle les forces des Princes Italiens, & ſurtout de la Toſcane qui devoient la groſſir, cette Province reſteroit expoſée à leurs entrepriſes, qu'ils eſpéroient pouſſer auſſi loin qu'ils voudroient, pendant que les deux Rois, qui ſeuls leur pouvoient impoſer, ſeroient occupés l'un contre l'autre. Ils tirerent donc la négociation en longueur; tantôt ſupoſant de nouveaux interêts; tantôt ſe parant du zèle d'un Pere commun des Chrétiens; tantôt faiſant ſemblant d'être prêts de conclure, puis formant de nouvelles difficultez: enfin ne laiſſant échaper aucune occaſion de profiter du beſoin que l'on

avoit d'eux, afin de donner le tems à l'Armée Françoise d'arriver au Royaume de Naples.

Pour être en état de profiter de la premiere ouverture que donneroient les événemens qui se préparoient dans l'Italie, il falloit être pourvû de tout ce qui est nécessaire pour la guerre, & surtout avoir de grosses finances. Le Pape & le Duc, outre les moyens violens dont ils avoient coutume de se servir pour en amasser, résolurent de faire une Promotion de Cardinaux, qui flatoit toujours infiniment la Cour, & leur aportoit un profit extraordinaire; car ceux qui devoient être élevés à la Pourpre donnoient très volontiers devant & après la nomination: & les Emplois & les Charges qui vaquoient pour la Promotion, étoient achettées sans faute par d'autres Prélats. Sa Sainteté nomma donc Cardinaux le lende-

main matin de la Fête de S. Pierre, dans le Consistoire qui fut tenu, neuf des plus riches Prélats de la Cour ; qui fûrent : François Castellar de Valence, Archevêque de Trani ; François Remolin de Lerida, Ambassadeur du Roy d'Arragon ; François Soderin, Evêque de Volterre ; Melchior Copis Allemand, Evêque de Bruxen ; Nicolas Fiesque, Evêque de Fréjus ; François de Sprate Espagnol, Evêque de Leon ; Adrien, Gouverneur de Cornetto, Evêque & Clerc de la Chambre, Trésorier Général & Secretaire des Brefs ; François Ilaris, Evêque d'Elva, Patriarche de Constantinople & Pro-Secretaire du Pape : & Jacques, de la Maison aussi de Valence, & Camérier secret du Pape.

Mais qui croira qu'à peine les Cérémonies étant achevées, qui suivent la réception du Chapeau, & mettent en

quelque façon les nouveaux Cardinaux en possession de leur Dignité, le Pape & le Valentinois ayent porté leur cruelle avarice jusqu'à faire mourir une partie de ceux qu'ils venoient d'élever, pour s'emparer de leurs immenses richesses. Ils formerent cependant cet affreux dessein, & Dieu le permit pour les châtier par leur propre crime, & laisser en eux à l'Univers un exemple éternel de sa Divine Justice. Le Pape & le Valentinois, par une cruauté inoüie, résolurent d'empoisonner une partie des nouveaux Cardinaux, & quelques anciens des plus riches, dans un repas qu'ils donnerent près du Vatican, dans une maison de plaisance du Cardinal Adrien Cornetto, qui, en qualité de Prélat très riche, étoit aussi mis au nombre des proscrits.

Pour cet effet le Valentinois envoya au Sommelier du Pape un cer-

tain nombre de bouteilles de vin empoiſonnées de cette poudre ſemblable au ſucre, dont ils ſe ſervoient ſi ſouvent, avec ordre de n'en donner précisément qu'à ceux qu'il lui marqueroit. On étoit pour lors dans le mois d'Août; & la chaleur étant dans ſon plus haut dégré, le Pape & le Valentinois n'arriverent chez le Cardinal que lorſqu'elle commençoit à tomber. Le Pape avoit une coutume que je n'oſerois pas raporter de moi-même, ſi je ne l'avois luë dans un Hiſtorien digne de foy; c'étoit de porter ſur lui dans une petite boëte d'or une Hoſtie conſacrée, ſur l'aſſurance que lui avoit donné un Aſtrologue, que tant qu'il l'auroit il ne lui arriveroit aucun accident mortel. Il l'avoit ce ſoir, par un hazard extraordinaire, laiſſée dans ſa chambre; & s'en étant aperçû en entrant dans la Vigne, il ordonna à Caraffe, qui fut

depuis Paul IV. d'aller au plus vîte & de la lui aporter ; Caraffe obéit. Dans l'intervalle qu'il mit à revenir, le Pape enflamé par le chaud de la saison, & plus encore par la violence de ses passions, avant de se mettre à table demanda à se rafraîchir. Le destin voulut que le Sommelier qui avoit le secret ne se trouva pas là présent ; il avoit oublié une corbeille de Pêches que l'on avoit ce jour même présenté au Pape pendant qu'il voyoit des chevaux neufs ; & comme cet Officier s'étoit trouvé présent il en avoit été chargé, s'appercevant qu'elle manquoit, il l'étoit allé reprendre. Le Sous-Sommelier, qui pour lors étoit seul dans la Salle, n'avoit point entendu l'ordre du Valentinois, ou ne s'étoit imaginé autre chose, sinon que ce vin étoit le plus exquis ; ainsi il en donna à l'Echanson, & le Pape en but de même que

le Valentinois qui entra ſur le champ. Dans le même moment Caraffe arriva à la chambre du Pape, & lorſqu'il y entra on dit qu'il vit la figure du Pape étendu mort dans un cercueïl; à cet aſpect il frémit de peur & reſta immobile quelque tems; mais enfin revenant à lui il prit la boëte d'or, & s'en retournant en toute diligence à la Vigne, il la mit entre les mains du Pape. Cependant le venin agiſſoit en-dedans; & à peine ſe fût-on mis à table que le Pape fut ſurpris d'une convulſion ſi violente qu'elle le renverſa comme mort, & ſoit que le vin fût plus chargé de poudre qu'à l'ordinaire; ſoit que la chaleur donnât plus de force au poiſon, le Valentinois peu après tomba dans le même état. On les porta auſſitôt demi morts l'un & l'autre dans leurs apartemens du Vatican; & depuis ils ne ſe virent plus, car lorſque le Pape fut revenu

de

de ſon évanouiſſement, il fut attaqué d'une fiévre ſi vive qu'il ne put recevoir aucun ſoulagement par la ſaignée ni par les médecines : l'âge avoit uſé ſes forces, & la maladie qui augmentoit de jour à autre, l'emporta enfin au bout de huit jours. Il mourut après avoir reçû tous ſes Sacremens, mais ſans avoir nommé une ſeule fois le Valentinois ni Lucréce, qui pendant ſa vie avoient eû toutes ſes affections, & pour l'amour deſquels il avoit bouleverſé le Monde. Telle fut la fin d'Alexandre, au bout d'une carriére de ſoixante-onze ans, & d'un Pontificat de onze années, ſemblable à celle d'Alexandre de Macédoine auquel il n'auroit rien cédé, ni par la Majeſté de la perſonne, ni par la vaſte étenduë de ſon génie; capable de régir un Empire encore plus grand que le ſien, ſi ſes maximes tyranniques n'euſſent pas plutôt fait

voir en lui un ſucceſſeur de Mahomet regnant dans Conſtantinople, qu'un Vicaire de Jeſus-Chriſt, tenant ſon Siége à Rome : & ſi ſa conduite & ſes ſentimens n'euſſent point ſi fort trahi la Religion dont il étoit le Chef.

Le Valentinois ne mourut pas, Dieu permettant, pour mieux faire ſentir à cet eſprit cruel & ambitieux la main qui le frapoit, qu'il ſurvêcût à ſa Grandeur, & qu'il vît relever ceux qu'il s'étoit le plus attaché à détruire. Il vainquit la force du poiſon par celle de ſon tempérament, & encore jeune, par la puiſſance des remédes qu'on lui donna. On aſſure que celui qui fit le plus d'effet, fut de le mettre pluſieurs fois dans le ventre d'un Taureau ou d'un Mulet tué dans le moment, à l'exemple de Ladiſlas Roy de Naples, qui fut ainſi préſervé du poiſon qu'on lui avoit donné dans ſa jeuneſſe.

D'autres ont écrit avoir apris de la bouche du Cardinal Cornetto, dans la Vigne duquel cet accident arriva, qu'il fut plongé dans un grand baſſin plein d'eau froide, & que malgré cela ſes entrailles avoient été tellement brûlées que lorſqu'il en revint ſon corps pela entierement. Quoiqu'il en ſoit, il reſta long tems au lit très malade, lorſqu'il lui étoit le plus néceſſaire de ſe bien porter; auſſi ſe plaignit-il ſouvent des trahiſons du ſort, qui par un malheur qu'il n'avoit point prévû, & auquel il n'avoit point préparé de reméde, rendoit inutile la prudence avec laquelle il avoit diſpoſé toutes choſes, pour n'éprouver aucun revers lorſque la mort viendroit enlever ſon pere. Mais c'eſt ainſi que la Divine Sageſſe ſe jouë des deſſeins des hommes quand ils ne ſont point conformes à ſes loix éternelles. Cependant ſa fierté ne fut point ab-

batuë par un coup si rude, & il soutint toujours avec un air de grandeur la réputation de ses affaires.

Quand il sçut la mort du Pape, il ordonna à Dom Michel de la céler & de ne laisser entrer ni sortir personne du Palais, qu'il n'eût enlevé de son apartement tout ce qu'il y avoit d'argent & de meubles. Celui-ci executa cet ordre avec sa violence & sa ponctualité ordinaire; car prenant avec lui une troupe de soldats, il alla forcer le poignard sous la gorge, le Cardinal de Maison-neuve de lui donner les clefs des chambres où Alexandre enfermoit son argent & ce qu'il avoit de plus précieux. Quand il les eut, il en enleva plus de cent mille Ducats en deux cassettes, & quantité de Vases d'or & d'argent; cependant il oublia une chambre derriere celle du Pape, où il y avoit des sommes immenses, & une cassette pleine de bi-

joux. Après ce coup de main on ouvrit toutes les portes, & l'on publia la mort du Pape.

Cette nouvelle répandit dans Rome & dans toute la Chrétienté une véritable allégresse. Chacun vit avec plaisir la fin d'une tyrannie qui non-seulement faisoit trembler ses propres sujets, mais encore menaçoit le reste du Monde, & alloit visiblement causer la ruïne de toute l'Eglise. Autant qu'il avoit été redouté pendant sa vie, autant fut-il méprisé après sa mort; il est vrai que les troupes du Valentinois, qui entouroient le Vatican, tinrent le Peuple en respect, & empêcherent qu'on ne l'insultât; mais du reste il fut si pleinement abandonné de ses parens & de ses amis, que leurs propres affaires occupoient d'ailleurs, & si négligé dans ses obséques & ses funérailles, car le poison l'avoit rendu affreux, que l'on ne

put trop admirer la profondeur des Jugemens de Dieu.

On ne peut exprimer le mouvement que cette mort donna à toute l'Italie. On vit reparoître ſur la Scène tous ceux que le Valentinois avoit offenſé & dépoüillé. Les Colonnes qui, profitant des heureux ſuccès des Eſpagnols dans le Royaume de Naples. avoient repris toutes les Terre que les Urſins leur avoient enlevée dans l'Abbruze, entrerent les premiers dans la Campagne de Rome avec la permiſſion de Conſalve, pou y recouvrer celles dont on les avoi injuſtement dépoſſedés. Le Valentinois qui ne jugea pas à propos de ſ mettre à dos les Urſins & les Colonnes, n'eſpérant aucune paix avec le premiers dont il avoit verſé le ſang ſe réconcilia avec les ſeconds, & leu rendit leurs Etats avec toutes le améliorations que le Pape y avoit fai

tes. Avec la même promptitude on vit rentrer dans leurs Etats le Duc d'Urbin, qui recouvra aussi ceux de François - Marie de la Roüere. Les Seigneurs de Pezare, de Camerin, de Citta di Castello & de Piombino fûrent rapellés par les Peuples ; mais Malateste qui n'étoit pas tant aimé de ses Sujets, ne rentra pas de même dans Rimini, quoiqu'il se présentât aux Portes ; il ne put forcer la Citadelle qui tenoit alors pour le Valentinois, & se vit contraint d'abandonner sa Ville encore une fois. Le Baglion uni à Louis Ursin Comte de Pitigliano, & l'Alviane qui étoit de cette même Maison, & à qui la République de Venise avoit permis d'aller secourir ses parens avec un nombre de ses troupes, après avoir terracé les Factions qui lui étoient contraires dans Viterbe & dans Todi, se rendit Maître de Perouse ; en chassa

tous ceux qui tenoient pour le Valentinois : & ayda ensuite les Ursins à reconquérir leurs Etats.

Mais le trouble regnoit surtout dans Rome, où le Sacré Collége, au lieu de penser aux obséques du Pape, étoit uniquement occupé à prévenir les desordres qui pouvoient naître, & à établir la sûreté du futur Conclave. Le Valentinois puissamment armé tenoit toujours le Vatican, & ses troupes commandées par Dom Michel, parcourant la Ville de tems à autre, faisoient trembler le Peuple & les Cardinaux. Le Château d'un autre côté étoit gardé par l'Evêque de Nicastre, à qui Alexandre en avoit donné le Gouvernement. Permettre au Peuple de prendre les armes contre le Valentinois, auroit aigri le mal bien loin de le guérir ; & pour lever des troupes pour défendre la Ville & le Sacré Collége, il falloit de grosses

ſommes, lorſqu'à peine on pouvoit fournir aux dépenſes néceſſaires; cependant après bien des Conférences tenuës tantôt à la Minerve, tantôt chez le Cardinal Caraffe, on trouva moyen de mettre ſur pied deux mille hommes d'Infanterie, dont on donna le Commandement au Deſpote Charles Tancé, avec la qualité de Général du Sacré Collége : & l'on négocia ſi bien avec le Gouverneur du Château & avec le Valentinois, que ſe voyant confirmés dans leurs Charges juſqu'à l'élection du Pape, ils prêterent le ſerment de fidélité au Sacré Collége. Mais lorſque l'on crut avoir le mieux pourvû à la tranquilité publique, on vit de nouveaux tumultes s'élever plus furieux que jamais. Quoique le Sacré Collége eût écrit aux Colonnes & aux Urſins de ne point aprocher de Rome de l'eſpace de dix mille, on y vit bientôt

entrer Prosper Colonnè avec quantité de troupes Espagnolles, qui fit faire des protestations pleines de respect au Sacré Collége, par l'Evêque de Cotrone ; & le jour suivant le Comte de Pitigliano & Fabius Ursin entrerent aussi à la tête de deux cent Cavaliers & plus de deux mille Fantassins. Ces derniers s'abandonnerent à la fureur qui les animoit contre les Borgia & contre les Espagnols qui leur étoient attachés, lesquels peu de jours auparavant avoient mis le feu au Palais du Mont Jourdain. Ils en prirent la vengeance la plus cruelle qu'ils pûrent, tant sur leurs Personnes que sur leurs Biens ; jusques-là que Fabius ayant tué un homme de la Maison des Borgia, se lava les mains & la bouche dans son sang. Or comme les troupes du Valentinois ne demeuroient point tranquiles spectatrices de cet excès, mais qu'elles pre-

noient leur revanche de toutes leurs forces ; & que d'un côté on voyoit Consalve avec ses troupes sur la Frontiére de l'Etat Ecclésiastique, & de l'autre l'Armée du Roy de France, qui ayant traversé la Toscane étoit déja campée près de Népi, le Sacré Collége qui craignit avec raison quelque nouveau desastre fit venir les Ambassadeurs de l'Empire, des Rois de France & d'Espagne, & de la République de Venise qui avoit offert ses troupes pour assurer la liberté du Conclave. Il les pria de vouloir bien la conserver, & de travailler de concert à faire sortir de Rome tous les gens de Faction, dont les inimitiez troubleroient sans cesse le repos public : & d'engager le Valentinois à quitter aussi la Ville avec tous ses soldats, le menaçant s'il refusoit de le faire, de l'y contraindre avec les troupes Françoises & Espagnoles qui

étoient dans le voisinage.. Les Ambassadeurs entrerent dans les sentimens du Sacré Collége ; & après avoir délibéré long tems sur les biais que l'on pouvoit prendre pour gagner le Duc, que l'on prévoyoit qui auroit de la peine à se rendre, tant à cause de sa maladie, que du grand nombre d'ennemis qu'il avoit, ils allerent du même pas mettre la main à l'ouvrage, tantôt seuls & tantôt plusieurs à la fois, selon que les affaires le demandoient.

Les Ursins obéirent les premiers & abandonnerent Rome ; Prospere Colonne se rendit aussi, mais il ne sortit avec ses Espagnols que lorsqu'il eût vû le parti que prenoit le Valentinois; toute la difficulté roûla donc sur celui-ci. Il représentoit que sa santé ne lui permettoit pas de se transporter, comme les Médecins ausquels il s'en remettoit pouvoient le vérifier ; &

qu'il ne ſeroit point en ſûreté hors du Palais & ſans troupes ; ainſi il ne pouvoit ſe réſoudre à ſe dépoüiller pour reſter à la diſcrétion de ſes ennemis. On lui propoſa d'entrer dans le Château Saint Ange, mais il y mit des conditions que le Sacré Collége ne put aprouver ; car il ſongeoit à y faire le Conclave, & conſentoit plutôt à ce que le Duc reſtât dans le Palais pourvû qu'il renvoyât ſes troupes ; enfin on négocia tant, que les Ambaſſadeurs, & par raiſon & par autorité firent cet accommodement.

Que le Sacré Collége donneroit libre paſſage au Duc, tant dans la Ville que dans l'Etat Eccléſiaſtique, pour lui, ſes gens de guerre, ſon Artillerie & ſon bagage.

Que le Sénat & le Peuple Romain promettroit auſſi de ne le point inquiéter en aucune façon dans ſa marche.

Et que le Duc ſortiroit dans trois jours de Rome ; qu'il ne toucheroit à la vie ni aux biens d'aucun Romain : & que pendant le vacance du Saint Siége il n'aprocheroit de Rome de moins de dix mille.

Proſpere Colonne avec ſes troupes s'engagea à la même choſe ; les Ambaſſadeurs de l'Empereur & du Roy d'Eſpagne garantirent ce Traité pour lui & pour le Valentinois ; ceux de France & de Veniſe répondirent pour les Urſins & l'Armée Françoiſe.

La Paix ainſi établie & jurée de part & d'autre, le Duc ſe mit en devoir de partir ; il feignit d'aller à Tivoly, & fit prendre ce chemin à treize piéces d'Artillerie, eſcortées de quatre cent hommes d'Infanterie des troupes du Sacré Collége, auſquelles il donna quatre cent Ducats. Mais ayant fait prendre le devant à ſon Avant-garde, pour attendre ſon ba-

gage, qui étoit de plus de cent Chariots, & ces Chariots étant partis il ſortit du Palais par la porte du Jardin, porté par douze Eſtafiers dans un lit dont le pavillon étoit d'écarlatte; un Page étoit auprès monté ſur un cheval beau & vigoureux, couvert d'une houſſe de velours noir où ſes Armes étoient en broderie, & qu'il faiſoit ainſi conduire pour s'en ſervir en cas de beſoin : ſes troupes marchoient devant & derriére lui. Le Cardinal Cezarin l'attendit à la porte pour lui parler; mais il lui fit faire des excuſes de ce qu'il ne pouvoit le voir. Proſpere Colonne, pour montrer qu'il étoit véritablement reconcilié, avec une générosité toute Romaine, l'attendit auſſi avec beaucoup de ſes troupes hors de la porte du Peuple, dans le deſſein de l'accompagner à Tivoli, croyant qu'il paſſeroit par Pontemollé, & qu'il

tiendroit cette route ; le Duc lui fit dire qu'il ne passeroit pas par là, mais qu'il l'attendroit au-delà du Pont. Prospere ne crut pas pouvoir aller sûrement de ce côté, où sans compter les troupes du Valentinois, les François battoient la Campagne ; car il craignoit que quand il y seroit une fois on ne levât le Pont & qu'on ne l'arrêtât. Cependant le Duc continua son chemin vers Népi, & de-là à Citta Castellana qui étoit à sa dévotion, & proche de l'Armée Françoise. Cette Armée étoit alors campée entre Népi & Isola, & commandée par le Marquis de Mantouë, en la place de la Trimoüille qui étoit resté malade en Lombardie ; elle s'arrêtoit en ces quartiers, sous prétexte de maintenir la liberté du Conclave contre les attentats de Prospere Colonne & des Espagnols dont Consalve pouvoit aisément grossir le nombre ; mais en

effet pour apuyer les prétentions du Cardinal d'Amboise, nouvellement arrivé de France à Rome avec les Cardinaux Ascagne & d'Arragon, qu'en qualité d'amis du Valentinois il croyoit dans ses interêts; car le Valentinois, quelques offres que lui eussent faites les Espagnols, s'étoit plus que jamais attaché au Roy de France, qu'il voyoit plus en état de lui nuire ou de lui faire du bien que ses ennemis. Les Cardinaux se trouvant presque tous rassemblés, les affaires du Conclave préparées du mieux qu'il avoit été possible, & les Services faits dans S. Pierre pour le Pape décédé; après un mois de vacance du Saint Siége, ils se renfermérent pour le remplir. En cinq jours de tems, au grand étonnement de tout le monde, l'élection fut faite; car les Cardinaux voyant qu'ils ne pourroient accorder de long tems les

principales Factions qui les partageoient, ſentant d'ailleurs, par l'agitation des armées voiſines, qu'il n'y auroit bientôt plus de ſûreté pour eux, & que les choſes étoient ſur le point de faire un funeſte éclat, ils crûrent ne pouvoir rien faire de mieux que de ſuſpendre leurs deſſeins, & d'élire comme par proviſion François Picolomini Cardinal de Sienne, qui prit le nom de Pie III. car outre qu'il étoit vieux, il avoit un mal à la jambe gauche très conſidérable, qui, comme on l'avoit prévû en moins d'un mois, le mit dans le tombeau. Tout le monde aprouva le choix d'un ſujet ſi digne de la Thiare. Les François, dont il n'avoit pas été ami étant Cardinal, ne crûrent point qu'il ſe déclareroit contre eux étant Pape, & parceque les affaires d'Italie avoient changé de face, & parceque ſon âge avancé & ſa maladie ne lui

permettoient pas de s'écarter des ſentimens d'un Pere commun. Le Valentinois s'en réjouit auſſi par cette même raiſon, & parceque s'il n'étoit pas une des créatures d'Alexandre, il en avoit cependant toujours été traité comme ami & comme confident.

L'Armée Françoiſe n'ayant plus ſujet de demeurer dans la Campagne de Rome, prit la route du Royaume de Naples, & paſſa à Pontemollé, mais ſans entrer dans la Ville. Le Valentinois qui l'avoit groſſie d'une partie de ſes troupes, ſe trouva à ſon départ preſque ſans défenſe; il aprit en même tems que Baglion & l'Alviane aſſembloient des troupes pour paſſer à Rome, où quoiqu'ils euſſent demandé juſtice au Pape contre lui, ils comptoient ſe la faire eux-mêmes; ainſi ſe trouvant d'autant moins en ſûreté où il étoit, que ſa ſanté n'étoit point encore rétablie, il demanda un

Sauf-conduit au Pape pour ſe rendre à Rome. Sa Sainteté croyant qu'elle pourroit reconcilier les ennemis quand elle les tiendroit réunis, le lui accorda facilement, & il rentra dans la Ville & logea dans ſon Palais. Il auroit été bien different pour lui ſi après la mort d'Alexandre, au lieu de reſter dans Rome où il ne pouvoit plus commander, il ſe fût retiré dans la Romagne dont il étoit le Maître, & où il auroit aisément ſoutenu ſa Grandeur ; il n'agit point en Céſar dans cette occaſion : & lorſque dans la ſuite il connut la faute qu'il avoit faite, il lui fut impoſſible de la reparer ; mais ces aveuglemens de l'eſprit humain, ſont des marques ſenſibles de la Juſtice Divine. A peine fut-il arrivé dans Rome, que Conſalve fit publier à ſon de Trompe dans les Places principales de la Ville, & devant la porte de ſon Palais, un Edit

au nom de ſes Maîtres, qui ordonnoit à tous leurs Sujets, de quelque maniére qu'ils le fuſſent, de ſe rendre dans un certain tems à l'Armée qu'il commandoit, ſous peine de la vie & des biens d'eux, de leurs freres, de leurs enfans & de leurs parens. Il le fit dans le deſſein d'ôter au Duc ſes meilleurs Capitaines & ſes plus braves ſoldats, qui étoient tous Sujets de la Couronne d'Eſpagne. Celui-ci, pour éprouver ſes gens ſur cette Déclaration, un jour après dîner leur ordonna tout à coup de marcher; diſant aux Capitaines qu'il n'y avoit plus pour lui de sûreté dans Rome, tant que les Colonnes & les Urſins ſeroient amis & attachés aux Eſpagnols : & qu'il vouloit ſe retirer à Bracciano, où Jean Jourdain, qui tenoit toujours pour la France, s'étoit offert au Cardinal d'Amboiſe & aux Ambaſſadeurs du Roy de le garder.

On dit pourtant que ce n'étoit qu'une feinte que le Duc vouloit faire ; mais elle eut un si malheureux succès qu'elle précipita la ruïne de ses affaires ; car les Ursins & le Baglion qui étoient à Rome avec quantité de soldats, ayant eû avis de son dessein, sortirent par la porte de S. Pancrace, & ayant fait un grand tour lui coupérent le chemin & se montrérent en face, lorsqu'après avoir traversé le Bourg il sortoit par la porte du Vatican. Leur rencontre le surprit au dernier point, il se sentoit trop foible pour leur tenir tête, une bonne partie de ses Espagnols l'ayant abandonné ; il crut ne pouvoir prendre de meilleur parti que de rentrer dans Rome, & de se retirer dans le Palais, dans l'apartement que le Pape avoit donné au Cardinal d'Amboise ; mais voyant qu'ils le poursuivoient sans cesse, qu'ayant brûlé la porte de la

Tour, l'attaque s'échauffoit, & qu'il y avoit déja bien du ſang répandu, il ne ſe crut point en ſûreté dans le Palais, d'autant que le Pape étoit mourant, & obtint de Sa Sainteté la permiſſion de paſſer par le Corridor dans le Château Saint Ange, où il entra avec les Cardinaux d'Oriſtagny, de Salerne, de Sorente, & Borgia avec ſes deux filles & les petits Ducs de Sermonet & de Népi. Si cette retraite du Valentinois dans le Château Saint Ange lui aſſura la vie, elle lui coûta preſque toutes ſes troupes & ſes Etats; les Capitaines & les ſoldats qui l'avoient ſuivi dans ſon bonheur, voyant ſa fortune dans ſon déclin, l'abandonnerent tous, excepté Dom Michel & ceux qu'il commandoit. Les Villes de la Romagne qui étoient le plus conſtamment demeurées dans ſes interêts, le voyant hors d'état de le ſecourir, prirent chacune leur par-

ti ; les unes rapellant leurs anciens Seigneurs ; les autres se livrant à la République de Venise, qui avoit envoyé un grand nombre de troupes à Venieri, Podestat de Ravenne, pour profiter de l'occasion & étendre ses limites. Cependant le Pape passa à une meilleure vie, sans avoir, pendant vingt-six jours qu'il regna, pû faire autre chose que de se faire couronner, ordonner Prêtre & consacrer Evêque par le Cardinal de S. Pierre ès liens, n'étant encore que Diacre quand il avoit été élû.

On entra encore cette fois dans le Conclave plus tard que de coutume, parce qu'il fallut faire sortir les troupes des Ursins & des Baglions ; mais ce qui fut de plus extraordinaire c'est qu'on y entra, le Pape élû. Le Cardinal de S. Pierre ès liens, le plus Illustre du Sacré Collége par sa Naissance, par son Ministére sous le Pontificat

tificat de ſon oncle, & ces Négociations depuis ſa mort, mais ſurtout par la grande élévation de ſon eſprit véritablement digne du Souverain Commandement, réunit toutes les voix, & même celles de ſes compétiteurs; car aucun d'eux n'ayant des amis en ſi grand nombre, & n'oſant ſe flater d'aucun ſuccès dans la ſituation des affaires, ils renoncerent à l'élection pour concourir à la ſienne, d'autant plus volontiers que dans le bien public qu'elle procuroit, ils trouvoient leurs avantages particuliers, & s'aſſuroient de la reconnoiſſance d'une ame ſincére & généreuſe. Il gagna auſſi le Valentinois & les Cardinaux Eſpagnols de ſon parti, dans une Conférence qu'il eut avec lui dans le Vatican, où avec une franchiſe digne de ſon grand cœur, non-ſeulement il le traita en ami, & lui promit de le regarder toujours

comme tel lorſqu'il ſeroit ſur le Trône, mais même parla d'une alliance entre François-Marie de la Rouere Préfet de Rome, & une de ſes filles: & il lui aſſura auſſi qu'il lui confirmeroit le Généralat & Gonfalonerat de l'Egliſe &, ce qui étoit d'une bien plus grande conſéquence, qu'il l'ayderoit de ſes armes & de ſon autorité à reconquérir la Romagne. Le Valentinois qui voyoit ſes affaires en déroute de plus en plus, auſſi bien que celles du Roy de France, qui ſeul pouvoit le ſoutenir, céda à la néceſſité, & s'obligea avec tous ſes Cardinaux à procurer ſon Exaltation; ainſi devant que l'on formât le Conclave ſon élection fut arrêtée, & il en reçut publiquement les complimens.

Le Conclave formé le jour de la Touſſaint, au premier ſuffrage il fut nommé Pape de toutes les voix, & prit le nom de Jules II. Tout le mon-

de aplaudit ſans réſerve à ſon élection, tant on étoit perſuadé de ſon intégrité & de ſon mérite.

Dès que le nouveau Pape eût pris poſſeſſion du Vatican, il ſongea à s'acquiter de la parolle qu'il avoit donnée au Valentinois d'être ſon ami ; il lui fit ſentir toutes ſortes de bons traitemens, & lui donna un logement dans le Palais ; il conféra enſuite avec lui ſur les moyens que l'on pourroit prendre pour relever ſes affaires ; car il eſt certain qu'il aimoit mieux que le Valentinois poſſedât la Romagne en qualité de Vicaire de l'Egliſe, que de la voir tomber entre les mains de la République de Veniſe, ce qui ôtoit au Saint Siége toute eſpérance d'y rentrer un jour, & en quelque façon ſa Souveraineté, & fortifioit en Italie une Puiſſance qui deviendroit formidable, ſurtout aux Souverains Pontifes. Mais Sa Sainteté

ſe trouvoit alors dénuée d'armes & d'argent, & le Valentinois n'avoit que peu de troupes, leur petit nombre avant la révolution de ſes affaires, auroit bien pû ſuffire à lui conſerver cette Province, dont les Peuples étoient aſſez portés en ſa faveur par les avantages qu'ils trouvoient à être réunis ſous un ſeul Souverain ; mais lorſqu'ils s'en fûrent détachés, il ne pouvoit ſervir qu'à avancer la perte de cette Province, car il n'avoit plus que quelques Compagnies commandées par Denis de Nalde, & les Citadelles de Forli, de Cezena, de Forlimpolo & de Bertinoro, & la Ville de Rimini ; cette derniere encore tomba-t-elle bientôt à la République de Veniſe, qui donna en échange à Pandolfe & à ſes Deſcendans la Nobleſſe Vénitienne, la Terre de Cittadella dans le Territoire de Padouë, & pour toujours une Compagnie de

Gendarmes ; ainſi après avoir long tems examiné la choſe, le Pape réſolut d'eſſayer ce que ſa ſeule autorité pourroit ſur la République, & envoya à Veniſe l'Evêque de Tivoly, pour preſſer le Sénat de ſe déſiſter de la guerre qu'il faiſoit dans la Romagne, ſur laquelle il n'avoit aucun droit, & qui dépendoit du Saint Siége ; mais s'étant aperçû auſſi bien que le Valentinois qu'on ne les payoit que de belles paroles, celui-ci propoſa à Sa Sainteté de recevoir les Places qui lui reſtoient, afin que la crainte de la choquer directement, retînt les armes Vénitiennes dans le reſpect, à condition cependant que dés que ſes ennemis ſeroient retirés elle les lui rendroit. Le Pape d'abord rejetta cet offre pour n'avoir point occaſion, comme il lui dit, de lui manquer de parole, & de rompre l'amitié qui les uniſſoit, & il aima

mieux lui permettre de ſe tranſporter par Mer à Spetia, & de-là par Terre dans les Etats du Duc de Ferrare, & puis dans la Romagne, pendant que Dom Michel y marcheroit par la Toſcane avec quatre cent Cavaliers & quelque Infanterie qui ſeroit groſſie par les Naldi, les Vaini & les Saſſatelli, tous ſes amis & chefs de Faction. En execution de ce Traité, ménagé par le Cardinal d'Amboiſe & par les autres Cardinaux amis du Valentinois, & confirmé par le Sacré Collége, le Duc prit le chemin d'Oſtie, accompagné de Barthelemi de la Roüere, neveu de Sa Sainteté, à la tête d'une groſſe troupe, au nom du Pape.

Sur ces entrefaites on aprit que les Vénitiens, après s'être rendus Maîtres de la Citadelle de Faence, par la trahiſon du Gouverneur, avoient chaſſé de la Ville Aſtora Manfredi,

que les Peuples avoient rapellé, quoiqu'il ne fût de cette Maison que du côté gauche, & que s'emparant encore de plusieurs Places, ils étoient sur le point d'occuper toute la Romagne. De plus, la veille du départ du Valentinois, le Duc Guide Ubalde d'Urbin étoit arrivé à Rome pour presser le Pape de recouvrer Forly, où toutes les dépouilles de son Palais avoient été transportées ; de sorte que par toutes ces raisons le Pape connut la nécessité de recevoir la démission des Places qui tenoient encore pour le Valentinois, & que lui-même lui avoit offertes. Il dépêcha donc après les Cardinaux de Sorento & de Volterre, pour lui dire que sur les progrès des Vénitiens dans la Romagne, il acceptoit volontiers la démission qu'il avoit voulu faire entre ses mains, afin que les Vénitiens suspendissent le cours de leurs hostilitez, pour ne

point paroître tourner leurs armes contre le Pape même. Ils executerent de point en point cette commiſſion; mais le Valentinois qui, par la premiere réponſe du Pape, avoit compris les ſuites de cette ceſſion, refuſa abſolument d'y entendre. Les Cardinaux ayant fait raport au Pape de ce refus, comme il étoit très abſolu dans ce qu'il ordonnoit, il commanda qu'on l'arrêtât, ce qui fut executé ſur les Galéres ſur leſquelles il s'étoit déja embarqué. Le Valentinois ſe voyant arrêté priſonnier ſe crut mort, parce que jugeant des autres par lui-même, il s'imagina qu'on n'en étoit point venu à cet éclat ſans avoir réſolu ſa perte, dont le témoignage de ſa conſcience l'aſſuroit que les prétextes ne manqueroient pas; mais Jules avoit un cœur bien different du ſien; & étoit auſſi facile à apaiſer que prompt à ſe mettre en courroux. On le con-

duisit à Rome, non toutefois comme un prisonnier : il fut reçû dans le Palais avec les mêmes honneurs qu'on avoit coutume de lui rendre, & le Pape lui fit toutes sortes de caresses ; cependant on le gardoit exactement. On recommença à négocier, & le Valentinois consentit de donner au Pape la Citadelle de Cezena, cette Ville étant retournée immédiatement au Saint Siége : & il lui en fit la cession.

Le Pape avec cet Ecrit envoya Pierre Oviedo, Espagnol, au Gouverneur qui étoit Diegue Chigiron aussi Espagnol, afin qu'il se rendît ; mais celui-ci répondit qu'obéir aux ordres d'un Maître qui n'étoit pas en liberté étoit une action infâme, & que celui qui venoit ainsi le solliciter de son deshonneur méritoit châtiment; sur quoi il fit jetter Oviedo par dessus les murailles. Le Pape aprenant cette

action vit bien qu'il falloit changer de route pour arriver au but qu'il se proposoit, & jugea à propos de conclure un Traité avec le Valentinois, qui fut confirmé par une Bulle. Les Articles de ce Traité portoient :

Que dans l'espace de quarante jours, le Valentinois remettroit les Citadelles de Cezena & de Bertinoro. Qu'il donneroit sa démission de celle de Forly : & qu'il se feroit cautionner par des Banquiers de Rome pour quinze mille Ducats que demandoit le Gouverneur de cette derniére Place, pour les dépenses qu'il disoit y avoir faites. Que le Pape de son côté le feroit accompagner à Ostie, où il resteroit dans le Fort, sous la garde du Cardinal Caragial, du titre de Sainte Croix, jusqu'à ce qu'il eût accompli ses promesses. Qu'il le laisseroit aller en liberté où il lui plairoit s'il les remplissoit : & s'il y

manquoit, il le renvoyeroit prisonnier au Château Saint Ange.

En execution de cet accord, le Valentinois accompagné du Trésorier de Sa Sainteté, & suivi de plusieurs de ses domestiques, descendit par eau à Ostie, où le Cardinal Sainte Croix passa aussi. Là le Duc craignant qu'on ne le retint encore après que l'on auroit tiré de lui ce que l'on en desiroit, du consentement du Cardinal de Sainte Croix, & par le moyen des Cardinaux Borgia & Remolino, qui lui étant alliés ne s'étoient pas crûs en sûreté à Rome, & s'étoient retirés à Naples, il demanda à Consalve un Sauf-conduit & deux Galéres pour passer dans cette Ville. Quand il eut le Sauf-conduit, & qu'il eût livré les Villes qu'il s'étoit engagé de donner, sans attendre que les Galéres vinssent le prendre, avec la permission du Cardinal qui le gardoit, & qui s'étoit

chargé de l'execution du Traité, il ſe rendit ſecretement à Nettuno; delà montant ſur une petite Barque il arriva à Naples, où il trouva les trahiſons dont il cherchoit en vain à ſe garantir, puiſque le Ciel lui en devoit bien une pour toutes celles dont il avoit uſé envers les autres. Conſalve le reçut avec toute la politeſſe & l'honneur poſſible, & eut très ſouvent avec lui des conférences ſecrettes, dans leſquelles non-ſeulement il approuva, mais même il ajoûta quelque choſe au deſir ardent qu'il avoit encore d'eſſayer ſa fortune. Il lui permit de lever des troupes dans le Royaume, ce qu'il fit très aiſément, s'y trouvant alors quantité de ſes anciens partiſans & de vieux ſoldats qui avoient ſervi ſous lui: & enfin il lui prêta un nombre de Galéres pour porter les troupes dans les Terres de Piſe, où il lui avoit promis de l'aller

ſoutenir, & ayder à conquérir cette Province pour le Roy Catholique. Mais le jour qu'il devoit s'embarquer, lorſque dans le Château il eut pris congé de Conſalve, qui par un excès de diſſimulation l'accabla de careſſes & l'embraſſa très tendrement, au ſortir de l'apartement Nugnio Campejo l'arrêta priſonnier de la part de ſon Roy. A ce coup le Valentinois pouſſa un profond ſoupir; maudit le deſtin qui l'avoit trompé; ſe plaignit d'être trahi ſous couleur d'amitié: & eſſaya de s'échaper, mais inutilement, car ſans qu'il pût être ſecouru de perſonne il fut conduit en priſon. Ce malheur fut le terme fatal de ſa fortune & de ſes eſpérances; & ſi juſqu'alors il avoit comme Céſar rempli le Monde de ſon nom, il n'y fut plus deſormais qu'un Atôme imperceptible; & je penſe que Sannazar rencontra aſſez juſte quand il fit ſur lui ce Diſtique.

Omnia vincebas, ſperabas omnia, Ceſar;
Omnia deficiunt: incipis eſſe nihil.

Tout plioit devant vous, Céſar; vous alliez devenir tout; tout vous manque; vous commencez à n'être plus rien.

Dès qu'il fut arrêté, Conſalve envoya à ſon logis pour en enlever le Sauf-conduit; mais comme tout le monde ſçavoit que le Valentinois en avoit un, pour ſe laver d'un manquement de parole ſi honteux, il publia un Manifeſte, dans lequel il en détailloit les raiſons dont la premiere étoit l'ordre qu'il en avoit reçû de ſon Maître, qui dérogeoit à ſon Sauf-conduit. La vérité eſt qu'il ſe fit donner cet ordre ſur les preſſantes inſtances que le Pape lui faiſoit d'arrêter le Valentinois, craignant encore pour lui & pour les autres Princes Italiens, cet eſprit inquiet & turbulent, tout deſarmé qu'il étoit; car au

lieu d'écrire au Roy en des termes qui l'engageaſſent à confirmer le Sauf-conduit, ou de ſe tirer d'affaire lui-même, en diſant ſecretement au Valentinois qu'il étoit à propos qu'il ſe retirât, il tourna ſa lettre de façon que le Roy réſolut de faire arrêter le Duc, & lui-même retarda habilement ſon départ de Naples juſqu'à ce qu'il eût reçû cet ordre. De-là vient que ce même Conſalve étant dans la ſuite tombé en diſgrace, avoüa à ſes amis que pour le ſervice de ſon Roy il avoit fait deux actions dont il conſerveroit un repentir éternel; c'étoit d'avoir manqué à ſa parolle envers Ferdinand fils du Roy Féderic, & envers Céſar Borgia. Mais toutes ces choſes fûrent un coup de la Juſtice Divine, qui voulut punir un traître par une trahiſon; & délivrer l'Italie d'un flambeau fatal qui auroit pû la ravager encore par de nouveaux embraſemens.

L'ordre qui fut envoyé à Consalve d'arrêter le Valentinois portoit, que pour plus grande sûreté il le fit passer en Espagne. Il le mit donc sur les Vaisseaux de Liscan, & le fit escorter par quantité de Vaisseaux de guerre, commandés par Prospere Colonne, de peur que les François ne l'enlevassent en chemin, nonobstant la Tréve nouvellement arrêtée, pour recommencer la guerre par son moyen, & les troubler avant que leurs Conquêtes fussent affermies en Italie. Après un heureux trajet le Valentinois arriva en Espagne, & fut conduit prisonnier à Concilia, & ensuite dans le Château de Medina del Campo. Il fut renfermé deux ans au bout desquels, rapellant son courage & son adresse, il se sauva par le moyen d'une corde, & montant sur des Chevaux que le Comte de Benevent lui fit tenir prêts, il s'enfuit

en Navarre auprès du Roy ſon beau-frere. Il auroit bien voulu paſſer en France pour ſe rétablir dans ſon premier état par la protection de Louis; mais ce Prince, qui avoit fait la paix & s'étoit alié avec le Roy d'Arragon, & qui même étoit convenu avec lui qu'ils dépoüilleroient enſemble le Roy de Navarre, ne voulut point recevoir dans ſes Etats un homme parent de l'un & ennemi de l'autre. Bien plus, par complaiſance pour le Roy d'Arragon, il confiſca au Valentinois le Duché de Valence & ſuprima ſes penſions. Il fut donc obligé de demeurer en Navarre, où il ſe trouva à la guerre que le Roy faiſoit au Prince Alarin, qui s'étoit revolté contre lui; mais dans un combat qui ſe donna près de Viana, & où il fit briller ſon courage, ils achevoient la defaite de leurs ennemis, quand il eut le malheur d'être tué d'un coup de Lance.

On trouvera peut-être cette fin trop honorable pour un ſi méchant homme, puiſqu'il mourut en brave ſoldat, & plus dignement que Céſar; mais ſi l'on conſidére que ce ne fut qu'après la perte de tous les biens qu'il poſſedoit en Italie, en France & en Eſpagne, & que du faîte des Grandeurs il étoit tombé dans le néant, on conviendra que la Juſtice Divine lui fit porter dès ce monde la peine des crimes qu'il avoit commis ; & que ce fut avec raiſon qu'on lui apliqua cette Deviſe du Mont ACROCERAUMEN.

Feriunt ſummos Fulmina Montes.

Les plus hautes Montagnes ſont celles que frape la Foudre.

Le Ciel ayant terraſſé ſon orguëil, avant de lui ôter la vie, ſon Corps n'ayant point été trouvé par les ſoldats fut dépoüillé comme les autres ſur le Champ de bataille; mais un de

ſes Ecuyers l'ayant retrouvé, on le mit ſur un cheval & on le tranſporta à Pampelune, dont en ſa jeuneſſe il avoit été Archevêque. Il fut enterré dans la Cathédrale, Dieu le ramenant ainſi par tant d'événemens, au moment de ſa mort, dans les lieux d'où ſon ambition l'avoit écarté dans le cours de ſa vie.

FIN.

TABLE DES MATIERES

CONTENUES

En ce Second Volume.

A.

B.

C.

F.

G.

J.

L.

M.

P.

Q.

R.

S.

T.

V.

Z.

FIN DE LA TABLE.


2 vol. 8


UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
3 0112 062455859